LA VIE SPIRITUELLE

N° 340 Mai 1949

*SOMMAIRE*

★

## LE CANTIQUE DE LA VIERGE ET DE L'ÉGLISE

### ARGUMENT

ANNÉE MARIALE ET ANNÉE SAINTE ..... 451

### ÉCRITURE SAINTE

A.-M. H. LE CANTIQUE DES CANTIQUES ..... 457

### TYPOLOGIE ET MYSTAGOGIE

A.-M. HENRY, O. P. LE MYSTÈRE DE L'HOMME ET DE LA FEMME. 463

J. DANIÉLOU, S. J. LA TYPOLOGIE DE LA FEMME DANS L'ANCIEN TESTAMENT ..... 491

J. HILD, O. S. B. LE CANTIQUE DES CANTIQUES DES MYSTÈRES CHRÉTIENS ..... 511

J. GAILLARD, O. S. B. TROIS FIGURES DE L'ÉGLISE ..... 536

## MYSTIQUE

J.-H. NICOLAS, O. P. L'alliance du Christ ..... 554
O. ROUSSEAU, O. S. B. L'échelle des Cantiques ..... 563

## TEXTES LITURGIQUES

Marie dans la liturgie chaldéenne ..... 573

Viennent d'arriver à la revue, p. 575.

# *Argument*

## *Année mariale et année sainte*

*L'Église va célébrer l'an prochain une année jubilaire ou année ainte. Pour y préparer les chrétiens, cette année a été proclamée, en rance, année mariale. Ce double événement, en l'honneur duquel otre revue publie aujourd'hui ce numéro spécial, mérite une pré- ntation. La voici.*

*L'institution d'une année sainte ou jubilé remonte à Moïse. Lorsu'il était sur le mont Sinaï, Yahweh lui dit :*

> Tu compteras sept sabbats d'années, sept fois sept années, et les jours de ces sept sabbats d'années feront quarante-neuf ans. Le dixième jour du septième mois, tu feras retentir les sons éclatants de la trompette; le jour des expiations, vous sonnerez de la trompette dans tout le pays. Et vous sanctifierez la cinquantième année, vous publierez la liberté dans tout le pays pour tous ses habitants : ce sera pour vous le jubilé; chacun de vous retournera dans sa propriété et chacun de vous retournera dans sa famille. La cinquantième année sera pour vous le jubilé : vous ne sèmerez point, vous ne moissonnerez point ce que les champs produiront d'eux-mêmes, et vous ne vendangerez point la vigne non taillée. Car c'est le jubilé. Vous le regarderez comme une chose sainte (Lév., 25, 8-12) [1].

---

1. *La Vie Spirituelle* publiera ces prochains mois l'étude d'un exégète sur nstitution des années jubilaires.

*L'année jubilaire est donc une observance juive. Elle devint n*
*turellement caduque lorsque la Nouvelle Alliance vint accomplir l*
*promesses de l'Ancienne.*

*L'institution cependant refleurit d'une autre façon en terre chr*
*tienne au temps de Boniface VIII (1294-1303). En l'an 1300, le pa*
*accorda une indulgence plénière à tous ceux qui viendraient cet*
*année-là visiter Rome et les tombeaux des saints Apôtres. La pr*
*mière année sainte attira quelques deux millions de pèlerins, parm*
*lesquels Dante Alighieri qui décrit l'événement dans la* Divine Com
die. *Par la bulle* Dei ad certitudinem, *le pape ordonna alors qu'u*
*année sainte fût célébrée à chaque commencement de siècle.*

*Clément VI (1342-1352) abrégea ce temps et fixa l'intervalle*
*cinquante ans. Plus tard, Sixte IV (1471-1484) l'abrégea encore*
*publiant une année sainte en 1475. Depuis l'année 1450, l'ann*
*sainte est célébrée tous les vingt-cinq ans — sauf quelques exception*
*dues aux événements politiques, au XIX^e^ siècle.*

*Le règne de Pie XI fut particulièrement fertile en* années sainte
*Le pape proclama la première en 1925, la seconde en 1929 en l'ho*
*neur du cinquantième anniversaire de son ordination, et la troisièm*
*en 1933 en l'honneur du dix-neuvième centenaire de notre Rédem*
*tion.*

*La prochaine* année sainte *est l'année 1950. Elle sera la vingt-ci*
*quième année sainte de l'histoire chrétienne. En juin 1948, un comi*
*central pour le jubilé a été désigné; son Excellence Mgr Valerio Va*
*ri en est le président. Le 26 mai de cette année a lieu dans l*
*quatre basiliques patriarcales de Rome la promulgation de la bu*
*annonçant le Jubilé. Le jour qui ouvre l'année jubilaire, le 24 d*
*cembre 1949, aura lieu la cérémonie rituelle de l'ouverture des « sai*
*tes portes ». A Saint-Pierre, c'est le Souverain Pontife lui-même q*
*vient et qui frappe la porte avec un marteau d'or. A Saint-Jean*
*Latran et à Sainte-Marie-Majeure, ce sont les cardinaux archiprêtr*
*respectifs. A Saint-Paul-hors-les-murs, enfin, c'est un légat pon*
*fical qui sera chargé de cette fonction. L'année jubilaire se termine*
*le jour de Noël 1950 par la fermeture de ces quatre portes.*

*L'année sainte comporte toujours une concession d'indulgences. I*
*fidèles qui ne peuvent aller à Rome pourront les gagner l'année s*

*ante dans leurs propres églises, en se conformant aux prescriptions ixées par leurs évêques.*

*Mais l'année sainte signifie surtout que c'est une année* mise à part *our la prière et le sacrifice. Inquiet de la vague d'athéisme et de natérialisme qui déferle sur le monde, notre bien-aimé Père dans le Christ, Pie XII, a voulu que la prochaine année jubilaire fût particulièrement solennisée et préparée. C'est pourquoi, dociles à l'appel u pape, les évêques, en beaucoup de pays, ont proclamé que l'année 1949 serait une année mariale, destinée à disposer « les âmes au rand jubilé annoncé par le pape à toute la chrétienté pour 1950 »* Appel des cardinaux et archevêques de France pour une année mariale). *Les pasteurs sont invités à donner pendant toute l'année un lus grand relief aux fêtes de la Sainte Vierge, à promouvoir l'enseignement doctrinal et les exercices de piété susceptibles de faire mieux omprendre aux fidèles, aux clercs, aux religieux et religieuses, le ôle de Marie dans l'économie du salut. Bien qu'il s'agisse beaucoup lus de créer un climat que d'organiser des manifestations, celles-ci ssurément ne peuvent être négligées. Les pèlerinages « d'action de râces, de pénitence et d'intercession » aux divers sanctuaires que la ainte Vierge possède en tous diocèses sont particulièrement recommandés. Mais, en fait de pratiques, il n'est pas bon de tout dicter. 'est « chaque foyer, chaque mouvement, chaque paroisse » qui sont nvités à prendre eux-mêmes « les initiatives qui conviennent à ses ossibilités et à sa vocation propre » (Appel du cardinal Suhard à occasion de l'année mariale).*

La Vie Spirituelle *voudrait être utile à tous ceux qui, entraînés par e courant « catholique » de prières et de supplications, vont s'efforcer e mieux entendre le mystère de la Sainte Vierge. Sans doute la neilleure école est-elle toujours la Sainte Vierge elle-même qui ne nanque pas de répondre à une prière humble et généreuse. Le mystère de sa maternité spirituelle ! Quelles phrases pourraient l'expliquer lorsque la prière et les dispositions filiales du cœur n'y sont as ? Il y a cependant beaucoup d'âmes aujourd'hui en lesquelles il aut déraciner des erreurs tenaces et répandues, ou bien vaincre des réjugés. Comme le dit le cardinal Suhard, « le culte de la Sainte ierge est loin d'être toujours bien compris. Reconnaissez-le, chers*

*diocésains : certains d'entre vous s'en passeraient volontiers. Ils trou*
*vent qu'on parle trop de la Sainte Vierge, qu'elle prend la place d*
*Dieu dans le cœur de beaucoup de croyants. Et ils se ferment ou s'in*
*dignent en voyant qu'on lui accorde des hommages publics qu'ils*
*voudraient réserver à Dieu seul. D'autres, à l'inverse, accusent le*
*catholiques de tiédeur envers Marie qui devient tout pour eux [...]*
*Jésus, son Fils, est oublié, et la Sainte Trinité totalement ignorée.*
*l'extrême, c'est la superstition et l'idolâtrie. Le sentiment a pris l*
*place de la foi ».* La Vie Spirituelle *sera utile, nous l'espérons, si elle*
*réussit à apporter sur le mystère de la Vierge cette* doctrine saine *don*
*si souvent saint Paul entretient ses correspondants (1 Tim., 1, 10; 6, 3*
*2 Tim., 1, 13; 4, 3; Tite, 1, 9, 13; 2, 1). Pour cette première publica*
*tion nous avons choisi de présenter l'aspect du mystère par où l'année*
*mariale rejoint l'année sainte de l'Église, par où le mystère de Mari*
*rejoint celui de l'Église elle-même et qui est le mystère de l'alliance*
*ou des épousailles divines, dont le* Cantique des cantiques *est le Sym*
*bole et le chant. Il faut entendre Paul Claudel présenter ce livre sain*

A partir du Cantique, l'idée d'une assimilation de l'alliance conclu par Dieu avec son peuple et de fiancailles ou de noces humaines se pr page jusqu'à la remplir à travers la Bible tout entière. Mais, dès l livres antérieurs, il nous serait possible d'en trouver le germe dans conception d'un Dieu jaloux qui exige de nous non seulement l'amou mais toutes les formes de notre amour. Qui serait cette femme, autre qu l'âme humaine, autre que Marie, autre que l'Église, à qui le gran psaume 44 conseille d'oublier la maison de son père ? Le pacte de Thorah est devenu un sacrement. L'Épouse dont le Zohar nous dépeint visage comme de plus en plus précis sous un voile transparent (celu qu'Abimélech jadis a disposé sur le front de Sarah) passe des rouleau sapientiaux aux monuments prophétiques. On la voit, radieuse, appara tre, au matin de la Création, dans ce chapitre des Proverbes, qui form aujourd'hui l'épître de notre messe de l'Immaculée Conception.

Tous les parjures d'Israël nous sont dépeints par les prophètes sou la figure de la prostitution et de l'adultère. Rien de plus poignant, pa exemple, que les impropères de l'époux outragé, au chapitre 16 d'Éz chiel. Le sacrement nuptial, le grand sacrement, le sacrement par excel lence, il n'est point d'idée que l'Ancien Testament ait léguée avec un autorité plus imposante à cette Église que la Sainte Vierge a contenu tout entière dans son sein et qui devait prendre la place de la Synag gue. Le Rédempteur à travers l'Évangile et la liturgie ne cesse de s présenter à nous sous la forme d'un époux, à Cana par exemple, qu célèbre ses noces avec la nature humaine.

Les Apôtres n'ont pour mission que de lui préparer — comme d

saint Paul, dont toute la prédication n'est basée que sur ce *Symbole* (et je suis tenté de donner à ce mot quelque chose comme la force d'un *symbole* de notre foi, celui de Nicée par exemple) — *une épouse chaste.* C'est elle que saint Jean croit enfanter dans le soleil. C'est elle dont tous les premiers monuments chrétiens, le *Pasteur d'Hermas* par exemple, et l'inscription d'Aberkios, utilisent la personnification. C'est par une transition continue et naturelle que la « Sœur Épouse » du Roi Salomon, que cette « parfaite », cette « Une » en qui il ne voit aucune tache, est devenue cette radieuse Église catholique, issue de la Vierge sans péché, dont nous sommes les membres émerveillés. Tout cela forme un ensemble parfaitement suivi, cohérent, raisonnable et homogène. Qui touche au Cantique en essayant de lui donner un sens purement naturaliste touche aux fibres les plus sacrées de notre cœur et aux racines théologiques les plus profondes de notre foi, et j'allais ajouter de notre honneur [2].

*Ainsi, le Cantique des cantiques, c'est le chant nuptial de l'Église. C'est le Cantique d'amour de cette royale Épouse en laquelle nous reconnaissons en même temps et d'un seul regard la Vierge Marie, l'Église Vierge, l'âme fidèle. Pouvions-nous trouver mieux que cette Épouse pour montrer les liens mystérieux qui nous unissent, dans le Christ, à Marie et à l'Église ?*

*C'est donc cette Femme, Épouse de Dieu, dont Dieu créa en Ève le premier « type », dont Dieu inlassablement recommença la figure en Sara, Rébecca, Rachel, Rahab, Ruth, Débora, Suzanne et tant d'autres, non certes pour se faire la main, mais pour nous faire l'esprit, jusqu'à ce qu'enfin apparût dans la plénitude des temps la Femme parfaite* revêtue du soleil, *dont nous voulons aujourd'hui scruter le mystère. Peu importe que le nom même de Marie, ici ou là, ne soit pas prononcé, nous savons dès maintenant qu'Elle est là partout où est cette Femme. Comme l'Église est là, et comme l'âme croyante est là, en plein cœur de l'adorable Trinité.*

---

2. *Le Cantique des cantiques*, Luf, 1948, pp. 12-13. La fameux Rabbi Agiba, mis à mort par l'empereur Hadrien au temps de la révolte de Barkokheba, à propos du Cantique des cantiques précisément, disait déjà : « Jamais homme en Israël n'a contesté que le Cantique fût un livre sacré : car le cours entier des âges ne saurait rivaliser avec le jour où le Cantique a été donné à Israël. Tous les hagiographes sont saints, mais le Cantique est sacro-saint » (cité par le P. de Ménasce, O. P., en appendice du *Cantique des cantiques* de Paul Claudel, p. 525).

Nous espérons donner dans une prochaine livraison un compte rendu de ce beau livre, malheureusement reçu trop tard à la Revue.

*N'est-ce pas cette idée que retrouvent déjà nos frères séparés, dans une méditation comme celle du pasteur J. de Saussure sur la Mère de Jésus :*

> Et puisque, sur la croix, c'est moi qui meurs en Toi, celle qui se tenait près d'elle se tient donc aussi près de moi, près de chacun de nous qui mourons avec Toi; en elle se concentre et nous assiste la présence de ton Église, mère des fidèles. Elle enveloppe de sa tendresse notre agonie de chrétiens et c'est à chacun de tes disciples bien-aimés que Tu la donnes pour mère. Dieu fait homme, Tu as aimé en elle ton Église faite femme. Image du Dieu invisible, Tu nous as remis en elle l'image de l'invisible Église. Voilà ta mère. Seigneur, grâces te soient rendues de nous accorder une mère aussi exquise. D'ailleurs, puisque dans Ta miséricorde tu as daigné faire de nous tes frères, comment ta mère ne serait-elle pas la nôtre à nous, les membres de ton Corps, à nous qui ne sommes qu'un même esprit avec toi [3].

*Enfants de la Vierge, ne reconnaissons-nous pas ici une voix fraternelle ? Puisque déjà quelques-uns l'approchent, qu'Elle nous garde de toute doctrine qui pourrait justement les éloigner de nous et qu'Elle soit sensible aux accents de notre prière comme à nos efforts pour être une fois encore la réconciliatrice de tous les frères séparés.*

La Vie Spirituelle.

---

3. J. de Saussure, *Méditation sur la Vierge, figure de l'Église*, in *Pages documentaires sur l'Unité chrétienne* I, p. 14; texte que nous retrouvons reproduit, sans nom d'auteur, dans *Contemplation de la Croix*, Delachaux et Niestlé, pp. 73-74.

# *Le Cantique des cantiques*

Le *Cantique des cantiques* est le *motif* de ce volume. Nous prenons le mot au sens où l'on parle de motif, dans une fugue, en musique, ou encore dans une tapisserie, une dentelle, une plinthe sculptée, une corniche...; au sens aussi de mobile, d'intention, de raison. Le Cantique est pour toutes les études de ce cahier comme, en musique, le thème principal que d'autres mélodies accompagnent en contrepoint. Il est aussi l'objet pour l'intelligence duquel chaque auteur vient apporter ici sa contribution.

Il faut donc dire un mot, comme entrée en matière, de ce qui donne raison à tout l'ensemble : le Cantique lui-même, le *Shir hashirim* de l'Écriture.

Au sens littéral, qu'est-ce que le Cantique? Depuis que les juifs et les chrétiens le lisent, les doctes parmi eux en disputent encore. Certains y voient un simple drame de fidélité conjugale (thèse Pouget-Guitton). Nous ne retiendrons pas cette interprétation : on ne voit pas ce qui aurait conduit à placer un tel poème dans le Canon des Écritures sacrées. Au surplus, ce n'est pas ainsi que la Tradition, dans son ensemble, a entendu le Cantique. La plupart y voient donc une allégorie (ou peut-être une parabole) : l'allégorie de l'amour de Dieu et de son peuple. Certains précisent même aujourd'hui que l'allégorie aurait pour origine un ancien rituel de fête où se célébraient liturgiquement les épousailles divines (thèse de Meek, reprise par Riesenfeld).

Que signifiait l'allégorie elle-même? Là encore les exégètes littéraux sont divisés. Certains, comme M. Robert, considèrent

que le Cantique est le drame des infidélités d'une épouse que l'Époux ne se lasse pas d'arracher à ses adultères. D'autres, comme le P. Buzy, y entendent plutôt le chant de la possession amoureuse de deux époux qui n'ont plus à lutter pour être l'un à l'autre. D'un côté ce serait le Cantique de l'Église militante, et de l'âme qui, tout en cherchant Dieu, se laisse égarer dans la marche de son pèlerinage par les incessantes séductions du monde. D'un autre côté, ce serait le Cantique de l'amour parfait, celui de l'Église triomphante, celui de la vision et de la joie béatifiques, celui auquel l'ascèse et la contemplation conduisent ici-bas quelques âmes.

Comment se présente cette allégorie ?

Nous commençons par entendre le cri passionné d'une amante, *Qu'il me baise des baisers de sa bouche* : la bien-aimée demande tous les privilèges de l'intimité amoureuse. Puis, s'adressant alternativement au Roi et aux filles de Jérusalem, elle chante une série de cantiques dont il est difficile de dire s'ils forment une suite de couplets séparés ou s'ils sont les éléments d'un ensemble dramatique.

Ce qui est cependant indubitable, c'est que les images du Cantique (la vigne, la fiancée, les eaux, le jardin...) et les thèmes (la recherche amoureuse, les gestes d'amour, le réveil...) se retrouvent chez les Prophètes. Le Cantique parle le même langage que toute la Bible, il utilise les mêmes métaphores, il évoque donc les mêmes réalités spirituelles.

La crudité des images heurte ou étonne en nous tout ce que la pudeur a hérité de notre civilisation occidentale, du christianisme, et aussi sans doute du jansénisme et d'un certain pharisaïsme de la société. On peut remarquer cependant que les comparaisons sont plus crues encore dans les oracles des Prophètes que dans le Cantique.

S'il faut noter quelque différence, la voici : les Prophètes utilisent l'allégorie pour évoquer les rapports de Yahvé avec sa nation ou son peuple. Peu à peu les liens s'approfondissaient, se spiritualisaient, mais nous n'avions pas encore entendu cet accent d'*intériorité* personnelle, individuelle, que présente le Cantique. La différence est donc une différence d'accent, non d'enseignement, de poésie, d'images ou de langue.

Aussi pouvons-nous considérer le *Shir hashirim* de deux façons : soit comme un poème isolé, coupé de tout le reste, ayant sa signification propre, soit comme le motif d'un Cantique incomparablement plus vaste que chante l'Écriture tout entière. Il suffit, pour évoquer celui-ci, de rappeler les noms d'Osée, d'Ézéchiel, d'Isaïe et de Jérémie.

Il faut citer d'abord Osée, un des premiers prophètes dont Israël ait recueilli les oracles en un livre, et le héraut de l'amour nuptial de Dieu et de son peuple :

> Quand Israël était enfant, je l'aimai... (11, 1)
> Je les menais avec des cordeaux d'humanité,
> Avec des liens d'amour... (11, 4.)

Maintenant que le peuple de Dieu *est décidé à se séparer de lui* (11, 7),

> ... Comment te délaisserais-je, Éphraïm,
> Te livrerais-je, Israël ?
> Comment te laisserais-je devenir comme Adama,
> Te rendrais-je comme Séboïm ?
> Mon cœur se retourne en moi,
> Et toutes mes compassions s'émeuvent.
> Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère,
> Je ne détruirai pas de nouveau Éphraïm,
> Car je suis Dieu, moi, et non pas homme (11, 8-9).

Après toutes les infidélités de son peuple, Yahvé aura raison d'Israël :

> En ce jour-là, oracle de Yahvé,
> Tu m'appelleras : mon Époux
> Et tu ne m'appelleras plus mon Baal (2, 18).
>
> Je te fiancerai à moi pour toujours;
> Je te fiancerai à moi dans la piété et le jugement,
> Dans la grâce et la tendresse;
> Je te fiancerai à moi dans la fidélité,
> Et tu connaîtras Yahvé (2, 21-22).

Il faut citer aussi le fameux chapitre 16 d'Ézéchiel rapportant

les sollicitudes de Yahvé pour Israël abandonnée dans sa jeunesse au milieu des nations :

> Je te fis multiplier comme l'herbe des champs; tu multiplias et tu grandis; tu acquis une beauté parfaite; tes seins se formèrent, ta chevelure se développa. Mais tu étais nue, entièrement nue. Je passai près de toi, je te regardai, et voici que ton temps était venu : le temps des amours. J'étendis sur toi le pan de mon manteau [1] et je couvris ta nudité; je te fis un serment et j'entrai en alliance avec toi — oracle du Seigneur Yahvé — et tu fus à moi (16, 7-8).

Jérusalem *mit sa confiance en sa beauté* (16, 15), elle se prostitua à tous les faux dieux et aux idoles de ses voisins...

> C'est pourquoi, prostituée, écoute la parole de Yahvé... J'assouvirai sur toi mon courroux et ma jalousie s'éloignera de toi; je m'apaiserai et ne serai plus irrité. Parce que tu ne t'es pas souvenue des jours de ta jeunesse et que tu m'as irrité par tous tes excès, voici que moi, à mon tour, je ferai retomber ta conduite sur ta tête — oracle du Seigneur Yahvé (16, 35-43).

L'expiation cependant ne dure qu'un temps : l'amour de Dieu toujours l'emporte. Lorsque Israël se sera repentie, elle sera de nouveau à son Seigneur. C'est l'annonce prophétique d'espérance que répètent à tour de rôle les porte-parole de Yahvé. Isaïe par exemple :

> Ainsi parle Yahvé,
> Celui qui t'a créé, ô Jacob,
> Celui qui t'a formé, ô Israël :
> Ne crains point, car je t'ai racheté,
> Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi ! (Is., 43, 1.)
>
> Ne crains point, Jacob, mon serviteur,
> Mon Israël que j'ai choisi (44,2),
>
> J'ai effacé tes transgressions comme un nuage,
> Et tes péchés comme une nuée :
> Reviens à moi, car je t'ai racheté (Is., 44, 21-22).

1. Action symbolique signifiant qu'un homme prend une femme pour épouse.

Mêmes avertissements, même bonté miséricordieuse dans les oracles de Jérémie. Le prophète rappelle la splendeur des temps anciens :

Ainsi parle Yahvé :
Je me suis souvenu de ton amour lorsque tu étais jeune,
De ton affection lorsque tu étais fiancée,
Lorsque tu étais au désert,
Au pays qu'on n'ensemence pas.
Israël était la chose consacrée à Yahvé,
Les prémices de son revenu... (Jér., 2, 2-3.)

Puis, après les joies des fiançailles, l'infidélité :

Quelle race tu es ! Considère la parole de Yahvé :
Ai-je été pour Israël un désert,
Ou un pays d'épaisses ténèbres ?
Pourquoi mon peuple a-t-il dit : Nous sommes libres,
Nous ne reviendrons plus à toi ?

Une vierge oublie-t-elle sa parure,
Une fiancée sa ceinture ?
Et mon peuple m'a oublié
Depuis des jours sans nombre ! (Jér., 2, 31-32.)

... Tu t'es prostituée à de nombreux amants,
Et tu reviendrais à moi ! — Oracle de Yahvé !
Lève les yeux vers les hauteurs [2] et regarde :
Où ne t'es-tu pas souillée ? (Jér., 3, 1-2.)

... Reviens, infidèle Israël ! — Oracle de Yahvé.
Je ne veux pas te montrer un visage sévère
Car je suis miséricordieux — oracle de Yahvé —
Et je ne garde pas ma colère à toujours (Jér., 3, 12).

Mais pourquoi continuer ces citations lorsque ce sont presque tous les oracles prophétiques qu'il faudrait reprendre. Le thème des fiançailles divines est si commun, si répandu, qu'à travers toute la Bible les fautes d'Israël en viennent à s'appeler infidé-

2. Les hauts-lieux païens où Israël a sacrifié aux idoles.

lités, adultères, prostitutions, souillures. Le *Shir hashirim* ne fait que reprendre en un poème séparé un motif que toute la tapisserie biblique, depuis longtemps déjà, ne cesse de reproduire. Que l'auteur ait voulu présenter l'amour victorieux et parfait, ou l'amour de désir et de conquête, nous avons le droit de n'y considérer *que l'amour*, tantôt à travers sa recherche, ses espérances, ses infidélités et ses repentirs, ses angoisses et ses désirs, et tantôt dans les larmes de joie, le bonheur et la plénitude.

Au surplus, n'est-ce pas ainsi qu'à travers toute sa tradition l'Église entend elle-même le Cantique des cantiques? Que ce soit dans la liturgie, dans les œuvres des Docteurs, dans les expériences des mystiques, les personnages que figure l'Épouse peuvent varier, les passions aussi, mais c'est le même Cantique et c'est le même amour.

C'est sur le contrepoint de ce Cantique plus vaste dont toute la Bible nous offre la révélation que nous entendrons nous aussi le *Shir hashirim*. La théologie du Christ Sauveur, celle de la Sainte Vierge, de l'Église, de la femme, des sacrements, de la foi et de la vie parfaite apparaîtront sous un nouveau *motif*, qui, nous l'espérons, fera découvrir une partie de leurs richesses.

A.-M. H.

# *Le mystère de l'homme et de la femme*

Adam a-t-il cru à l'Incarnation ? Saint Thomas se pose cette question dans sa *Somme théologique* et donne aussitôt l'étonnante réponse que voici : « On voit bien qu'Adam a eu la prescience de l'Incarnation du Christ, puisqu'il a dit, comme le rapporte la Genèse (2, 24) : *A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son pouse. Cela est,* au dire de saint Paul, *un grand mystère par apport au Christ et à l'Église;* et il n'est pas croyable que le premier homme l'ait ignoré[1]. »

Ainsi pour saint Thomas, dont la pensée retrouve ici l'héritage spirituel des Pères, la création d'Ève en face d'Adam était destinée à représenter prophétiquement et symboliquement l'union future du Christ et de l'Église. Adam, dit saint Paul, était *la figure de celui qui devait venir* (Rom., 5, 14). Ce que Tertullien commente en disant que lorsque Dieu façonna Adam, « c'est au Christ homme qu'il pensait, au Christ qui devait être un jour ce qu'étaient ce limon et cette chair[2] ». Et Ève sortie du côté d'Adam préfigurait cette Ève nouvelle, l'Église, sortie du côté du Christ dormant sur la Croix.

---

1. IIª IIæ, q. 2, a. 7, c.
2. *De resurr. carnis, P. L.*, 2, 802.

Si l'on avait demandé aux Pères de l'Église[3] pourquoi Dieu a créé l'homme « homme et femme », ils auraient répondu : c'est pour rendre sensible au cœur des humains leur vocation spirituelle. Dieu n'a pas créé les hommes pour en faire ses esclaves ou même ses serviteurs; il les a créés pour les aimer et pour qu'ils l'aiment. Comme l'époux aime son épouse, ainsi Dieu veut aimer son peuple. Et comme l'époux s'attache à son épouse de sorte qu'ils deviennent *ensemble un seul être vivant*, ainsi Dieu s'attachera à l'humanité qu'il viendra sauver et ils formeront ensemble un seul *Corps*, le Corps du Christ. « Le texte sacré de la Genèse laisserait entendre, dit le P. Bernard, que ce jeune homme très candide et très spirituel qu'était notre premier père aurait eu accès à cette grande révélation par la surprenante amitié qu'il se sentait au cœur pour celle qui devait être dans le plan divin la compagne de sa vie : cette union, pour lui pleine de mystère, eût été comme une espèce de sacrement qui lui eût révélé un plus haut mystère[4]. »

Dans une très belle homélie sur le voile de Moïse, Jacques de Saroug, évêque syriaque du VI^e^ siècle, exprime ce mystère par ces paroles :

> La nouvelle alliance est venue éclairer l'ancienne; le monde peut enfin saisir ces paroles que plus rien ne recouvre. Le Seigneur, notre Soleil, s'est levé sur le monde et a illuminé toute créature; mystères, énigmes sont enfin éclaircis. Le voile de sur les livres a été soulevé et le monde contemple le Fils de Dieu découvert.
>
> ... Moïse, le visage dévoilé, contemplait le Christ et l'Église l'un il l'appela : Homme, et l'autre : Femme, pour éviter de montrer aux Hébreux la réalité dans toute sa clarté. De diverses manières il voila ses paroles à ceux du dehors; il décora la demeure du royal époux d'une image qu'il intitula : l'Homme

3. Pas tous cependant, il s'en faut. Saint Grégoire de Nysse pensait que la distinction des sexes avait été introduite par le fait du péché et donc après Saint Thomas d'Aquin, dont on peut éprouver ici encore la santé théologique, réagira contre toutes ces fausses imaginations : « Bien de ce qui dans l'homme appartient à sa nature n'a été enlevé ou ajouté par le fait du péché » I^a^ Pars, q. 98, a. 2, c.

4. Dans *La Foi*, Éd. de la Revue des Jeunes, t. I, p. 272.

et la Femme, bien qu'il sût que sous ce voile se cachaient le Christ et l'Église. Mais à leur place, en raison du secret à garder, il annonça seuls l'Homme et la Femme, car le voile devait encore durant un temps recouvrir le mystère.

... Après les fêtes nuptiales vient Paul, il vit le voile étendu sur leur splendeur et le souleva. Il révéla le Christ et son Église à tout l'univers, et les montra comme étant ceux que Moïse avait décrits dans sa vision prophétique. L'apôtre s'écria dans un élan d'enthousiasme : ce mystère est grand. Il révéla qui représentait cette image voilée appelée par la Prophétie, l'Homme et la Femme : « Je le sais, c'est le Christ et son église qui de deux sont devenus un. »

Le voile sur le visage de Moïse a enfin disparu. Venez tous voir cette splendeur qu'on ne peut se lasser d'admirer ! Le grand mystère, caché jusqu'ici, est enfin mis en lumière. Que les convives de la noce se réjouissent à la vue de la beauté de l'époux et de l'épouse !

Il se donna à elle, il se livra à celle qui était dans l'indigence et en fit sa possession; unie à lui, elle participe à sa joie; pour l'exalter, il s'abaissa à son humble niveau; car ils sont un : là où il est, elle demeure avec lui. Paul, ce géant de l'apostolat, nous a donné une interprétation claire de ce mystère. La beauté de l'Épouse, cachée jusqu'alors, a été manifestée, et peuples et nations admirent sa splendeur.

Le fiancé a amené la fille de la lumière dans un nouveau sein maternel; l'eau prédestinée du baptême la conçut et l'enfanta. Lui se trouve dans l'eau et l'appelle à lui, elle descend, l'attire, sort de l'eau et le reçoit, tout cela pour que soit vérifiée la parole de Moïse que de deux ils sont devenus un. Par l'eau se nous entre l'époux et l'épouse un lien de pureté et de sainteté; ils deviennent un dans l'unité de l'esprit par le baptême.

... Le prophète appelle Ève mère de tous les vivants. Qui donc serait cette mère de tous les vivants sinon le baptême ? La compagne d'Adam enfanta de façon éternelle des êtres voués à la mort; cette vierge spirituelle enfante des vivants[5]. Du côté

5. La vierge qui enfante c'est l'Église, mentionnée peu après. L'appellation de vierge-mère pour désigner l'Église est courante aux premiers siècles. « Il n'en est qu'une qui soit mère et vierge : je me plais à l'appeler l'Église », dit Clément d'Alexandrie (*Pédag.*, 1, 6, 42). Cf. encore Eusèbe, *Hist. eccl.*, 5-1-45; et l'inscription d'Abercius d'Hiérapolis citée par G. Bardy, *La Théolo-*

d'Adam sortit la femme qui enfanta des mortels, alors que ceux qu'enfante l'Église, l'épouse du Christ, sont immortels. Par le crucifiement, il réalise ce qu'indiquent les images et il se révèle lui-même comme le mystère qui jusqu'alors dissimulait le voile [6].

Il est difficile de mettre davantage en lumière la portée prophétique du texte de la Genèse. Le mystère de la femme, — au sens ancien du mot mystère qui signifie sacrement, symbole, dessein de Dieu manifesté, — c'est de nous révéler l'amour de Dieu. L'amour conjugal est la figure et le type de l'amour de Dieu pour sa création et de l'amour que, réciproquement, l'humanité est appelée à rendre à Dieu. Toute union nuptiale porte en elle le mystère de ce « mariage qui fut promis au patriarche Abraham, juré au roi David, accompli en Marie devenue mère, et aujourd'hui consommé, confirmé, et déclaré [7] ».

C'est avoir une vue bien courte que « d'expliquer » la division des sexes par la longue évolution animale qui précéda l'apparition sur terre des premiers humains. L'animal n'explique pas l'homme. L'ordre d'exécution n'explique pas l'ordre d'intention. Nos pères selon la foi avaient un regard autrement profond lorsqu'ils voyaient l'Homme et la Femme dans le Christ et l'Église.

La révélation de Moïse et les développements de saint Paul nous apparaîtront dans une plus vive lumière encore si nous comparons les réactions des religions contemporaines de Moïse devant le fait fondamental de la division des sexes [8]. Que ce soit en Égypte avec Isis et Osiris, à Babylone avec Tammuz et Istar, en Canaan avec Baal et Astarté, ou ailleurs encore, les païens ne

---

*gie de l'Église de saint Clément de Rome à saint Irénée*, Paris, 1945, pp. 72-73. On remarquera, d'autre part, que la maternité spirituelle des enfants de Dieu est attribuée équivalemment à l'eau baptismale et à l'Église. Lire à ce sujet : J. C. Plumpe, *Mater Ecclesia*, Washington, 1943, 150 pp.

6. Homélie sur le voile du visage de Moïse, trad. publiée par *Dieu Vivant*, n° 12, pp. 53-62.

7. Innocent III, cité par Dom Guéranger, *L'Année liturgique*, 1948, t. I, pp. 380-381.

8. Cf. à cet égard Cl. Chavasse, *The Bride of Christ*, London, 1939, chap. 1.

craignent pas de transposer cette division chez les dieux eux-mêmes. N'est-il pas plus aisé de s'expliquer ainsi les sentiments, les passions et les luttes divines? Rien de semblable en Israël. Dieu est unique. Il n'a ni concurrent, ni parèdre. Mais le Dieu transcendant d'Israël n'est pas un Dieu qui demeure totalement étranger, abstrait et lointain. Il se penche vers sa création. Il se choisit un peuple. Il lui dit son amour, il fait alliance avec lui. Et les prophètes, les écrivains sacrés nous décrivent cette alliance en termes d'amour conjugal. C'est une alliance nuptiale. Le sommet de la révélation apparaît mystérieusement dans le Cantique des cantiques lorsque sous le voile, ou sous les traits, — car la figure cache tout autant qu'elle révèle — de l'époux et de l'épouse, nous voyons Dieu et l'humanité justifiée à la recherche, si l'on peut dire, de leur être unique. Le Cantique est l'annonce prophétique de ce qui se réalisera lorsque le Verbe de Dieu prendra chair dans le sein de Marie.

Tel est le « mystère », le plan de Dieu caché et manifesté en Adam et Ève. Puisque nous avons maintenant la clé de la signification, tâchons d'entrer dans les profondeurs du dessein de Dieu. Ne nous attardons plus à ce qui signifie, mais voyons ce qui est signifié : comment ont eu lieu ces noces divines, à quelle époque, qui en eut l'initiative, qui en est bénéficiaire? Nous reviendrons ensuite au mystère lui-même, au signe, c'est-à-dire à l'homme et à la femme, et nous nous demanderons si le fait de signifier une réalité spirituelle différente donne à chacun d'eux une vocation spéciale dans le plan de Dieu.

### L'Époux et l'Épouse.

Qui est l'Époux? Qui est l'Épouse? Nous avons dit que le mystère du premier homme et de la première femme annonce l'épopée nuptiale du Christ et de l'Église. Mais cette épopée elle-même est comme doublée, dans les cieux et sur la terre, par le contrepoint d'autres gestes conjugales. Pour bien entendre le Cantique divin, il nous faut percevoir l'entre-croisement de ces différents thèmes mélodiques.

Dans les cieux d'abord. Car l'Église, en un sens, est éternelle,

Elle était dans le cœur de Dieu avant toute création, et c'est à elle que pense, non sans raison, notre foi lorsque nous lisons au Livre des Proverbes : *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant de faire quoi que ce soit dès le principe. Dès l'éternité j'ai été établie, et dès les temps anciens avant l'origine de la terre* (8, 22-23). La littérature messianique des juifs avait tellement idéalisé certaines réalités : Jérusalem, la Loi, la Sagesse, le Paradis, etc., qu'elle en faisait remonter la création au premier jour et qu'elle en retardait l'apparition jusqu'à la fin des temps. Elles étaient tenues en réserve dans les cieux et ne devaient descendre qu'avec le Messie triomphant. Saint Paul et saint Jean sont tout imprégnés de cette idée lorsqu'ils parlent de la *Jérusalem d'en-haut* (Gal., 4, 26), de la *Jérusalem céleste* (Hébr., 12, 22), de la *Nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu* (Ap., 3, 12; cf. encore Ap., 21, 2, etc.). Il ne s'agit pas ici d'une « Église triomphante » opposée à celle d'ici-bas qui est militante. Ces distinctions ne sont pas encore en usage aux temps apostoliques[9]. Le thème judaïque de l'Église céleste interfère avec d'autres thèmes qui tous ensemble vont caractériser la cité des chrétiens, à la fois au ciel et sur terre[10], dans le sein de Dieu et choisie du milieu des hommes. L'Église est éternelle et divine en ce sens que la grâce en elle lui vient d'en-haut. Dieu épouse ses propres dons. Ce qu'il aime est comme un reflet de sa bonté et de son amour.

Sur la terre l'Église existe en promesse et comme sacramentellement depuis la création d'Adam et d'Ève. Les étapes de sa préhistoire sont marquées par les différentes alliances que Dieu a contractées avec Noé, avec Abraham, avec son peuple. Les écarts et les vicissitudes de sa fiancée ne changent pas le dessein de Dieu, mais ils donnent à entendre jusqu'où devaient aller son immense amour et sa miséricorde.

Les prémices de l'Église datent de l'Incarnation. Les Pères, et saint Augustin en particulier, aiment appliquer à ce moment

---

9. Cf. à ce sujet : Lagrange, *Épître aux Galates*, Gabalda, 1918, p. 128, et Cerfaux, *La Théologie de l'Église suivant saint Paul*, pp. 276 ss.

10. Cf. Phil., 3, 20.

même les paroles prophétiques d'Adam : *L'homme quittera son père et sa mère...* : « Il quitte son Père, dira saint Augustin, lorsque, étant dans la forme de Dieu, il s'abaisse en prenant la forme d'esclave et en devenant semblable aux hommes. Non pas, certes, qu'il cesse d'être Dieu, mais il apparaît sous une nouvelle forme qui ne lui était pas habituelle. Il quitte sa mère lorsque, délaissant la synagogue des juifs dont il est né selon la chair, il se donne à l'Église qu'il rassemble de toutes les nations[11]. » L'Église n'est rien de moins que ce rassemblement de toutes les races et de toutes les nations, de tous les enfants des hommes auxquels le Christ apporte la grâce de la justification. C'est toute l'humanité justifiée « depuis le juste Abel jusqu'au dernier élu », comme le dit le pape saint Grégoire dans son homélie sur les ouvriers de la vigne. C'est le rassemblement dans le Christ de tous les croyants, de tous ceux qui ont mis leur foi et leur espérance dans le Messie, que celui-ci soit celui qui devait venir, celui qui était là présent au milieu de ses disciples, ou celui que maintenant Dieu a fait Christ et Seigneur.

Lorsque le Verbe de Dieu prend chair dans le sein de Marie, il se réalise un double mystère d'union. Tout d'abord le Fils de Dieu se revêt de la nature humaine. Les Pères ont souvent considéré cette union des deux natures dans l'unique Personne du Verbe comme un mystère de noces. « Dieu le Père a fait les noces de Dieu le Fils, dit une homélie de saint Grégoire, lorsqu'il l'unit à la nature humaine dans le sein de la Vierge[12]. » Ce n'est là cependant qu'une allégorie. On ne peut pas encore parler de noces, sauf improprement, là où il n'y a qu'une seule personne.

Mais l'Incarnation comporte une autre union. Le Verbe prend chair en Marie. Il y a là une génération qui n'est pas comme les autres. Quel est le fils qui a choisi sa mère et lui a demandé son consentement comme un fiancé demande à sa fiancée? Quel est le fils qui a fait la mère de son choix : *Genuisti enim qui te fecit*? Quel est le fils qui librement, par un acte de sa propre

---

11. *In Joan.*, tr. 9, n. 10.
12. Bréviaire romain, 14e dimanche après la Pentecôte.

décision, par une sorte de création spontanée de son amour, prend chair en sa mère ? Quel est le fils qui justifie sa mère et se présente à elle immédiatement comme son sauveur, son salut, sa perfection, celui sur lequel elle devra se modeler intérieurement pour devenir parfaite ? Le rôle d'une mère est de « mettre au jour » son enfant, puis d'accepter les déchirures et les séparations progressives, jusqu'à ce que le fils devenu grand quitte définitivement le foyer maternel et fasse lui-même sa vie. Le rôle de Marie est d'entrer jour après jour dans le mystère de son Fils jusqu'au jour où Jésus lui-même la recevra pour la couronner à la droite de son Père.

Aussi la liturgie, reprenant les paroles des Pères de l'Église, ne craint pas d'appeler Marie l'Épouse du Verbe incarné et de voir en l'Incarnation un mystère de noces entre Jésus et elle. *Virgo sancta, virgo gloriosa*, s'écrie saint Augustin, *Mater Christi simul et sponsa !* [13] Vierge sainte, vierge glorieuse, à la fois mère et épouse du Christ! *Audiat omnis aetas quod numquam audivit : Virgo partu suo nupsit; virginitatem, dum pareret, duplicavit* [14]. Que tout le monde entende ce que personne jamais n'a entendu : la Vierge épouse par sa conception; elle s'acquiert en concevant la gloire d'une double virginité! Toutes les liturgies de l'Église ont fleuri leurs offices de louanges analogues empruntées aux Pères de l'Orient ou de l'Occident. « Salut, Enfant dont la mère a été l'épouse du Dieu de sainteté », chante la liturgie syrienne dans son hymne de Noël [15]. « Oui, elle est vraiment ta mère, et, parmi le chœur des saintes femmes, elle est ta sœur et ton épouse; tu l'as honorée en toutes manières, toi, la gloire de celle qui t'enfanta [16] », dit une autre hymne de saint Ephrem. « Salut, Mère du Très-Haut, épouse du très doux Agneau [17] », chantaient les moines de Cluny. « Au sein d'une Vierge, épouse

---

13. Bréviaire dominicain, Octave de tous les Saints, 2e leçon.

14. Bréviaire dominicain, 3e leçon de l'office de la bienheureuse Vierge, le samedi, pour le mois de janvier. Le Bréviaire attribue le sermon à saint Augustin, mais c'est un texte apocryphe.

15. Hymne de saint Éphrem. Trad. publiée par *L'Année liturgique* de Dom Guéranger, 1948, t. I, p. 839.

16. *Ibid.*, p. 818.

17. Lit. de Cluny, *op. cit.*, p. 818.

sans tache, le Verbe du Père contracte une alliance d'amour[18] », disait le Missel de Fontevrault.

Marie est donc aussi l'épouse du Christ. Car c'est bien le Christ qui est son Époux, et non pas le Père ou le Saint-Esprit, comme certains l'ont pensé. Lorsque la liturgie l'appelle l'Épouse de Dieu, *O sponsa Dei electa*[19], c'est au Verbe qu'elle pense. Car c'est le Fils de Dieu qui fait alliance avec Marie en prenant chair en son sein. Le Saint-Esprit est, comme le dit saint Paul, le *sceau* de l'alliance; et le Père est celui d'où vient toute initiative, celui qui envoie le Fils et l'engage dans cette nouvelle et éternelle alliance[20]. Les théologiens du Moyen-Age ont souvent développé le thème de Marie Épouse du Verbe incarné. Certains artistes l'ont même représenté en montrant l'Enfant Jésus glissant une alliance au doigt de sa Mère. On en verra un exemple en tête de ce cahier.

Que de mystérieuses affinités, que de mystérieux rapports il doit y avoir entre l'Église et Marie pour que l'une et l'autre puissent être appelées la Nouvelle Ève, la Nouvelle Épouse du Nouvel Adam, la Nouvelle Mère des vivants, la Vierge-Mère, la Maison d'or, la Cité imprenable, la Forteresse victorieuse du démon... pour que les allégories typologiques de l'Ancienne Alliance concernent indifféremment l'une et l'autre et que les préfaces, les hymnes et les cantiques liturgiques soient si souvent interchangeables. Marie, dit-on, est figure de l'Église. Mais c'est là un privilège qu'elle partage avec beaucoup d'autres femmes : Ève d'abord, puis Sara, Rébecca, Rachel, Rahab[21], Ruth... et avec des territoires et des villes, comme la terre de Canaan, Jérusalem. Marie est plus que le *type* de l'Église, elle en est les prémices et la meilleure part. En elle-même, pour la première fois, se réalisent les noces du Christ avec sa fiancée, et ces noces sont

---

18. *Op. cit.*, p. 826.

19. Lit. rom. Hymne *Ave, Stella matutina.*

20. Certains ont également pensé que le Saint-Esprit pouvait être dit Père du Christ, ce qui est manifestement faux et tout proche de l'hérésie. Cf. à ce sujet saint Thomas, *Somme théologique*, III[a] Pars, q. 32, a. 3.

21. Lire à ce sujet le très bel article du P. Daniélou, *Rahab, figure de l'Église*, *Irénikon*, 1949, 1[er] trimestre.

parfaites. Marie est dès le principe cette épouse jeune, *glorieuse, sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée;* elle est dans un état que l'Église en son entier ne connaîtra qu'à la fin des temps. Elle est comblée de grâces dès le principe. Et si la grâce en elle est susceptible de progrès, jamais aucun obstacle, aucun froid, ne viendra affaiblir son alliance avec le Christ. Elle est dès l'Incarnation le *vis-à-vis* parfait du Christ comme Ève l'était d'Adam, celle qu'il aime et dont il est parfaitement aimé, celle qui aura été, par sa maternité, *une seule chair* avec lui, ce qui suppose une unité d'âme et de sentiments sans commune mesure et sans égale.

Nous l'appelons la Mère de Dieu, pensons-nous parfois à ce que cela représente? Une créature qui dit à son Créateur : tu es mon Fils. Une mère qui est réellement mère, mais qui n'a rien donné à son Fils que son Fils ne lui ait d'abord accordé le pouvoir de donner, qui n'a rien engendré que ce que Dieu a pris et a fait en elle. Les mères donnent le jour à un nouvel être, à une nouvelle personne. En la Vierge, au contraire, c'est le Fils qui se penche vers elle et l'associe étroitement à sa Personne divine en la faisant devenir sa mère. Dans les maternités ordinaires, c'est la mère qui a le primat et l'initiative : l'enfant commence d'être en sa mère et par sa mère. Dans la maternité divine, au contraire, c'est le Fils qui a l'initiative et le primat : Marie commence d'être mère lorsque le Fils le décide et le lui propose. Rêvant, si l'on peut dire, d'unir à lui le plus étroitement qu'il soit possible sa créature, le Verbe de Dieu, divin Fiancé, fait de Marie sa mère. La Mère de Dieu est la réussite parfaite de l'Amour rédempteur.

Mais si l'Incarnation inaugure les noces de l'Agneau, elle demande achèvement. L'Incarnation rédemptrice est ordonnée à la Passion et à la Résurrection, et celle-ci à la Pentecôte. Toute la mission du Christ est achevée lorsque le Saint-Esprit, promis par lui, mérité par lui, est donné aux apôtres et par eux à l'Église. L'Église est alors constituée. Il est remarquable que la Sainte Vierge, dont l'action est si discrète dans l'Évangile, soit présente à chacune des trois étapes de la fondation de l'Église : l'Incarnation, la Passion, la Pentecôte. Après avoir présenté les épousailles du Christ et de l'Église à l'Incarnation, il nous reste à

voir le rôle du Saint-Esprit dans la consommation de ces noces. Nous apercevrons mieux alors l'étroite relation qui unit dans une seule épousée Marie, l'Église et l'âme fidèle.

Dans le mystère des noces, on peut dire que l'Esprit est pour l'Église son « alliance » au double sens de ce mot en français. Au sens le plus matériel du mot, où l'alliance est l'anneau d'or que portent les époux, le signe du contrat de mariage, l'Esprit-Saint est à la fois le signe de l'alliance nuptiale de l'Église avec son Époux et le gage de cette alliance. Saint Paul parle, à propos de l'Esprit, du *sceau* qui est imprimé en nos âmes, le comparant au cachet qui atteste, sur pièces officielles, l'authenticité d'un contrat : *Vous avez été marqués*, dit-il, *du sceau de l'Esprit-Saint* (Éph., 1, 13) [22]. Ailleurs l'Apôtre parle de *lettre du Christ*, écrite en nos âmes *par l'Esprit du Dieu vivant* (2 Cor., 3, 3). « Le Christ a une épouse qu'il a rachetée de son sang, dit saint Augustin, et à laquelle il a donné l'Esprit-Saint comme gage de son alliance nuptiale [23]. » L'Esprit-Saint est comme l'alliance que le Christ aurait mise au doigt de son épouse l'Église.

Il n'est pas vain d'utiliser de telles images. Cela va nous permettre, par contraste, de voir toute la différence qui sépare les alliances que Dieu fait et les alliances que l'homme contracte. Lorsque l'homme fait une promesse ou s'engage de quelque manière, il n'est pas changé intérieurement, spirituellement — sinon indirectement — par le contrat qu'il signe. S'il est fourbe et menteur, il peut le demeurer pendant et après la signature. La seule sanction du contrat humain est d'ordre juridique : c'est un cachet de cire ou un sceau près de la signature, c'est une bague que l'on porte. Ce que Dieu fait au contraire n'est jamais purement juridique. Le pardon de Dieu ne laisse pas le pécheur dans son péché en le déclarant simplement non coupable. Un tel pardon ne lui ferait aucun bien. Le pardon de Dieu retourne en quelque sorte le cœur du pécheur; de mauvais qu'il était, il le rend bon. Et de même l'alliance. L'alliance que Dieu offre est créatrice ou du moins recréatrice. Le Saint-Esprit qui en un sens est le sceau de l'alliance est aussi l'alliance elle-même, le nœud

22. Cf. encore 2 Cor., 1, 22.
23. *Tract. 8 in Joan.*, n. 4.

vivant entre l'Église et le Christ. Il fait que l'Église, Épouse du Christ, n'est plus qu'un seul Corps avec lui. *Tous dans un seul Esprit*, dit saint Paul, *nous avons été baptisés à un seul Corps* (1 Cor., 12, 13). Les noces de l'Église sont, à la Pentecôte, manifestées et consommées par l'Esprit-Saint. Il est à la fois, sous différents rapports, le signe de l'alliance, l'alliance elle-même et son fruit.

Il est clair maintenant que si c'est l'Esprit qui est l'Alliance, si c'est *l'Esprit du Dieu vivant* qui fait la véritable épouse du Christ, tout ce que nous venons de dire de l'Église doit s'entendre également, bien que de façons diverses, de Marie et de l'âme chrétienne. Temple du Saint-Esprit, l'âme possède le même héritage de dons et le même patrimoine de biens spirituels que l'Église; elle est aussi épouse du Christ. Aussi les anciens théologiens ne craignaient-ils pas d'appliquer singulièrement à l'âme ce qui est dit de l'Église et de Marie. L'une ou l'autre est épousée par le même Esprit et dans le même Esprit. L'une ou l'autre possède par son alliance le même et indivisible patrimoine de biens spirituels. Voici, par exemple, comment s'exprime Isaac, Abbé de l'Étoile, dans un sermon sur l'Assomption :

> Dans les Écritures divinement inspirées, ce qui est dit universellement de cette vierge mère qui est l'Église, l'est aussi de Marie singulièrement; et ce qui est dit d'une façon spéciale de Marie Vierge-Mère s'entend à bon droit en un sens général de l'église Vierge-Mère : en sorte que lorsqu'on entreprend de parler de l'une ou de l'autre, ce qu'on en dit s'applique à l'une et à l'autre presque indifféremment et d'une façon mêlée. Chaque âme fidèle aussi est épouse du Verbe de Dieu, mère, fille et sœur du Christ. Chaque âme fidèle doit être dite vierge et féconde.
>
> La même chose est donc dite universellement pour l'Église spécialement pour Marie, singulièrement pour l'âme fidèle : et c'est la Sagesse de Dieu qui le dit... [24]

Tout ce qui est dit généralement de l'Église, épouse du Christ, doit s'entendre particulièrement de l'âme baptisée. Mais

---

24. *Sermon 61*. Trad. DE LUBAC, in *Catholicisme*, 1938, p. 343.

ce qui est dit de l'âme doit s'entendre encore spécialement de la vierge chrétienne. Le baptême, en effet, est le sacrement nuptial de l'Église et de chaque âme chrétienne avec le Vainqueur de l'Apocalypse. Mais la grâce baptismale est un don. C'est Dieu qui a l'initiative, car c'est *Dieu qui nous a aimés le premier*. Ce don demande réciprocité. La vierge chrétienne qui décide dans sa volonté de *ne pas connaître d'homme* apporte la plus belle réponse qu'elle peut donner au choix divin. Aussi saint Augustin dit-il : « Puisque l'Église universelle est sainte et de corps et d'esprit, sans être universellement vierge de corps mais seulement d'esprit, combien plus sainte est-elle en ceux de ses membres en qui elle est vierge et de corps et d'esprit![25] »

Nous pouvons donc nous résumer ainsi : le *mystère* de l'homme et de la femme nous conduit au-delà de lui-même dans un ordre de *réalités* où l'Époux est le Christ, le Verbe de Dieu fait chair, et où l'Épouse est typiquement Marie, collectivement l'Église, particulièrement toute âme fidèle, et spécialement toute vierge consacrée. L'alliance cependant est une, comme l'Épouse est une, par le Saint-Esprit. Car *la nouvelle alliance n'est pas une alliance de la lettre*, ou de la Loi, *mais de l'Esprit* (2 Cor., 3, 6). C'est ce qu'avait prophétisé Jérémie en disant : *Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël en ces jours-là, — oracle de Yahveh, — je mettrai ma loi au-dedans d'eux et je l'écrirai sur leur cœur* (Jér., 31, 33).

### Vocation de l'homme et vocation de la femme ?

La question qui se pose est celle-ci : l'homme et la femme sont des *mystères;* ils apportent à l'intelligence la révélation, en partie voilée, en partie apparente, du Christ-Époux et de son Épouse. Mais si chacun, l'homme d'un côté, la femme de l'autre, est destiné à nous faire entendre un aspect différent du Mystère, s'ensuit-il que chacun ait une vocation ou une mission différente dans l'Église. En quel sens peut-on parler ainsi ?

---

25. *De Virg.*, II, 2.

Maintenons fermement pour commencer la distinction des deux plans sur lesquels nous nous sommes tenus successivement jusqu'à présent : le plan du symbole, du sacrement ou du mystère d'une part, le plan des réalités spirituelles d'autre part. Au plan du mystère, l'homme et la femme ont une mission objective différente puisqu'ils nous permettent de prendre intelligence, partiellement mais réellement, et du Christ et de l'Église. Au plan des réalités spirituelles et des sujets, il n'en est plus de même. Le baptême porte en chacun les mêmes fruits spirituels. A cet égard, *il n'y a plus ni homme ni femme* (Gal., 3, 28) dans le Christ Jésus. Chacun est appelé à la même béatitude et à la même vocation divine. Mais si le terme est identique, les voies et les moyens peut-être sont différents. C'est ce que nous avons à nous demander maintenant. La réponse à cette question apportera, nous l'espérons, une lumière nouvelle sur le mystère dont nous nous occupons.

Nous n'avons jusqu'ici considéré dans l'âme que les épousailles divines. Nous ne devons pas oublier cependant que l'Écriture utilise d'autres images et présente d'autres aspects de la vie de l'Esprit en nous. Si chacune de nos âmes est *épouse* du Christ, chacun de nous peut être dit aussi, selon une autre image correspondant à une autre réalité, *homme nouveau* dans le Seigneur :

> Vous avez été instruits, dit saint Paul aux Éphésiens, à vous dépouiller en ce qui concerne votre vie passée du vieil homme corrompu par les convoitises trompeuses, à vous renouveler dans vos esprits et vos pensées, et à revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables (Eph., 4, 22-24). *Et aux Colossiens :* Vous avez dépouillé le vieil homme avec ses faits et gestes pour revêtir l'homme nouveau dont le renouvellement se fait en proportion de l'intelligence spirituelle à l'image de son Créateur (Col., 3, 9-10).

Le vieil homme c'est Adam, et c'est aussi l'homme esclave du péché; métaphoriquement, c'est la partie pécheresse de notre âme. Inversement, l'homme nouveau, c'est le Christ, et métapho-

riquement c'est la partie saine et renouvelée par lui de notre âme. De même que toute âme chrétienne est épouse du Christ, de même tout chrétien, homme ou femme, est par son baptême un homme nouveau dans le Seigneur. Les deux images de l'homme et de la femme peuvent donc être utilisées pour exprimer notre vie intérieure avec Dieu. Elles évoquent quelque chose de très réel, mais qui est d'ordre spirituel et où la différence des sexes ne compte plus. Toute âme chrétienne, homme ou femme, est, dans l'Église, épouse du Christ. Tout chrétien, homme ou femme, est un homme nouveau dans le Seigneur, un membre du Christ, un autre Christ. Parmi les enfants de Dieu, il n'y a plus *ni homme ni femme* (Gal., 3, 28), et à la résurrection ils seront *comme les anges de Dieu dans le ciel* (Mt., 22, 30).

Est-ce bien ainsi cependant que l'Église entend la Parole de Dieu? N'y a-t-il pas quelque nuance à apporter à nos propositions? Ou bien quelque nouveau discernement à apporter? Prêtons l'oreille à la façon dont la liturgie chante les louanges de ses bienheureux d'une part et de ses bienheureuses d'autre part. Que voyons-nous?

Nous voyons que jamais l'Église n'utilise l'image des noces lorsqu'elle veut célébrer les dons et les perfections d'un saint homme. Tandis qu'elle considère invariablement la sainteté des vierges, souvent même celle des non-vierges, comme l'épanouissement en elles de ces épousailles spirituelles qu'elles ont contractées avec leur Époux et Seigneur. Inversement, nous voyons que jamais l'Église n'utilise l'image de l'homme nouveau dans les offices des vierges ou des saintes femmes. Tandis que les textes liturgiques pour les fêtes des martyrs et des confesseurs foisonnent d'expressions analogues. Généralement l'Église attribue aux hommes béatifiés des psaumes, des oracles prophétiques, les privilèges ou des qualités qui s'appliquent d'abord au Christ. Le texte de l'Ecclésiastique : *Dieu a fait avec lui une alliance de paix et l'a établi prince afin qu'il possède à jamais la dignité du sacerdoce* (Eccli., 45, 30), convient aussi bien, nous pourrions presque dire indifféremment, aux offices du Christ qu'à ceux de tes confesseurs. De même encore le psaume 109 qui est un psaume messianique et dans lequel cependant l'Église retrouve ses confesseurs en certaines fêtes.

Le fait est particulièrement frappant lorsqu'il s'agit des bienheureuses. Invariablement dans les fêtes de vierges, et assez généralement dans les fêtes de saintes femmes, l'Église célèbre en elles les noces mystiques de l'Agneau. Rappelons quelques-uns de ces beaux textes.

C'est au commun des vierges d'abord que nous rencontrons la fameuse antienne *Veni sponsa Christi*, que l'on retrouve d'ailleurs à la cérémonie de consécration des vierges. Dans l'hymne de Laudes, Jésus est appelé « couronne des vierges..., Époux éclatant de gloire, apportant les récompenses à ses épouses ». Mais dans les fêtes particulières des vierges, les allusions à ce mystère de noces ne sont pas moins abondantes. Prenons par exemple deux des plus anciens offices : celui de sainte Catherine et celui de sainte Lucie. En célébrant la martyre d'Alexandrie, l'Église chante : *Sponsus amat sponsam*, l'Époux qui aime son épouse; elle lui dit : « Vierge prudente et vigilante, comme tu es belle avec cet Époux qui t'a choisie du milieu du monde ! » (*Ad Bened.*) « Salut, Catherine, perle des vierges; salut, glorieuse épouse du Roi des rois! » (*Ad Magnif.*) En la fête de la jeune vierge de Syracuse, plusieurs fois l'Église s'écrie : « O Lucie, épouse du Christ! » Et l'on trouverait des expressions analogues en chaque fête de vierge.

L'allusion aux noces mystiques des *saintes femmes* avec le Christ est plus discrète. Elle existe cependant. Au commun des non-vierges non martyres, le trait de la messe est toujours *Veni sponsa Christi*. Il est également remarquable que la plus grande partie des antiennes, versets, répons, graduels, etc., soient empruntés au Cantique des cantiques ou au psaume épithalamique *Eructavit* (Ps. 44).

Tout cela signifie quelque chose. Les noces du Christ avec l'âme ne s'expriment-elles pas mieux chez les vierges et les saintes femmes puisque l'Église célèbre invariablement ce mystère en leurs fêtes et s'en abstient ailleurs? Inversement, le mystère du Christ roi, prophète, médiateur, juge, Homme nouveau, Nouvel Adam, ne s'exprime-t-il pas mieux chez les hommes puisque l'Église y revient inlassablement dans les offices de ses confesseurs?

Allons-nous dire que l'homme a le privilège de porter en lui

figure du Christ et son mystère, tandis que la femme est la gure de l'Église qui est l'épouse du Christ, de la créature à la cherche amoureuse de son sauveur ? Mais alors nous n'avons as dépassé le plan du symbole et de l'image. Nous n'avons pas vancé d'un pas. L'Église donnerait-elle une si grande impor- nce au signe, à la figure, que le traitement liturgique des uns des autres soit si différent ? Visiblement nous sommes au rouet.

Il nous semble que nous ne sortirons de l'impasse que si nous istinguons un plan intermédiaire entre le plan du symbole et lui des réalités signifiées. Nous rencontrons un ordre de choses nalogue dans toute la théologie sacramentaire, et c'est ce que on appelle l'ordre du *Res et sacramentum*, c'est-à-dire la caté- orie de ce qui est à la fois réalité signifiée et symbole ayant une gnification. Dans le baptême, la confirmation et l'Ordre, les *es et sacramentum* sont les divers caractères sacramentels, réa- tés spirituelles signifiées par le sacrement et annonçant ou appe- nt d'autres réalités en quelque sorte plus profondes auxquelles s sont ordonnés. Dans l'Eucharistie, le *Res et sacramentum* est Corps sacramentel du Christ qui est signifié par le pain et les aroles de la consécration et qui signifie lui-même l'unité de Église. Dans le mariage, le *Res et sacramentum* est le lien spi- tuel des époux, l'obligation qu'ils se doivent; ce lien a été lui- même signifié par leur consentement extérieur et mutuel devant prêtre et il signifie à son tour quelque chose de plus profond : grâce du mariage, qui est une grâce de communion au Christ à l'Église.

Ne pourrions-nous trouver quelque chose d'analogue pour le *ystère* de l'homme et de la femme ?

Il faut remarquer en effet que l'homme et la femme ne font s que représenter *extérieurement* les mystères du Christ et de Église. Ils le représentent aussi *intérieurement*. Les dons que acun reçoit, tout en venant du même Père et retournant pareil- nent au Père, signalent des attitudes intérieures, des psycho- gies et des orientations religieuses diverses. Et ce sont ces atti- des intérieures, beaucoup plus que ce qui est extérieur et visi- e, qui nous rendent spirituellement sensible le double mystère Christ et de l'Église. A l'intérieur de la diversité infinie des

dons de Dieu, nous pouvons distinguer les rôles sociaux, les états les fonctions ecclésiastiques, les orientations religieuses fondé *en nature* sur les différences psychologiques des sexes. La grâc ne détruit pas la nature, elle la sauve au contraire en ses élément essentiels. L'homme n'acquiert pas en devenant chrétien un psychologie ou une attitude intérieure féminine. La femme en s sanctifiant n'en reste pas moins femme; elle le sera même plu parfaitement en étant sainte. Nous avons donc à chercher main tenant quelles sont les deux réalités intermédiaires, à la foi « réalités et symboles », entre l'image extérieure de l'homme e de la femme d'une part et la vie divine, purement intérieure, de âmes d'autre part. Autrement dit, nous avons à nous demande comment peuvent se déterminer les orientations religieuses pro pres de l'homme et de la femme, sachant à l'avance que ces orien tations se situent au plan intermédiaire : non de la grâce, mai du charisme professionnel; non de la vie intérieure qui jaillit d la grâce baptismale, mais de la fonction ecclésiastique postulé par le caractère sacramentel; non de la personne, mais de so rôle, de sa situation et de sa fonction; non de l'être, mais de puissances de l'âme et des activités spirituelles; non de la *voca tion* proprement dite qui a Dieu pour auteur et pour fin et qu est personnelle, mais de la *mission* qui est à la fois personnell et sociologique.

### Mission de l'homme et mission de la femme.

Chaque vie chrétienne, avons-nous dit, est l'objet d'un mystèr qui s'exprime à la fois par un terme masculin et par un term féminin. Il est intéressant de remarquer que le langage chrétie n'est ni le premier ni le seul en lequel se vérifie ce phénomèn Depuis le temps que l'esprit humain s'interroge sur la conditio humaine et en particulier sur le sens et la signification des sexe bien des expériences ont été tentées pour réduire chaque sexe e une « idée » simple, pour donner de chacun une représentatio simple. Il peut être intéressant de considérer rapidement c essais, ne serait-ce que pour y trouver peut-être des préfigur tions de la vision chrétienne de l'homme et de la femme.

Déjà les anciens Grecs, Aristote en particulier, considérant les multiples fonctions de l'âme intellectuelle, avaient distingué en elle deux principes explicatifs : un principe masculin — dominateur, rationnel, calculateur — et un principe féminin, fait de sensibilité et d'intuition. Saint Thomas a recueilli l'héritage de cette philosophie.

Il va sans dire que de tels principes n'apportent guère de lumière si nous ignorons l'idée qu'on se fait des rapports de l'homme et de la femme au foyer. Pour saint Thomas l'unité du foyer n'est pas le fait de la domination absolue du mari, d'un côté, et de la servitude de la femme, de l'autre. Nous n'aurions qu'une unité artificielle. L'unité du foyer provient d'un heureux concours de l'homme et de la femme, où chacun jouant son rôle et tenant sa fonction trouve l'harmonieux épanouissement de son être personnel. L'homme apporte la raison ordonnatrice, mais il doit respecter le capital de valeurs que sa compagne apporte au foyer et qu'il n'a pas lui-même : sa richesse de sensibilité, son intelligence et sa délicatesse spirituelles. Il en va de même des deux principes de l'âme que sont la raison et la sensibilité. Le commandement de la raison — ou de la volonté — sur la sensibilité n'est pas inconditionné. Ce n'est pas un asservissement, c'est une harmonisation. Reprenant les termes mêmes d'Aristote, saint Thomas déclare que l'âme gouverne le corps avec un pouvoir despotique, tandis que la raison gouverne les puissances sensibles avec un pouvoir politique, c'est-à-dire avec une autorité persuasive[26].

Une telle psychologie est tout le contraire de ce qu'a pu inventer par exemple le stoïcisme, où l'écrasement de la sensibilité et de la sensualité (en ce que celle-ci a de pur et de positif à l'exclusion de toute inclination vicieuse) représente la perfection. A l'opposé aussi d'une doctrine comme l'épicurisme — différente probablement de celle d'Épicure — qui en renversant les termes résout l'unité dans le même principe d'esclavage. L'idée que l'on se fait des rapports de l'homme et de la femme interfère curieusement sur la psychologie des passions. Et réciproquement.

---

26. Cf. Ia IIae, q. 56, a. 4, ad 3.

Nous pourrions interroger toutes sortes de philosophies, qui, pour la plupart, nous présenteraient les mêmes images de raison et de sensibilité. Il serait plus intéressant sans doute d'analyser les différents mythes de la femme que les religions et les civilisations du monde ont forgés. Retenons simplement les types caractéristiques de Déméter et de Vénus. La femme est à la fois Déméter — la Nature, la Fécondité, la Terre qui donne la vie et qui reçoit les morts — et aussi Vénus, jeunesse et santé, beauté qui enchante, merveilleux épanouissement de la vie, fraîcheur qui semble éternelle où n'apparaissent nulle part les métamorphoses de la chair, les menaces de dégradation, les symptômes du vieillissement et de la mort. Déméter ou Cérès, c'est la mère. Vénus, ce sont toutes les richesses de la Nature et de la Vie que l'homme souhaite étreindre.

Les poëtes, les légendes folkloriques, les chansons de gestes, depuis la plus haute antiquité, ont métamorphosé le corps de la femme en faune, fleurs et fruits : la fraîcheur des sources, la brise du soir, la rose, le fruit du pommier ou celui du pêcher, la terre et l'eau sont des femmes. Entre la femme et les éléments il y a une affinité et une sorte de complicité originelles. La Bible elle-même use de ces métaphores; dans le Cantique des cantiques, l'Époux dit à sa bien-aimée : *Ma colombe!* (2, 14); *Ta joue est une moitié de grenade* (4, 3); *Tes deux seins sont deux faons, jumeaux d'une gazelle* (4, 5); *Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée, le miel et le lait sont sous ta langue* (4, 11); *Source de jardins, puits d'eaux vives!* (4, 15). Et la liturgie ne craint pas non plus d'appliquer ces images à la Femme bénie entre toutes les femmes, en qui se résout, aux jours de sa divine maternité, toute la conspiration de la Nature, de l'Histoire humaine et de la grâce. Paul Claudel, la contemplant dans le mystère de son Assomption, écrit :

> Elle a monté, et cependant cette place suprême dont elle jouit bienheureusement ne lui a rien ôté de son pouvoir d'aspiration sans s'en retirer elle ne cesse pas de monter encore, je veux dire de donner exhalation et aboutissement au désir et à la tension de tout l'Univers vers sa cause efficiente et finale. En elle comme en une fumée qui elle-même se dissout en un parfum, est consommée la délivrance et l'essor de tout ce qui, de la base au

faîte dans la nature matérielle, animale et spirituelle, nourrit le pouvoir de monter. [...] Elle est la raison d'être de cette énorme et ordonnée végétation. Elle est avec tout cela, elle est issue de tout cela, et c'est tout cela à la pointe suprême avec elle qui éclate en elle, inséparé ! Elle est la fille de la profondeur, et cependant d'une certaine manière on peut dire qu'elle en est la mère. Car c'est sur elle, à jamais fixée devant son regard, que l'Éternel a pris mesure de tout, et c'est en elle qu'il a édifié ce tabernacle où il avait résolu de faire habitation. Et de même que les païens représentaient la Nature sous la forme d'une Femme et d'une Mère, Gaia, Cybèle, Prakriti, c'est ainsi que, dès les premiers temps du christianisme, dont *Le Pasteur d'Hermas* et l'inscription d'Aberkios sont les témoins, les fidèles, héritiers eux-mêmes de la vision des prophètes, n'ont cessé de voir en l'Église, qui à l'origine a battu tout entière sous le seul cœur de Marie, la chaste fiancée du Tout-Puissant [27].

Ainsi, dans le dialogue éternel de l'homme et de la femme, l'homme représente l'Esprit, l'Individu, l'Unité, la Transcendance et la Parole; la femme représente la Nature, la Vie, l'Espèce, la Fécondité, l'Immanence et la contingence, les valeurs irrationnelles de l'intelligence. L'homme est Individu, la femme est un être de possibles. Mais l'homme est aussi Nature et la femme doit devenir Individu et Personne. Cette duplicité en chacun d'eux est un des aspects de leur énigme. C'est dans le dialogue de l'un à l'autre qu'elle se résout normalement. L'homme, dont la tendance est d'imposer des lois abstraites, parfois artificielles, a besoin d'être rendu sensible aux valeurs d'existence et de vie. La femme, de toutes ces possibilités d'être que lui offre la nature, a besoin de faire l'unité en son esprit.

Toutes ces valeurs complémentaires que l'humanité découvre dans le dialogue des hommes et des femmes apparaissent au chrétien comme des germes et des préfigurations, et en même temps comme des illustrations et des éclaircissements, ou du moins des prolongements naturels, de la sobre *Weltanschauung* de l'Écriture. Ici l'homme représente le Christ, c'est-à-dire le Verbe de Dieu qui prend chair, la Parole, l'Intelligence ordon-

27. *Le Cantique des cantiques*, pp. 24-25.

natrice, la Sagesse en qui tout a été conçu et ordonné; la femme représente l'humanité vers laquelle Dieu se penche et qu'il vient retirer de la glu du mal, du péché, de l'opposition à l'Esprit, de l'immanence des choses et de la nature, pour la conduire au cœur même de sa transcendance, la posséder en son propre sein, l'aimer d'un amour éternel et l'appeler son épouse.

Soyons sensible à ce qu'évoque ce mot d'*épouse*. Il n'a de sens que précisément parce que Dieu en créant la femme nous a fait comprendre ce que peut être l'amour d'un homme pour son épouse, la passion qui tire l'homme vers la femme de son choix. Dieu nous parle non seulement avec des paroles d'homme, mais avec des gestes et des actes. Le cas est particulièrement typique dans les oracles d'Osée. C'est en ce sens que la femme est un mystère, un signe, une parole de Dieu, grâce à quoi l'homme est introduit dans le dessein miséricordieux du Père. Il sait qu'il est, lui créature spirituelle, cette épouse que Dieu recherche et que Dieu aime.

L'image de l'épouse, précisément parce qu'elle est biblique, est la mieux faite pour évoquer le cas paradoxal de la nature humaine qui n'a pas en elle-même de quoi éviter le péché ou persévérer dans le bien, et qui a cependant en elle-même de quoi désirer sa fin. Nous sommes à même de le mieux comprendre maintenant que les philosophies précédemment présentées ont dégagé devant nos yeux une « idée » simple et en même temps fort dense de la femme.

La femme est cet être de possibles, cet être destiné à un autre, qui sent violemment son indigence individuelle, son incomplétude naturelle. Elle est l'image de la créature spirituelle vis-à-vis de son Créateur. Ce que la raison de l'homme a tant de peine à concevoir, l'image biblique l'évoque aisément. Aussi saint Thomas l'utilise-t-il à plusieurs reprises. Il est naturel à l'homme de tendre au bien, d'éviter le péché; pécher est contre nature, dit-il, mais à la condition d'entendre ce qui est naturel « à la façon dont on dit qu'il est naturel à la femme de concevoir un enfant, bien qu'elle ne le puisse qu'avec l'aide du mari dans l'acte générateur[28] ». Ailleurs il dira que « par la réception de la

28. *De Ver.*, q. 24, a. 10, ad 1.

grâce s'accomplit un certain mariage spirituel entre Dieu et l'âme[29] ». Ailleurs encore, voulant justifier l'épithète de *chaste* appliquée à la crainte de Dieu, saint Thomas déclare que « par l'amour de charité Dieu devient notre Époux, comme saint Paul se laisse entendre aux Corinthiens » (2 Cor., 11, 2)[30].

L'Époux divin est comme un homme qui aime une femme avec cette passion, ce déchirement, cette blessure que Dieu a faite en quelque sorte au cœur de l'homme pour qu'il se penche naturellement vers la femme. Et la créature spirituelle est cette épouse en qui se reflète une image de Dieu, mais une image dès l'abord confuse; l'homme a besoin d'un autre que lui-même pour mettre en lui ordre et unité et clarté et lumière; la femme, promesse de beauté qui ne peut être tenue, promesse de vie, de fécondité et en même temps être indigent n'ayant pas en lui-même de quoi donner son fruit, est l'image de cette humanité sortie des mains de Dieu toute ruisselante de beauté et de promesses et cependant indigente, qui n'a rien en elle-même pour se parfaire, pour concevoir en son cœur ce Dieu que l'amour divin a rêvé de lui donner. Aussi doit-elle se tourner vers Dieu et lui demander inlassablement son secours.

Qui ne voit alors la position avantageuse de la femme? Étant naturellement destinée à être épouse, non seulement la femme *représente* la vocation religieuse de l'humanité vis-à-vis de Dieu, mais elle a, au service de la grâce en elle, tout son tempérament, ses inclinations, son indigence fondamentale. Elle est le sexe religieux. C'est pourquoi l'on a dit : « Plus une femme est vraiment femme, plus elle est sainte[31]. » La perfection, qui consiste à se donner au Christ, trouve en la femme une sorte de complicité de la nature — si toutefois la femme sait que depuis son baptême son Époux c'est le Christ. Tout le drame ne consiste-t-il pas pour elle à partager son don et son amour? C'est pourquoi saint Paul l'en avertit en lui conseillant de rester vierge pour le Christ (1 Cor., 7, 34). Mais, même si elle se marie, le

29. *Somme théologique*, Ia Pars, q. 95, a. 1, 5 a diff.
30. *Ibid.*, IIa IIae, q. 19, a. 2, ad 3.
31. A. Joly, *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne*, mars 1946, p. 80.

Christ, qui a fait d'elle au baptême sa fiancée pour l'éternité demeure celui auquel elle doit le meilleur de son esprit et de son cœur. Malheur à l'homme qui détourne sa femme du Christ alors qu'il doit être auprès d'elle celui dont la présence lui parle toujours du Christ.

L'homme est religieusement dans une situation moins privilégiée. La tendance autonomiste de son tempérament ne le porte pas à se renoncer, à se démettre de lui-même, à se remettre totalement à un autre. Et cependant il n'y a de perfection spirituelle que s'il consent lui aussi à ce total désistement, s'il accepte que son salut vienne totalement d'un Autre [32].

Sans doute, nous l'avons déjà dit, la grâce transcende les données de la nature, les tempéraments, les inclinations naturelles. Et en ce sens il n'y a pas de différence entre l'homme et la femme. La grâce est capable d'opérer les mêmes renoncements, les mêmes désistements de soi chez l'un ou chez l'autre. Mais nous sommes ici au plan intermédiaire, où se retrouve une différence. L'Église ne confie pas les mêmes fonctions aux hommes et aux femmes. Les cérémonies de vêture, les consécrations, les professions ou ordinations sont différentes selon qu'il s'agit de l'homme ou de la femme. Même dans le sacrement de mariage où l'homme et la femme s'engagent pareillement et réciproquement, les paroles du rituel et les gestes de bénédiction sont très différents, selon qu'ils concernent le fiancé ou sa fiancée.

C'est donc à ce plan que nous pouvons discerner une première *mission* de la femme. Car souvent l'homme marié apprend de la femme cette indigence nécessaire de la créature en face de Dieu. C'est le rôle providentiel de la femme que de le lui apprendre. *Vous, femmes, soyez soumises à vos maris, afin que, s'il en est qui n'obéissent pas à la prédication, ils soient sauvés sans la prédication, par la conduite de leurs femmes, rien qu'en voyant leur vie chaste et pleine de respect* (1 Petr., 3, 1-2). Souvent l'amour

---

32. On appelle quelquefois *saints laïcs* ces hommes parfaitement droits et honnêtes, mais qui ne pratiquent pas. L'on ne voit pas la carapace d'orgueil qui *parfois* les empêche de se donner à Dieu comme de petits enfants ! La femme, elle, est moins tentée de devenir une sainte (?) laïque.

même pécheur, fait en l'homme cette blessure nécessaire qui doit entamer sa fierté et finalement le sauver.

> Cet orgueilleux, dit l'ange de Prouhèze, il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre le prochain, de le lui entrer dans la chair;
> Il n'y avait pas d'autre moyen de lui faire comprendre la dépendance, la nécessité et le besoin, un autre sur lui;
> La loi sur lui de cet être différent pour aucune autre raison, si ce n'est qu'il existe [33].

Et ce qui est la mission de la femme est *a fortiori* la mission de Marie, la Nouvelle Ève, la Femme parfaite. Elle se définit elle-même *la servante du Seigneur*. Elle est cette Épouse toute belle, sans tache, parfaite — *Tota pulchra es, o Maria!* — que Dieu a choisie pour son Fils. Elle est le refuge des pécheurs et la mère de tous les chrétiens. Elle a tout ce qu'il faut pour rendre captif le cœur de l'homme qui se confie à elle, pour l'obliger à un plus profond désistement, pour lui faire aimer de devenir son enfant. Elle est l'École divine en laquelle les hommes apprennent l'humilité et la douceur.

La grâce cependant nous est apparue dès le début dans un double mystère. Elle fait de l'âme par le Saint-Esprit l'*épouse* du Christ; et, par le même Esprit, elle fait de nous les fils adoptifs de Dieu [34], des *hommes nouveaux* dans le Christ. D'un côté, elle nous met avec Dieu en rapport d'union nuptiale dans la foi et l'amour, d'un autre elle apporte à notre être spirituel une adolescence, une maturité, une maîtrise de lui-même et de ses actes dont l'orgueil et la fierté du mâle ne sont que de grossières caricatures.

---

33. *Le Soulier de Satin*, Gallimard, p. 264.

34. Que l'on ne se méprenne point : nos rapports avec Dieu ne se limitent pas à ces noces que la grâce du Saint-Esprit nous fait contracter avec le Christ. L'objet même de notre étude nous forçait d'insister sur ce point. Mais la grâce nous fait, en premier lieu, enfants du Père, *in Christo Jesu*. Cf. à ce sujet P. Grimal, S. M., *Dieu Époux ou Dieu Père ?* dans le *Supplément de La Vie Spirituelle*, 1er septembre 1934, pp. 78-89. Que l'on nous permette de dire d'ailleurs que la question n'est pas bien posée. Il n'y a pas soit l'un, soit l'autre; il y a complémentarité d'aspects. Au surplus, ce n'est pas Dieu le Père qui est Époux, c'est le Christ.

Dieu a remis l'homme entre les mains de son conseil. La perfection ne consiste pas à ne plus rien vouloir, à renoncer à l'intelligence de ses actes et de son devenir, bien qu'elle se fonde sur un renoncement radical par où l'homme accepte de recevoir d'un Autre que lui la lumière pour le conduire et la force pour le soutenir. Mais il n'y aurait pas de salut pour l'homme si cette lumière ne devenait véritablement sienne, si cette vie divine n'avait aucune racine en lui. Ce qui est fondamental, c'est que l'homme renonce intérieurement à tenir de lui-même son salut. S'il consent à mourir ainsi, il ressuscite *homme nouveau* et toutes ses qualités d'homme trouvent en lui leur épanouissement.

A ce plan, la nature de l'homme retrouve l'avantage sur celle de la femme. La conscience lucide de sa foi, l'intelligence de son amour, la maîtrise de soi nécessaire au don trouvent en la nature masculine des affinités certaines. La femme découvre souvent près de l'homme cette fermeté, cette conscience lucide de la foi, cette personnalité sans lesquelles il manquerait quelque chose à sa perfection spirituelle. C'est aux hommes que l'Église confie l'enseignement de la foi, le magistère, la direction des âmes, le gouvernement hiérarchique et le sacerdoce. Cela n'empêche pas, bien entendu, que telle femme puisse avoir une intelligence plus profonde de la foi, une conscience plus lucide de son être spirituel, que tel homme : ceci est l'ordre de la grâce et des réalités spirituelles purement intérieures. Les personnes sont égales, appelées à une béatitude identique. Mais les fonctions dans l'Église, les rôles, les aptitudes sociologiques, les « missions » sont diverses.

### Conclusion.

L'homme et la femme sont une Parole de Dieu, une révélation. Au-delà d'eux, l'esprit de l'homme découvre l'amour gratuit et miséricordieux du Sauveur et en même temps l'indigence radicale de la créature spirituelle sans le secours de Dieu.

Car l'Époux véritable que tout homme représente, c'est Jésus-Christ, Fils unique du Père, envoyé pour nous sauver. L'Épouse, c'est l'âme chrétienne baptisée dans l'Esprit-Saint, c'est la vierge.

consacrée, c'est l'Église, et c'est de façon unique Marie. L'alliance des noces est l'Esprit-Saint, non seulement parce qu'il est le *gage* du contrat passé, parce qu'il apporte les *arrhes* de la vie éternelle avec le Christ, mais parce qu'il scelle intérieurement l'alliance, parce qu'il transforme l'âme de l'épousée, parce qu'il attache son cœur et sa volonté au Christ, parce que d'une certaine manière il la divinise (2 Petr., 1, 4).

Hommes ou femmes, tous ont la même *vocation* dans le Christ, tous sont épouses du Roi des cieux. Les *missions* dans l'Église sont cependant différentes et elles sont indiquées par ce que providentiellement ils sont appelés à représenter. L'homme gouverne, il devient prêtre, il enseigne. Aucune femme n'a encore été nommée Docteur de l'Église, bien que beaucoup sans doute aient eu des choses de la foi une intelligence supérieure à celle de certains hommes. Mais la femme apporte dans l'Église un autre service dont on ne saurait dire qu'il soit inférieur. Toutes choses égales d'ailleurs, « il est plus grand et meilleur de se joindre à ce qui nous est supérieur que de venir en aide à ce qui est inférieur [35] ». La femme est celle qui fonde toute sa vie sur un autre. La femme sainte est celle qui fonde toute sa vie sur le Christ et qui met au service de son don toutes les ressources de ses inclinations naturelles, de son cœur, en un mot de sa féminité. Son rôle social parmi les chrétiens est de faire apparaître paradoxalement cette profession de *vie cachée avec le Christ en Dieu* qui est l'essentiel de notre religion. Aussi toute vie de femme chrétienne est-elle placée sous le « signe » du voile. Que ce soit pour sa première communion, pour ses fiançailles, pour son mariage, pour son veuvage, pour son entrée en religion, pour sa profession... la femme porte ou reçoit le voile [36]. C'est son signe dans l'Église. C'est ce qui montre sa *mission* aux yeux de tous [37].

---

35. « Majus est et melius conjungi superiori quam supplere defectum inferioris » (saint Thomas, IIª IIæ, q. 30, a. 4 c.).

36. Sur le signe du voile, voir G. von Le Fort, *La Femme éternelle*, Éditions du Cerf.

37. C'est l'ancienne (cf. 1 Cor., 11, 2-16) et toujours actuelle tradition, souvent rappelée par nos évêques, que la femme ne devrait jamais entrer dans

Au-dessus de toutes les femmes, il y a Marie, la sœur aînée de toutes les chrétiennes, l'Épouse parfaite, celle à qui le voile convient le plus parfaitement parce que son enseignement est toujours silencieux, et cependant aucun homme ne saurait s'en passer.

A.-M. HENRY, O. P.

---

l'église sans avoir la tête couverte d'un voile. Il faudrait rappeler ici les œuvres des Pères, telles que *De virginibus velandis* de Tertullien, le *De habitu virginum* de saint Cyprien, les livres de saint Ambroise sur les vierges, etc.

# *La typologie de la femme dans l'Ancien Testament*

La tradition chrétienne, de même qu'elle voit dans les grands personnages de l'Ancien Testament, Adam, Noé, Isaac, Moïse, des figures du Christ, interprète aussi de manière analogue les principales figures féminines de l'Écriture. Nous pourrions, ce serait une première méthode, prendre les plus importantes de ces figures, Ève, Sara, Rahab ou Suzanne, et montrer comment elles ont été comprises par les chrétiens. Mais une telle méthode nous obligerait à de multiples répétitions. Et l'étude de la tradition nous indique qu'il est préférable de partir non des figures, mais des réalités préfigurées, non des types, mais des antitypes. Au cours du développement historique, en effet, des thèmes nouveaux apparaissent dont plusieurs figures peuvent être l'expression. Par là, c'est l'ordre génétique du développement même de la typologie que nous suivrons.

Le thème le plus ancien est le thème ecclésial, qui se rencontre dès le Nouveau Testament, où Sara, dans l'Épître aux Galates, et Ève, dans l'Épître aux Éphésiens, apparaissent comme des figures de l'Église. Et c'est cette tradition que nous présentera principalement l'Église ancienne. Les Pères alexandrins introduisent le thème mystique où l'Épouse du Cantique, Rébecca à la fontaine sont les figures de l'âme, épouse du Christ. Cependant, dès Iré-

née, on voit surgir le thème marial, qui est l'écho direct de la typologie paulinienne du Christ comme nouvel Adam. A côté de ce thème marial, nous rencontrons le thème magdaléen, où nous voyons les pécheresses converties de l'Ancien Testament figurer la pécheresse de Magdala. Mais toutes ces figures ne sont que des développements du thème le plus ancien, le thème eschatologique, qui remonte à l'Ancien Testament. C'est en effet l'Ancien Testament qui nous montre l'alliance eschatologique comme figurée par l'union de l'homme et de la femme. Le message de l'Évangile et celui des Pères consiste essentiellement à montrer dans le Christ et dans l'Église la réalisation de la typologie qui est déjà au cœur de l'Ancienne Loi.

## Le thème eschatologique dans l'Ancien Testament

C'est donc dans l'Ancien Testament que nous chercherons d'abord la typologie de la femme. Nous y rencontrons deux thèmes essentiels : celui du mystère nuptial comme figure de l'alliance de Dieu et de son peuple et celui de la ville sainte comme mère du peuple sacerdotal. Que l'alliance de Iahweh et d'Israël soit représentée par le symbole nuptial, de nombreux passages des Prophètes, des Psalmistes et des Sages nous le montrent. Mais ce qui nous importe ici, c'est que l'alliance ancienne n'est rappelée que pour orienter l'espérance du peuple vers une nouvelle alliance que Dieu contractera avec lui. C'est déjà ce qui apparaît dans le livre d'Osée où le Nouvel Exode est présenté dans une imagerie nuptiale :

> C'est pourquoi voici que moi je l'attirerai
> et la conduirai au désert,
> et je lui parlerai au cœur
> et elle répondra là comme au jour de sa jeunesse...
>
> Je te fiancerai à moi pour toujours,
> je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement,
> dans la grâce et la tendresse,
> je te fiancerai à moi dans la fidélité
> et tu connaîtras Iahweh (Os., 2, 16-20).

De même Ézéchiel, dans un admirable passage, retrace l'élection gratuite du peuple juif comme l'adoption par Iahweh d'une enfant abandonnée, qu'il revêt de sa splendeur et à laquelle il s'unit (Éz., 16, 1-14). Mais Israël a été infidèle et s'est prostitué aux idoles. Iahweh cependant reste fidèle et annonce le renouvellement de son alliance : *Tu as méprisé ton serment en rompant l'alliance. Mais moi je me souviendrai de mon alliance que j'ai contractée avec toi aux jours de ta jeunesse et j'établirai avec toi une alliance éternelle* (16, 59-60). Et l'auteur laisse entendre qu'à cette nouvelle alliance auront part les sœurs d'Israël, c'est-à-dire les autres nations. Ce sont ces noces futures de Iahweh et de son peuple que décrit à son tour le *Cantique des cantiques*, dans un vocabulaire rempli d'allusions au Paradis et à l'Exode.

Par ailleurs, le thème de la maternité de la Jérusalem future apparaît dans le prophète Isaïe :

> Avant d'être en travail, elle a enfanté,
> elle a mis au monde un enfant mâle.
> Qui a jamais rien vu de pareil ?
> Qui a jamais rien entendu de semblable ?
> Un pays naît-il un jour,
> une nation est-elle enfantée d'un seul coup
> que Sion, à peine en travail,
> ait mis au monde ses fils ?
> Réjouissez-vous avec Jérusalem
> et soyez dans l'allégresse à cause d'elle, vous tous qui l'aimez.
>
> (Is., 66, 7-9.)

Et le psaume 76, à son tour, nous montre Sion devenue la mère de tous les peuples :

> Je mentionnerai Rahab et Babylone parmi ceux qui me connaissent.
> Ceux-ci sont nés là.
> Mais on dira de Sion : Tout homme y est né (4-5).

Nous sommes déjà tout proches de l'Épître aux Galates : *La Jérusalem d'en-haut est libre : c'est elle qui est notre mère* (4, 20). Et saint Paul renvoie à Isaïe (54, 1) : *Réjouis-toi, stérile, toi*

*qui n'enfantais point.* Le thème nuptial des noces d'Israël et de Iahweh est ainsi dès l'Ancien Testament la figure de l'alliance eschatologique. Et l'objet du Nouveau Testament est précisément de témoigner qu'avec l'union du Verbe et de l'humanité cette alliance eschatologique est accomplie.

Ceci se rencontre d'abord dans l'Évangile johannique. Au chapitre 3, Jean Baptiste compare le Christ à l'époux et l'Église à l'épouse : lui-même est *l'ami de l'époux*, celui qui est le témoin de l'accomplissement des prophéties (3, 29). C'est dans l'Incarnation du Christ, en effet, que les véritables noces du Verbe et de l'humanité sont accomplies. Nous sommes en présence du thème christologique. Celui-ci est repris par saint Paul dans un passage de l'Épître aux Éphésiens : *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église en donnant sa vie pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée par l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître devant lui... C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme fait le Christ pour l'Église, parce que nous sommes membres de son corps : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux ils deviendront une seule chair. » Ce mystère est grand, je veux dire pour le Christ et l'Église* (Éph., 5, 25-32). Ce texte est capital à plusieurs points de vue. D'une part, l'allusion au texte de la Genèse rattache le thème nuptial à la figure d'Ève, et c'est bien, dès lors, plus proprement de typologie qu'il est question[1]. Par ailleurs, le rapprochement du thème nuptial et du thème baptismal nous fait passer de la typologie christologique à la typologie sacramentaire. Si, d'une part, le Christ, qui s'est uni la nature humaine par l'Incarnation, l'a introduite à l'Ascension dans la Maison de son Père, après l'avoir lavée dans son sang, ce mystère se continue par le baptême, où le Christ lave l'Église son épouse, pour la faire paraître devant lui immaculée.

Toutefois cette typologie christologique et ecclésiologique, qui réalise la typologie eschatologique de l'Ancien Testament, ne la détruit pas. Dans le Nouveau Testament une eschatologie de-

1. Voir Cerfaux, *La Théologie de l'Église suivant saint Paul*, p. 272.

meure, qui est l'attente de ces noces éternelles que seront l'union du Christ glorieux et de l'Église glorieuse. C'est cette perspective que nous présente l'Apocalypse johannique, en nous montrant *la nouvelle mariée, l'Épouse de l'Agneau* (21, 10), qui est l'Église glorieuse. Le thème de l'Église épouse s'unit à celui de la Jérusalem mère des vivants : *Je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, une Jérusalem nouvelle, vêtue comme une nouvelle mariée parée pour son Époux* (21, 2). Qu'il s'agisse bien de l'apparition de l'Église glorieuse du monde futur, le chapitre 19 le montre bien : *Les noces de l'Agneau sont venues et son épouse s'est préparée et il lui a été donné de se vêtir de fin lin, éclatant et pur. Ce fin lin, ce sont les vertus des saints* (19, 7-8). C'est donc l'Église militante qui par ses saints et ses martyrs prépare le vêtement glorieux, « éclatant et pur », dont sera vêtue l'Église glorieuse dans sa manifestation eschatologique.

## Le thème ecclésiologique

Le centre de la vie de la communauté chrétienne primitive est l'initiation chrétienne donnée dans la nuit pascale. C'est la grande réalité du temps de l'Église qui continue les œuvres admirables de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Aussi la littérature chrétienne antique — et aussi bien les représentations figurées des catacombes — montre-t-elle dans le baptême et l'eucharistie la réalisation des événements de l'Ancien Testament : la libération de Noé au temps du déluge, celle des Israélites hors de la mer Rouge sont des préfigurations de la libération du chrétien par le baptême [2]. Aussi est-ce dans cette ligne sacramentaire que la typologie de la femme va nous apparaître d'abord chez les Pères de l'Église, qui prolongent et développent les indications données par l'Épître aux Éphésiens. Ceci va s'exprimer par l'un des thèmes les plus vénérables de la typologie ancienne, celui

2. *Traversée de la Mer Rouge et baptême aux premiers siècles*, dans *Rech. Sc. Rel.*, 1946, pp. 402 sq.; *Déluge, baptême, jugement*, dans *Dieu Vivant*, VIII, pp. 97 sq.

qui nous montre dans Ève, née de la côte d'Adam, et devenant la mère des vivants, la figure de l'Église, née du côté percé du Christ et devenant, par le baptême, mère des chrétiens.

Ce thème apparaît d'abord chez Tertullien. Celui-ci écrit dans *le Traité de l'âme* : « Si Adam était une figure du Christ, le sommeil d'Adam était la mort du Christ, qui devait dormir du sommeil de la mort, afin que, née de la blessure de son côté, l'Église, vraie mère des vivants, fût figurée. » Nous ne rencontrons pas encore ici d'allusion explicite au baptême, mais le contexte baptismal est évident pour F. J. Dölger[3]. En effet, nous rencontrons ailleurs chez le même auteur l'affirmation que « le Christ a fait jaillir de la blessure de son côté les deux baptêmes (d'eau et de sang) » (*De bapt.*, 16). On voit en quel sens est développée la donnée paulinienne. L'Église n'est pas seulement la nouvelle Ève en tant qu'elle est l'épouse du Christ, mais aussi en tant que mère des chrétiens. Comme la vie physique nous est donnée par Adam à travers Ève, ainsi est-ce par l'Église que le Christ nous engendre à la vie surnaturelle[4].

Cette typologie va être développée dans deux passages remarquables. Le premier est de Méthode de Philippes dans le *Banquet des douze vierges*. « Tout ce qui est écrit d'Adam s'applique admirablement au Christ et à l'Église. C'est des os et de la chair du Christ que l'Église est née. C'est pour elle que le Logos, ayant quitté le Père, qui est dans les cieux, est descendu pour s'unir à son Épouse, et qu'il a dormi l'extase de sa Passion en donnant volontairement sa vie pour elle, afin de la faire paraître devant lui, cette Église, glorieuse et immaculée, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, prête à recevoir la semence spirituelle et bienheureuse qu'il sème lui-même dans les profondeurs de l'esprit. Et l'Église ainsi, à la manière d'une femme, conçoit et forme, en vue d'engendrer et de nourrir la vertu » (3, 8). On remarquera comment ici Méthode rattache à l'Épître aux Éphésiens tout son développement. C'est le propre de la typologie d'étendre à de nouveaux détails un rapprochement qui a son

3. *Tertullian über die Bluttaufe, Antike und Christentum*, II, pp. 134 s
4. Voir Joseph C. Plumpe, *Mater Ecclesia*, p. 57.

principe dans l'Écriture. Nous noterons que le thème du sommeil d'Adam se retrouve comme figure de la Passion. Et aussi que le thème de la maternité de l'Église prolonge celui de ses noces avec le Verbe.

La signification sacramentaire apparaît davantage encore dans la suite de ce passage, dont la portée pour la théologie sacramentaire est capitale, ainsi que l'a bien vu Dom Casel[5] : « Ainsi s'accomplit parfaitement le commandement : Croissez et multipliez-vous, l'Église grandissant de jour en jour en taille, en beauté et en étendue par la coopération et la communication du Logos, qui condescend à nous maintenant encore et continue son extase selon l'anamnèse de sa Passion. » On voit en effet ici comment la vie sacramentaire rend présente la Passion du Christ par laquelle il s'unit perpétuellement à l'Église pour engendrer la vie chrétienne. Ainsi la vie sacramentaire apparaît comme la réalisation continuelle des noces mystiques du Christ et de son Église. La typologie d'Adam et d'Ève devient ainsi l'expression du mystère de la perpétuelle génération de la vie de la grâce par les sacrements.

Ceci, Méthode achève de le préciser : « L'Église ne pourrait d'ailleurs concevoir et régénérer les croyants par le bain de la régénération, si le Christ, après s'être anéanti pour eux, afin de pouvoir être reçu dans cette récapitulation de sa Passion, ne mourait à nouveau en descendant du ciel; et si, en s'unissant à son Épouse, l'Église, il ne pourvoyait ainsi à ce qu'une certaine vertu soit prise de son côté, en sorte que tous ceux qui sont fondés en lui, qui ont été régénérés par le baptême, s'accroissent en puisant à sa chair et à ses os, c'est-à-dire à sa sainteté et à sa gloire. » Ainsi l'Église a besoin, pour engendrer les chrétiens, que la Passion du Christ soit perpétuellement « récapitulée » dans les sacrements. Et le sommeil d'Adam durant lequel Ève est formée de son côté est la figure de cette kénose du Christ lors de sa Passion qui, rendue présente dans le baptême et l'eucharistie, y devient le principe de la génération et de la croissance perpétuelle de l'Église, qui est son épouse.

---

5. *Das Mysteriengedächtnis der Messliturgie in Licht der Tradition, Jarhe. Lit. Wiss.*, 1927, pp. 120 sq.

Avec le texte de Méthode, le thème apparaît désormais fixé et fait partie de la tradition ecclésiastique commune, principalement en Occident. Nous le retrouvons admirablement exprimé par saint Hilaire. Après avoir rappelé lui aussi le texte de l'Épître aux Éphésiens pour justifier l'interprétation typologique de l'union d'Adam et d'Ève, il continue : « Puisque le Verbe s'est fait chair et que l'Église est membre du Christ, elle qui, du flanc de celui-ci, a été engendrée par l'eau et vivifiée par le sang, puisque, par ailleurs, la chair dans laquelle est née le Verbe subsistant avant tous les siècles, en tant que Fils de Dieu, subsiste parmi nous sacramentellement, il nous a enseigné clairement qu'Adam et Ève étaient le type de sa personne et de son Église, car il nous a fait connaître, par la communion de sa chair, que cette Église a été sanctifiée après le sommeil de sa mort[6]. » Nous retrouvons ici la comparaison du sommeil d'Adam et de la Passion du Christ et la signification sacramentelle de l'eau et du sang, principe de la génération de l'Église[7].

Après Hilaire, la typologie sacramentaire de l'Église, nouvelle Ève, apparaît chez Grégoire d'Elvire : « Qui ignore que Notre-Seigneur, quand il fut suspendu au bois de la Croix, n'a pas répandu seulement du sang par la blessure de son côté, mais aussi des flots d'eau vive, montrant que son épouse, c'est-à-dire l'Église, à l'image des premiers parents, est formée de son côté, comme Ève fut formée de la côte d'Adam[8]. Saint Augustin fixera le thème dans une brève formule : « Ève naît du côté de son époux endormi, l'Église naît du Christ mort, par le sacrement du sang qui jaillit de son côté[9]. » Tous les siècles chrétiens contemplent désormais ce mystère. Le Moyen-Age avec saint Bernard, le XVII[e] siècle avec Marguerite-Marie, l'enrichiront de toutes les richesses de la mystique et appliqueront à l'âme épouse, avec raison, les sacrements de l'eau et du sang jaillis de la blessure du Nouvel Adam.

A l'interprétation sacramentaire qui se rattachait à l'Épître

6. *Tract. Myst.*, 3, 4.
7. Hugo Rahner, *Flumina de ventre Christi*, *Biblica*, 1941, pp. 347 sqq.
8. *Tract.*, 15, p. 165.
9. *Contr. Faust.*, 12, 8.

aux Éphésiens, saint Hilaire adjoint dans les *Traités des Mystères* une interprétation eschatologique, dans la ligne de l'Apocalypse. Dans cette interprétation, très remarquable, la création apparaît comme la figure de la Résurrection : « Dans la création de la femme, écrit Hilaire, ce n'est plus du limon qui est pris, la terre n'est plus modelée pour prendre la forme d'un corps, le souffle de Dieu ne transforme plus la matière inanimée en une âme vivante, mais la chair croît sur l'os, la perfection du corps est donnée à la chair et la force de l'Esprit s'ajoute à la perfection du corps. Cette ordonnance de la Résurrection, Dieu l'a annoncée dans Ézéchiel, enseignant à propos des réalités à venir ce que peut sa puissance. » Le rapprochement du récit de la Genèse et d'Ézéchiel est remarquable. Comme le note J.-P. Brisson[10], il y a un parallélisme entre les deux épisodes : « On part d'ossements qui se revêtent de chair, puis survient l'Esprit. » Et, de plus, il est certain que l'action de l'Esprit dans Ézéchiel apparaît comme une action créatrice, qui suscite une création nouvelle et qui présente donc une analogie certaine dans son contenu essentiel avec l'action du souffle divin dans la création de la première femme. L'épisode d'Ézéchiel est un jalon dans la route qui va du récit de la Genèse à l'Épître aux Éphésiens. Il est une première interprétation typologique dont le Nouveau Testament désignera la portée exacte.

Tout ceci, en effet, continue Hilaire, préfigure le mystère du Christ et de l'Église : « Ainsi donc, après le sommeil de la Passion, l'Adam céleste, au réveil de la Résurrection, reconnaît dans l'Église son os, sa chair, non plus créée du limon et prenant vie sous le souffle, mais croissant sur l'os et de l'os faite corps, atteignant sa perfection sous le vol de l'Esprit. Ceux, en effet, qui sont dans le Christ ressusciteront selon le Christ, en qui, dès maintenant, est consommée la Résurrection de toute chair. Et puisque le Juif et le Grec, le barbare et le Scythe, l'esclave et l'homme libre sont une seule chose dans le Christ, étant donné que la chair est reconnue comme issue de la chair, que l'Église est le corps du Christ et que le Mystère qui est en Adam

10. *Traité des Mystères*, *Sources chrétiennes*, p. 62, note 1.

et Ève est une prophétie concernant le Christ et l'Église, tout c qui a été préparé par le Christ à l'Église pour la consommatio des temps a déjà été accompli en Adam et Ève au commencemen du siècle présent[11]. »

Cette interprétation remarquable restera assez isolée dans l tradition. En fait, la typologie d'Adam et d'Ève se présente plu souvent sous la forme sacramentaire que sous la forme eschato logique. Mais il importe de remarquer que l'interprétation escha tologique, qui est la plus ancienne, puisqu'elle est celle de l'An cien Testament, persiste à travers toute la tradition chrétienne Ève est d'abord la figure de l'Église eschatologique, de l'Église d la résurrection, de la seconde Création que nous décrit Ézéchiel Toutefois cette seconde création est déjà commencée en Jésus Christ. Par le baptême, l'Église, unie au Christ, devient la mèr de la race nouvelle. C'est pourquoi la typologie tend à se fair principalement sacramentaire. Mais le Christ n'est pas seulemen celui qui engendre les chrétiens par la vie sacramentelle, il es aussi celui qui a vécu en Galilée durant le temps de sa vie terres tre. A côté de la typologie sacramentaire, il y a une typologi historique. Ceci va s'exprimer aussi en ce qui regarde la figur d'Ève.

### Le thème marial et magdaléen

La typologie sacramentaire, qui voit dans les réalités de l'An cien Testament la figure des sacrements de l'Église, est la plu antique dans la littérature patristique et se rattache à la catéchès apostolique elle-même. Mais nous voyons à côté d'elle une autr typologie se développer, qui voit dans l'Ancien Testament l figure non des sacrements de l'Église, mais des événements d la vie historique du Christ. On peut l'appeler christologique. Ell apparaît déjà dans le Nouveau Testament, très particulièremen dans l'Évangile de Matthieu, plus proche du milieu palestinie où les souvenirs de la vie de Jésus sur la terre étaient plus pré

11. Traduction J.-P. Brisson, *Sources chrétiennes*, pp. 83-85.

sents. L'Évangile johannique, au contraire, est plus sacramentaire. Dans cette perspective, Ève ne va plus être la figure de l'Église engendrée dans les âmes par les sacrements de l'eau et du sang, mais la figure de Marie, qui apparaît à côté du Nouvel Adam comme la Nouvelle Ève. Nous aurons toutefois à remarquer que, pour toute une tradition, ce n'est pas Marie, Mère de Jésus, mais Marie-Madeleine, qui apparaît dans la vie du Christ comme l'antitype d'Ève.

Si le Nouveau Testament nous présente explicitement le Christ comme le Nouvel Adam, il n'y a, par contre, aucun passage qui représente la Vierge comme la Nouvelle Ève. Mais cette déduction si naturelle et conforme à la typologie traditionnelle apparaît très tôt dans les textes chrétiens. Le premier chez qui nous la trouvons est saint Justin : « Le Christ s'est fait homme par la Vierge, en sorte que ce soit par la voie par où elle avait commencé que prît fin aussi la désobéissance. Ève était vierge, immaculée; en concevant par la parole du serpent, elle enfanta la désobéissance et la mort. La Vierge Marie, elle, conçut la foi et la joie, quand l'ange Gabriel lui annonça la bonne nouvelle [12]. » On voit les deux termes qui sont ici mis en parallèle. A la scène de la Tentation au Jardin, où Ève écoute la parole du serpent et enfante la corruption, s'oppose la scène de l'Annonciation à Nazareth, où Marie écoute la parole de l'ange et conçoit l'Homme-Dieu. Il y a à la fois parallélisme et opposition. A Ève vierge correspond Marie Vierge; mais à l'obéissance de Marie s'oppose la désobéissance d'Ève. Le thème nous apparaît déjà ici dans sa structure essentielle d'opposition et de ressemblance.

Mais cette indication va être reprise avec une toute autre amplitude par celui qui a donné son plein développement à la théologie du Christ, Nouvel Adam, par saint Irénée. On sait en effet que la pensée de celui-ci repose tout entière sur la doctrine de la *récapitulation*, selon laquelle l'œuvre du Christ apparaît comme la reprise de celle d'Adam. Or cette récapitulation présente plusieurs aspects. Elle signifie d'abord que le Christ reprend, réassume en lui toute l'humanité pour la recréer en lui et restaurer

12. *Dial.*, 50, 4-5.

— ou mieux instaurer — ce qui en Adam avait été comprom
dès l'origine. Mais, entre ces deux instaurations, il y a un para
lélisme. Et c'est ici qu'apparaît le second sens de « récapitul
tion », celui qui débouche dans la typologie. Entre Adam et l
circonstances de son péché d'une part, et le Christ avec les ci
constances de sa vie et de sa mort de l'autre, il y a des corre
pondances qui soulignent que les deux événements font bien pa
tie d'un même plan et que le second est la reprise de l'autre.

Saint Irénée relève plusieurs de ces correspondances, dont ce
taines nous paraissent singulières : le Christ est né d'une vierg
comme Adam de la Terre vierge[13]; le Christ est mort le sixièn
jour de la semaine, comme Adam le sixième jour de la créatio
le bois de la croix s'oppose à l'arbre de vie[14]. Mais entre c
correspondances se détache le parallélisme d'Ève et de Marie
« La Vierge Marie se montre obéissante, disant : Voici la servan
du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Ève se mont
désobéissante : elle n'a pas obéi en effet, étant encore vierge. I
même qu'elle a ainsi été cause de la mort, pour elle et tout
genre humain, de même Marie, par son obéissance, a été cau
du salut pour elle et tout le genre humain. Marie, bien q
vierge, est appelée épouse de celui auquel elle était fiancée, po
marquer ainsi la reprise (*recirculatio*) d'Ève par Marie. En effe
ce qui avait été lié ne pouvait être dissous, si les nœuds des lie
anciens n'étaient reproduits, en sorte que les premiers lie
soient dissous par les derniers et que les derniers dénouent l
premiers[15]. »

Le sujet est ici le même que chez Justin : la désobéissan
d'Ève s'oppose à l'obéissance de Marie. Mais Irénée lui don
une portée plus considérable en l'intégrant à sa vision de la *rec
pitulatio*. L'obéssance de Marie fait partie de l'économie nouve
qui restaure l'humanité entière. De même que le péché d'È
avait entraîné la mort pour toute sa race, ainsi l'obéissance
Marie est cause de joie pour le peuple nouveau. Marie dénoue
qu'Ève avait noué. Irénée revient sur ce point ailleurs : «

---

13. *Adv. Haer.*, 3, 21.
14. *Dem. Apost.*, 34.
15. *Adv. Haer.*, 3, 22.

qu'avait noué la désobéissance d'Ève est dénoué par l'obéissance de Marie. Ce qu'Ève vierge avait lié par son incrédulité, la Vierge Marie le délie par la foi [16]. » Il fallait que la *recapitulatio* passe par les mêmes voies par lequelles avait passé la première *plasmatio*, pour la restaurer et l'élever. Ici la typologie devient l'expression même de la théologie qui est la connaissance des voies de Dieu telles qu'elles se dégagent des correspondances des deux Testaments [17].

A partir d'Irénée, le thème d'Ève figure de Marie rentrera dans la tradition ecclésiastique parallèlement au thème d'Ève figure de l'Église. Il se retrouve par exemple chez Tertullien : « Pourquoi le Christ devait-il naître d'une vierge ? Il fallait que naquît d'une manière neuve celui qui devait donner le don d'une naissance nouvelle. Mais cette nouveauté, comme toujours, est figurée dans l'ancien. Vierge était encore la terre dont nous savons que l'homme a été fait par Dieu pour être une âme vivante. C'est pourquoi il s'ensuit normalement que le dernier Adam ait été produit par Dieu aussi de la terre vierge, c'est-à-dire d'une chair non encore marquée par la génération, pour être un esprit vivifiant. De même aussi que la parole qui a provoqué la mort s'était glissée dans Ève encore vierge, de même c'est dans une Vierge que le Verbe de Dieu, pour susciter la vie, devait être introduit [18]. »

On remarquera que, dans ce texte, comme chez Irénée, le thème de la terre vierge, figure de la maternité virginale, se mêle au thème de la désobéissance d'Ève, antitype de l'obéissance de Marie. Le premier thème peut être en partie une transposition de la conception antique de la terre mère, telle qu'on la trouve en particulier dans les religions à mystères [19]. Mais nous n'avons pas à y insister ici, car il ne relève pas proprement de la typologie de

16. *Adv. Haer.*, 3, 22, 4.

17. Voir aussi *Dem. Apost.*, 34 : « Il était juste qu'Ève fût restaurée en Marie, afin qu'une vierge devenant avocate d'une vierge, la désobéissance de l'une fût effacée par l'obéissance de l'autre. »

18. *De Carne Christi*, 17.

19. K. Prümm, *Die christliche Glaube und die Antike Welt*, I, pp. 283-321; Joseph C. Plumpe, *Mater Ecclesia*, pp. 10-12.

la femme. Le second, par contre, relève strictement de la typ
logie biblique. Il est important pour nous, car il apparaît comm
le premier motif théologique dans lequel le rôle de Marie da
l'économie du salut se trouve. En ce sens il restera longtem
isolé. Ce n'est que beaucoup plus tard que d'autres figures fém
nines de l'Ancien Testament seront interprétées dans un se
marial. Mais, tel quel, il constitue une attestation incomparab
de la foi du christianisme primitif au rôle éminent de la Mère d
Christ dans l'économie du salut.

Une dernière remarque nous reste à faire : c'est que, dans
tradition primitive, la typologie d'Ève comme figure de Marie
trouve concurrencée par une autre interprétation qui y voit u
figure de Madeleine. Cette typologie, de caractère moins dogm
tique et plus anecdotique, se fonde sur le parallélisme entre
jardin de la Tentation, où Ève se détourne de Dieu, et le jardin d
la Résurrection, où Madeleine, la première, croit au Christ ressu
cité. Ainsi, comme une femme avait eu l'initiative de la désobéi
sance, c'est une femme qui sera l'initiatrice de la foi et qui se
l'apôtre des autres, comme Ève avait amené Adam au péché. L
piété médiévale voudra rétablir sur ce plan le parallélisme d'Ê
et de Marie en imaginant que la première apparition du Chri
ressuscité aura pour objet sa mère, afin de rétablir au bénéfi
de Marie le parallèle avec Ève.

Le premier auteur chez qui le thème apparaisse est Hippoly
de Rome, et ceci est tout à fait dans la ligne de sa typologie tr
*matthéenne*, c'est-à-dire cherchant des parallèles littéraux ent
l'Ancien Testament et l'Évangile. Le passage se trouve dans
*Commentaire sur le Cantique des cantiques* : « J'ai cherché da
la nuit celui que mon cœur aime. Ceci s'est accompli en Marth
et Marie, qui cherchaient le Christ mort, ne sachant pas qu'
était vivant. En effet, l'Évangile dit que des femmes vinrent
nuit le chercher dans son sépulcre et ne le trouvèrent pas. Ma
celui-ci les appela en disant : Marie et Marthe. Elles lui prire
alors les pieds. Mais il leur dit : Ne me touchez pas, parce qu
je ne suis pas encore remonté vers mon Père. O saintes femm
qui avez saisi les pieds du Seigneur pour qu'ils vous emporte
vers le Père. C'est une race nouvelle qu'il emportera, Ève, q
désormais ne s'égare plus, mais saisit de toutes ses forces l'a

de vie et qui dit : Ne me laisse plus sur la terre de peur que n'y égare. Car le serpent cherchera à me saisir et par moi à ncre Adam. Après cela le Christ les envoie comme apôtres aux tres. O merveilleux renversement. Ève devient apôtre[20]. »

On voit comment dans ce texte les trois thèmes de l'épouse du ntique, d'Ève et de Marie-Madeleine interfèrent. Nous remarerons au passage l'application à Marie-Madeleine du Cantique cantiques que conserve la liturgie romaine de sa fête. Le ins curieux n'est pas l'union de Marthe à Marie, qui nous me à penser qu'elles étaient rapprochées dans la liturgie. Mais qui nous importe ici est le parallèle d'Ève et de Madeleine qui end à plusieurs traits, dont le moindre n'est pas le renversent qui fait que Madeleine, apôtre des apôtres, s'oppose à Ève, tigatrice du péché. Or ce passage d'Hippolyte n'est pas isolé. comparaison de Madeleine et d'Ève se retrouve ailleurs. Ainsi us la rencontrons dans le *Contre Eunome*, de saint Grégoire de sse : « Que la grâce du Christ soit annoncée par une femme, i est également convenable. Puisque c'est par une femme que inauguré la séparation d'avec Dieu par la désobéissance, il avenait qu'une femme fût aussi le premier témoin de la résurtion, afin que la catastrophe qui avait résulté de la désobéisce fût redressée par la foi dans la résurrection[21]. »

On voit qu'ici encore ce qui est mis en parallèle, c'est le rôle Eve à l'égard d'Adam et celui de Madeleine par rapport aux tres. Nous sommes bien dans la continuation de la tradition Hippolyte. La suite du texte de Grégoire le précise d'ailleurs core : « De même qu'une femme fut à l'origine instrument et mplice des paroles du serpent auprès de l'homme et introduisit si dans la vie le principe du mal et ses conséquences, de me, en transmettant aux disciples les paroles de celui qui avait ncu le serpent apostat, une femme fut pour les hommes l'initrice de la foi, et par elle, à juste titre, ce qui avait donné casion à la mort fut détruit. » On voit ici toute une tradition ologique, fondée sur l'épisode de l'Évangile, qui se développe

---

o. Édition Bonwetsch (*Corpus* de Berlin), p. 352,
1, *Contre Eunome*, 12; *P. G.*, 45, 892 A-B.

parallèlement à la tradition mariale. Nous aurons d'ailleurs
core l'occasion de remarquer l'importance de la typologie
Marie-Madeleine dans les œuvres des Pères de l'Église.

### Les autres figures de l'Ancien Testament

L'étude de la typologie de la femme nous a montré comme
à partir des indications du Nouveau Testament, prolonge
celles de l'Ancien, l'interprétation figurative s'était dévelop
chez les premiers Pères de l'Église sur les différents plans
l'Évangile, de l'Église et de l'eschatologie. Mais si la typolo
s'étend ainsi en s'appliquant à des objets plus nombreux,
s'enrichit aussi en partant de figures nouvelles. Nous n'av
parlé jusqu'ici que d'Ève. Et c'est en effet la figure la plus i
portante que nous propose le Nouveau Testament et les Pères
l'Église. Mais elle est loin d'être la seule. Et nous retrouvo
pour d'autres figures de femmes de l'Ancien Testament, les mêm
interprétations figuratives. Comme pour Ève, c'est de beauc
la typologie ecclésiale qui est la plus importante. Mais la typo
gie mariale, que le Moyen-Age développera si largement, co
mence aussi quelque peu à apparaître.

Parmi ces figures, les femmes des patriarches, Sara, Rébe
et Rachel tiennent une place éminente. On sait que déjà, p
Philon d'Alexandrie, les mariages des patriarches contenai
un profond symbolisme, celui de la génération des vertus p
faites[22]. Par ailleurs — et sans qu'il y ait lieu de supposer
influence de Philon — saint Paul nous montre dans les maria
des patriarches la préfiguration de l'économie du Nouveau Tes
ment. Ainsi, dans l'Épître aux Galates, Sara est la figure de
Nouvelle Alliance, c'est-à-dire des fils de la promesse (Gal.,
25). Et par ailleurs, dans l'Épître aux Romains, la substituti
parmi les fils de Rébecca, du cadet à l'aîné, préfigure le primat
l'alliance nouvelle, celle de la promesse, sur l'alliance ancien
celle de la chair (Rom., 9, 11-13). Par suite, la tradition ch

22. *De Cherubim*, 52-54.

nne ancienne, développant ces données, verra dans Sara et as Rébecca des figures de l'Église et leur adjoindra Rachel ns cette signification [23].

Le principe est déjà posé par Justin à propos du mariage de cob et de Rachel : « Dans les mariages de Jacob, c'est une taine économie, une prédiction qui s'effectuait. Ils étaient les oes de ce qui a été accompli dans le Christ. Lia, c'est votre uple et la synagogue; Rachel, c'est notre Église [24]. » Irénée con- cre tout un chapitre de l'*Adversus haereses* à la typologie des triarches. Il nous montre dans l'enfantement de Rébecca la ophétie des deux peuples en se référant explicitement à l'Épî- aux Romains. Quant à Rachel, « elle préfigurait l'Église, pour quelle le Christ a souffert (comme Jacob avait supporté ses reuves pour elle). C'est le Christ, en effet, qui déjà alors, pré- urant et prophétisant les choses à venir par les patriarches et prophètes, exerçait à l'avance sa mission dans l'économie du ut [25]. »

Par la suite, ce sont surtout les noces d'Isaac et de Rébecca i apparaîtront comme la figure de l'union du Christ et de l'É- se, et cela parce qu'entre les trois patriarches, c'est Isaac sur- ut, à cause de son *immolatio*, qui sera considéré comme figure Christ. Cette interprétation apparaît déjà chez Hippolyte [26]. la retrouve chez Grégoire de Nazianze : « Isaac épousa Ré- cca, c'est-à-dire l'Église [27]. » Chez Origène, le thème ecclésial t place au thème individuel : Rébecca figure l'âme, qui doit ouser le Christ dans une union mystique : « Parce que Rébecca nait tous les jours à la fontaine, elle put être unie en mariage Isaac. C'est une instruction pour t'apprendre à venir tous les urs aux puits des Écritures. Toutes ces choses qui ont été écri- sont des mystères : le Christ veut t'épouser toi aussi [28]. » Et

---

3. *La Typologie d'Isaac dans le christianisme primitif*, dans *Biblica*, 1948 374 sq.
4. *Dial.*, 134, 2.
5. *Adv. Haer.*, 4, 21, 3.
6. *Bened. Jacob*, 15-16.
7. *P. G.*, 36, 592 C.
8. *Hom. Gen.*, 10, 2.

Ambroise unira les deux thèmes dans le *De Isaac* : « C'est le Christ, le véritable Isaac, vers qui, comme vers une source, venait Rébecca. Elle descendait à la fontaine, qu'elle soit l'Église ou l'âme, pour y remplir sa cruche. Qui est cette fontaine, écoute-le qui le dit : Ils m'ont abandonné, moi la source d'eaux vives » (1, 2).

Mais si Rachel et Rébecca apparaissent, après Ève, comme les figures privilégiées de l'Église dans l'Ancien Testament, elles ne sont pas les seules. Et, pour ne citer qu'un exemple, dans un remarquable passage qui se rattache à la pure tradition sacramentaire, Hippolyte nous montre dans l'histoire de Suzanne une figure de l'Église : « Tandis que les vieillards cherchaient le jour convenable, Suzanne entra dans le jardin pour s'y baigner, accompagnée seulement de deux jeunes filles. Quel est ce jour convenable, sinon celui de la Pâque ? C'est en ce jour qu'est préparé dans le jardin le Bain qui doit rafraîchir et que l'Église, lavée comme le fut Suzanne, se tient devant Dieu comme une épousée jeune et pure. Et, tout comme les deux servantes qui accompagnaient Suzanne, la foi et la charité préparent pour ceux qu'on lave l'huile qui figure les puissances de l'Esprit. Voilà ce que préfigurait autrefois la bienheureuse Suzanne, pour que, aujourd'hui, nous qui croyons en Dieu, ne trouvions pas étranger ce qui se passe dans l'Église[29]. » Et pourquoi cet épisode se trouve-t-il dans la liturgie du Carême, si chargée de significations baptismales, sinon par ce qu'il apparaissait aux chrétiens, qui savaient lire spirituellement l'Écriture, comme rempli de sacrements ?

J'ai laissé de côté, parce qu'il demanderait à lui seul une étude et que j'en ai traité ailleurs, un thème particulier qui est celui de la courtisane Rahab. Avec le thème d'Ève, c'est le plus important et le plus antique dans la littérature chrétienne. Rahab apparaît comme la figure de l'Église des nations, du monde pécheur de la gentilité, préservé gratuitement du jugement qui frappe Jéricho et agrégé au peuple de Dieu, à l'Israël, qui entre en pos-

29. *Com. Daniel*, 1, 16.

session de la terre de la promesse. Autour de cette figure, la réflexion patristique en groupe d'autres, dont la signification est analogue, la courtisane d'Osée dans la prophétie et la pécheresse de Magdala dans l'Évangile, en sorte que ce thème si profondément biblique parcourt toute l'Écriture avant de s'exprimer en plénitude dans le mystère de l'Église des Gentils [30].

Reste qu'en toutes ces figures, à la différence de celle d'Ève, seule la typologie ecclésiale apparaît. C'est plus tard, avec le progrès de la contemplation chrétienne, qui s'attachera davantage à l'humanité du Christ et en découvrira la profondeur, qu'entre l'Ancien Testament et l'Église la figure de Marie sortira de l'obscurité et apparaîtra comme le premier accomplissement de ce qu'avaient figuré les femmes d'Israël. Le Moyen-Age se plaira à voir en elle la véritable Judith qui triomphe des ennemis du nouvel Israël et Esther intercédant auprès de Dieu pour son peuple. Toutefois, ce futur développement est déjà indiqué. Et comment ne pas signaler le passage où, selon une des lignes les plus essentielles de la théologie mariale de l'Ancien Testament, saint Ambroise nous montre dans la maternité miraculeuse de Sara la première préfiguration, encore combien imparfaite, du mystère éminent de la maternité virginale : « En Isaac, la figure de la naissance du Christ a été manifestée dans le passé, s'il est vrai qu'une femme âgée et stérile l'a enfanté à la suite de la promesse de Dieu, pour que nous croyons que Dieu est capable qu'une vierge puisse concevoir [31]. »

★

Ainsi, à travers les plans successifs de la christologie, de l'ecclésiologie et de l'eschatologie, nous voyons réparaître le thème nuptial de l'alliance et le thème maternel de la Cité. Ils ont leur origine dans l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament en montre la plénitude. Les Pères de l'Église en expliciteront le con-

30. *Rahab, figure de l'Église*, dans *Irénikon*, mars 1949, pp. 35 sq.
31. *De Isaac*, 1, 1.

tenu. A travers cette continuité, c'est un aspect du plan divin qui se révèle, ce sont les mœurs du Dieu vivant qui se dévoilent. La théologie mariale représente le dernier stade de ce développement. Nous avons vu en effet que la typologie des femmes de l'Ancien Testament est premièrement eschatologique. Elle est ensuite ecclésiologique. Et, en dernier lieu seulement, mariologique. L'ordre de manifestation est inverse de la succession réelle. C'est aux derniers temps qu'il était réservé d'avoir accès au mystère marial. Mais, par là même, ce mystère apparaît comme s'appuyant sur la totalité de la tradition biblique et ecclésiale. Et il apparaît aussi comme appartenant au plus profond du mystère chrétien. L'itinéraire de l'âme va lui aussi de la méditation des grandes vérités, de l'eschatologie à l'Église, — et c'est l'Église qui la conduit à Marie.

Jean Daniélou.

# *Le Cantique des cantiques des mystères chrétiens* *

*« C'est dans tes sacrements que je Te trouve! »*
(Saint Ambroise.)

L'économie de l'Ancienne Alliance consistait à annoncer et à préfigurer le mystère nuptial du Sauveur et des sauvés, du Christ et de l'Église. Maintenant, ces épousailles rédemptrices sont devenues un fait accompli, le grand fait de l'histoire humaine. Mais, en attendant que tous les embres de l'Épouse mystique soient réunis et parvenus à la esure de la stature parfaite de l'Époux (Éph., 4, 13), une noulle économie temporaire s'impose, l'économie de l'achèvement, fondée sur l'institution sacramentelle.

### ENDANT L'ABSENCE DE L'ÉPOUX.

S'étant incarné et ayant acquis l'humanité pour Épouse, le Fils Dieu est remonté à la droite de son Père. Il n'a point aban-

---

* Le mot *mystère*, dans tout ce chapitre, comme ailleurs souvent dans ce ume, s'emploie dans le sens du vieux mot chrétien qui signifie sacrement. D.L.R.

donné son Épouse (Jn, 14, 18), mais il fallait qu'il aille préparer la demeure nuptiale du ciel : *Lorsque je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je serai vous soyez, vous aussi* (Jn, 14, 3). L'Épouse doit hâter ce retour de son Seigneur en le désirant ardemment et en s'y préparant. Il lui faut grandir, se développer et se parer pour l'union définitive. Quand le Christ, sa vie et son amour, réapparaîtra, alors elle aussi apparaîtra avec lui dans la gloire des noces divines et célestes (Col., 3, 4).

*Il n'est pas bon que l'homme soit seul* (Gen., 2, 18). Mais la femme, bien plus que l'homme, est faite pour une vie à deux. *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni* (Mt., 19, 6). Ces paroles divines s'appliquent prophétiquement au Christ et à l'Église. Toujours cette dernière doit pouvoir s'appuyer sur son Époux, bien que celui-ci soit maintenant remonté au ciel. Séparée de lui, loin de pouvoir grandir et atteindre sa maturité parfaite, elle ne pourrait même pas vivre. De toute nécessité, il lui faut un contact vivifiant avec celui dont elle est le corps et le complément (Éph., 1, 23). *Je suis la vigne, vous en êtes les sarments* (Jn, 15, 5). Détachés de la vigne, les sarments se dessèchent et meurent. Voilà pourquoi, avant de se soustraire aux regards de son Église, le Christ l'a rassurée et consolée en lui affirmant que, malgré son Ascension, il serait avec elle toujours, jusqu'à la fin du monde (Mt., 28, 20).

Cette promesse, le Seigneur la réalise à la lettre, en demeurant présent dans son mystère sacramentel [1]. Car dans ce mystère, sous une action symbolique qu'il a instituée lui-même, il reste présent et fait encore pour son Épouse tout ce que jadis il a fait pour elle, *id agit, quod jam fecit* (encyclique *Mediator Dei*).

Saint Ambroise, célébrant le premier avènement du Christ-Époux, et perçant, par le regard d'une foi vive, toutes les apparences sacramentelles, s'écrie : « C'est face à face que vous vous

1. Dans une antique préface liturgique, il est dit : « VD. nos clementiam tuam suppliciter exorare, ut Filius tuus Dominus noster Jesus Christus qui se usque in finem saeculi suis promisit fidelibus adfuturum, et praesentiae corporalis mysteriis non deserat quos redemit et majestatis suae beneficiis non relinquat » (*Gelasianum*, édition Wilson, p. 96).

es révélé à moi, mon Christ, et c'est dans vos sacrements que vous trouve![2] »

*'Époux a annoncé et inauguré les rites nuptiaux.*

Croire d'une foi ardente aux réalités sacramentelles, leur consacrer toute l'attention du cœur[3], voilà ce que l'Église doit faire our y rencontrer son divin Époux, pour lui plaire et pour devenir féconde en toutes sortes de bonnes œuvres (Col., 1, 10). D'un ertain point de vue, la vie sacramentelle, avec toute la liturgie u'elle implique, constitue donc le centre de la religion de l'Église sur terre. « Inspirez l'amour de la liturgie qui est le tout u christianisme » (Dom Guéranger).

Jésus lui-même se préoccupait si profondément de cette économie sacramentelle que, non satisfait de l'instituer à l'heure voulue, il l'a annoncée par ses paroles et esquissée par ses faits et estes. En d'autres termes, sa bouche et tout son comportement xprimaient ce dont son cœur débordait (Mt., 12, 34). La pensée e son institution sacramentelle ne le quittait jamais, puisque ette dernière devait être la grande invention de son cœur d'Époux sauveur.

C'est pourquoi il inaugure sa vie publique en se rendant à une oce (Jn, 2, 1). Tout le sens de sa venue parmi les hommes se ouve signifié par cette démarche si simple, si humaine[4]. Pour n saisir la portée exacte, remarquons, avec l'Évangéliste, que ette noce a lieu trois jours après le témoignage rendu par Jean Baptiste. Par une sorte d'association d'idées, elle se trouve onc comme rattachée au baptême de Jésus. Jésus avait tenu à ecevoir le baptême de Jean afin d'accomplir toute justice, c'est-dire afin de ne rien négliger de son œuvre de sanctification lt., 3, 15). Comme le chante la liturgie grecque, Jésus est allé

2. « Facie ad faciem te mihi, Christe, demonstrasti; in tuis te invenio sacramentis » (saint Ambroise, *Apologia Prophetae David*, 58; *P. L.*, 14, 875).

3. « Crede fide veritatis, et amore in sacramentum tende » (saint Albert le rand, *Lib. de Sacr. Euchar.*, dist. 3, tract. 3, 1).

4. « Dominus invitatus ad nuptias venit. Quid mirum si in illam domum nuptias venit, qui in hunc mundum ad nuptias venit ? » (Saint Augustin, *Joan. tract.*, 8, 2; *P. L.*, 35, 1452.)

« comme un époux » vers Jean. Et, à son baptême, s'est produi
la grande théophanie. Jean a appris que Jésus était le Fils d
Dieu (Jn, 1, 34), qu'il était le Messie. Il a reconnu en lui le divi
« Promis », celui qu'il avait mission de présenter comme Épou
à la Vierge Israël. Avec cette présentation, tout le rôle du Pr
curseur s'est achevé (Jn, 1, 31). Jean est devenu l'ami de l'
poux, et sa joie de paranymphe s'est pleinement réalisée (Jn,
29).

Baptême, manifestation, troisième jour, noces : et voilà que
pensée s'en va droit vers un autre baptême, celui de la Passio
que Jésus a hâte de recevoir (Lc, 12, 50), vers cette autre thé
phanie (Mt., 26, 64) qui, elle aussi, va précéder de trois jours l
noces véritables que le Seigneur ressuscité doit célébrer avec s
Église immaculée et glorieuse.

Mais, au moment des noces de Cana, l'heure du Christ n'e
pas encore venue (Jn, 2, 4). Le raisin christique n'est pas enco
pressé (Jn, 7, 39) et le vin nuptial n'a pas encore fermenté da
la cuve du sépulcre (cf. Jn, 20, 22; Actes, 2, 13). Le Christ do
encore beaucoup souffrir avant de manifester sa gloire de Fi
unique et d'Époux sauveur. Toutefois, il accomplit maintena
un signe; il soulève un coin du voile et fait transparaître que
que chose de cette double gloire, une parcelle seulement, ma
qui suffit pour lui gagner le cœur des siens, de son *Ekklesia* (J
2, 11).

L'eau changée en vin annonce une noce plus merveilleuse e
core que celle de Cana, puisque tout époux fait servir d'abo
son bon vin. Le bon vin que l'Époux véritable réserve (Jn, 2, 10
c'est celui qu'avec son Épouse et ses invités il boira au banqu
nuptial de la béatitude céleste (Mt., 26, 29). Cependant, dans
pensée du Christ, comme dans celle de l'Église, le vin mirac
leux de Cana figure aussi, et beaucoup plus immédiatement,
mystère eucharistique. Car, sous les apparences symboliques
sacramentelles, ce mystère réalise la prélibation du banquet c
leste. Et puisque ce mystère constitue le sacrement des sacr
ments, son annonce implique aussi l'annonce de tout le régi
sacramentel [5].

5. Saint Augustin, *Tract. in Joan.*, 8, 2, 3 (*P. L.*, 35, 1451).

*L'Église, bénéficiaire et dispensatrice des mystères.*

Dès le début de sa vie publique, par les théophanies de son baptême dans le Jourdain et de son miracle aux noces de Cana, le Christ introduit donc toute sa carrière humano-divine sous la lumière des signes sacramentels. Et, au fur et à mesure que son heure arrive et qu'il réalise son œuvre, il en coule le contenu dans le mystère sacramentel. Au moyen de ce mystère, il pourra, jusqu'à la fin des temps, poursuivre l'assomption nuptiale de l'humanité. Il ne restera pas visiblement au milieu de cette humanité, mais, grâce au mémorial sacramentel qu'il lui laisse, il continuera d'être avec elle, de se l'unir comme Épouse et de vivre avec elle dans l'union la plus authentique [6].

Il importe de souligner cet aspect sacramentel des noces du Christ et de l'Église. Car nulle part nous ne rencontrons le Christ-Époux avec autant de certitude que dans son mystère sacramentel, dans ce que nous appelons la liturgie. Là, en effet, nous ne courons aucun risque d'être le jouet de l'illusion. Et c'est précisément parce qu'elles sont lasses des raffinements psychologiques, mais assoiffées de certitudes religieuses, que les âmes contemporaines se sentent irrésistiblement attirées par le réalisme de la vie liturgique, par « cette mystique qui, depuis ses origines chrétiennes, fleurit au cœur même de l'Église [7] ». Là, tous les actes sont animés par la présence du Seigneur et garantis par un fondement objectif d'institution divine [8].

---

6. « Pour que nous puissions atteindre la béatitude, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu mettre un terme à sa présence visible. Il a d'abord achevé tout ce qui était nécessaire à la prédication de l'Évangile et aux mystères de la Nouvelle Alliance, et puis, quarante jours après sa Résurrection, il est monté au ciel. Là il demeure à la droite du Père, jusqu'à ce que soit écoulé le temps que Dieu a prévu pour la multiplication des enfants de l'Église. Alors, dans la même chair avec laquelle il est monté au ciel, il reviendra pour juger les vivants et les morts. Voilà donc pourquoi ce qui a été visible en notre Sauveur est maintenant passé dans les sacrements » (saint Léon, *Sermo 74, 2; P. L.*, 54, 398).

7. Dom O. Casel, *Le Mystère du Culte*, p. 103.

8. « In omni actione liturgica una cum Ecclesia praesens adest divinus eius conditor » (Encyclique *Mediator*).

C'est cependant d'une double façon que le mystère sacramentel du Christ pénètre la vie de l'Église, selon que cette Église est déjà sainte ou seulement en voie de sanctification. L'*Una Sancta*, telle que Dom Vonier[9] aime à nous la présenter, c'est l'Église toute sainte et immaculée, celle qui, déjà, ne fait plus qu'un avec le Christ (Hébr., 2, 11). C'est la Créature nouvelle, l'Épouse sans ride ni rien de semblable (Éph., 5, 27), dont l'intégrité virginale ne peut être atteinte par la peccatibilité de ses membres encore imparfaits. Dans la foi, l'espérance et la charité, cette Église possède déjà son Époux céleste, elle jouit déjà de son union, et, dans le mystère sacramentel de sa liturgie, elle l'approche, le contemple et célèbre avec lui sa Pâque, *jusqu'à ce qu'il revienne* visiblement.

Cette Église toute sainte, plérome (Éph., 1, 23) et Épouse du Christ (Éph., 5, 27-30), est donc d'abord la grande bénéficiaire du mystère sacramentel. Mais elle en est également la dispensatrice (1 Cor., 4, 1). Et, comme telle, elle exerce la mission la plus haute que son Seigneur lui ait confiée : celle de transmettre et d'appliquer, à travers tous les siècles et par toute la terre, les grâces de la Croix et de la Résurrection.

En d'autres termes : par l'économie sacramentelle, le Christ continue encore sur la terre l'œuvre qu'il y accomplit jadis, et ne cesse de sauver les hommes, de les purifier et de les sanctifier, afin d'en faire de plus en plus les membres de son Corps mystique. Or, dans cette économie étonnante, il lui faut, de toute évidence, un ministre humain et visible. Il le trouve dans son Église la Sainte, dans la femme du nouveau paradis, qui est son aide semblable à lui-même (Gen., 2, 18). Celle-ci, en effet, a reçu pouvoir sur le corps de son Seigneur[10], et c'est à la manière d'une épouse et d'une mère qu'elle dispense le mystère sacramentel. *Quae virgo est sacramentis, mater est populis* : l'Épouse virginale a reçu le mystère sacramentel de son Seigneur, et en en faisant mûrir les fruits elle devient la mère spi-

---

9. *Das Mysterium der Kirche* (Salzbourg, 1934) et *L'Esprit et l'Épouse* (Éditions du Cerf).

10. « Dominus noster Jesus Christus tradidit discipulis suis Corporis et Sanguinis sui mysteria celebranda » (*Hanc igitur* du jeudi saint).

rituelle de peuples entiers[11]. Et voilà le second rôle que joue l'économie sacramentelle : parachever la renaissance et la sanctification de l'Église intégrale[12]. A l'instar des charismes de l'Esprit, la dispensation des mystères sacramentels agit « en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du Corps du Christ, *jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité*[13] ».

### Jusqu'a ce qu'il revienne, l'Église-Vierge célèbre les mystères avec son Époux.

Suivant le rituel du mariage, l'époux met un anneau au doigt de sa fiancée. Cet anneau est symbole de la foi promise, de l'engagement nuptial et aussi du douaire que l'époux assure à l'épousée. En Orient, les deux époux reçoivent encore une couronne, qui symbolise l'intégrité et le mérite de ceux qui sont unis pour partager une seule et même vie bénie de Dieu.

Dans le rite de la consécration des vierges, l'épousée du Christ reçoit aussi un anneau (*annulum fidei*) et une couronne (*coronam virginalis excellentiae*). Elle chante alors la belle antienne : « Mon Seigneur Jésus-Christ m'a remis le gage de son anneau, et, comme Époux, il m'a ornée de la couronne nuptiale. »

L'Église, l'Épousée incomparable, peut également chanter ces paroles, car elle aussi a reçu de son Seigneur les insignes symboliques des épousailles. Son anneau et sa couronne, cependant, ne sont pas des symboles matériels et inertes. Ce sont des « symboles », mais des symboles d'un genre unique, puisqu'ils sont remplis de la réalité même qu'ils représentent.

L'anneau et la couronne de l'Épousée ecclésiale, ce sont, en effet, les mystères sacramentels de sa liturgie. Car ces mystères

---

11. Saint Ambroise, *De Virginibus*, liber I, 6, 31 (*P. L.*, 16, 197).

12. « L'Église est sainte, et nous sommes des pécheurs : c'est l'une — et non la moindre — des contrariétés que la foi chrétienne concilie » (Dom Jean Leclercq, *La Sainte Église et la rémission des péchés*, dans *L'Église et le Pécheur*, seconde édition, pp. 12-28).

13. Eph., 4, 12-13. C'est l'Encyclique *Mediator* qui applique ce texte de saint Paul à la vie liturgique.

sont, ineffablement, gage d'amour et expression de vie d'union. Toute célébration liturgique est anneau et couronne, parce qu'elle est pleine du don nuptial du Christ. Mais l'année liturgique surtout, en raison du cycle symbolique qu'elle forme, apparaît comme la couronne mystique dont le Seigneur honore son Épouse[14]. Et le cycle de la liturgie quotidienne, où les heures de la prière ecclésiale entourent l'inestimable perle christique de la messe, est l'anneau d'or pur par lequel le Seigneur Jésus-Christ s'unit à jamais son Épouse.

*L'année liturgique.*

L'année liturgique est autre chose qu'une évocation froide et sans vie d'événements passés : elle est le Christ lui-même qui persévère dans son Église et y continue à parcourir la carrière de son immense amour, afin de mettre les hommes en contact avec ses mystères vivifiants[15].

Puisqu'elle véhicule authentiquement les mystères du Seigneur, l'année liturgique devient elle-même *mystère*, un mystère d'ordre sacramentel, il est vrai, mais aussi réellement mystère que l'œuvre salvifique qu'elle perpétue. Ce mystère de l'année liturgique est un gage nuptial : l'Église, qui en est couronnée, possède en lui toute la bonté et tout l'amour, tout le mérite et toute la sainteté de son Seigneur; mais la réalité, voire la totalité du don du Christ, s'y dérobe encore sous les signes symboliques des choses et des paroles sacramentelles. Et si les faits sauveurs du passé s'y perpétuent, il s'y inaugure aussi la phase céleste de la vie d'union du Christ et de l'Église. Et comme celle-ci ne peut pas encore devenir claire vision et jouissance sans mélange, il importe qu'elle reste voilée sous un symbole qui en est le gage mystérieux. La vie surnaturelle de l'Église est une réalité présente, et sa liturgie transcendante est pareillement un fait réel,

---

14. L'antiquité chrétienne représentait déjà le cycle de l'année liturgique comme une couronne tressée autour de l'Agneau mystique. Cf. Wilpert, *Mosaiken*, III, pp. 86-87.

15. Nous résumons ici un passage de l'Encylique *Mediator*.

ais toutes deux sont cachées avec le Christ en Dieu, jusqu'à ce
ıe vienne la Parousie des noces éternelles (Col., 3, 4).

*ɔël et l'Épiphanie.*

A Noël, dans une joie virginale et magnifique, l'Église célèbre
Nativité de son Seigneur. C'est un anniversaire béni où, dans
ıe union d'amour ineffable, la naissance de l'Épouse se confond
ec celle de l'Époux. Car « la Nativité de la tête est aussi la
tivité du corps entier », dit saint Léon. Dans le mystère de
ɔël, l'Époux divin descend du ciel, sort de la chambre nup-
ıle[16], et aussitôt, dans la chair humaine qu'il assume, accourt
sa rencontre la Fiancée de son cœur. Noël est une véritable
te nuptiale où l'Église, dans sa liturgie sainte, accueille son
ɔoux céleste, naissant avec lui et anticipant déjà la béatitude
la Parousie.

A l'Épiphanie, les mages ne courent plus à la crèche de Beth-
ɛm, mais aux noces royales du Christ et de l'Église : « Aujour-
hui, l'Époux céleste a été uni à l'Église, car, dans les eaux du
urdain, le Christ l'a lavée de tous reproches : les mages, char-
s de présents, accourent aux noces royales et, à la joie des con-
ves, l'eau est changée en vin » (antienne du *Benedictus*).

Le Christ est baptisé : l'Esprit lui confère l'onction royale et
Père le proclame Fils bien-aimé. Cette présentation du Fils
ıdresse à l'Église[17], et le sacre du Roi appelle celui de l'Épou-
ɔ. Tout le mystère de l'Épiphanie devient donc un mystère nup-
l. Mais ce mystère ne s'anime réellement que si nous nous
ıçons quelque peu dans le milieu de la culture antique, selon
quelle la célébration des épousailles est précédée du bain nup-
l[18]. Toute la cérémonie du mariage y est considérée comme
e initiation sainte, où l'épousée est consacrée aux divinités de

6. « Tamquam Sponsus Dominus procedens de thalamo suo. » Sous toutes formes, ce chant (Ps. 18, 6) revient dans la liturgie de Noël.

7. Le Père présente le Fils, Jean-Baptiste présente la Vierge Israël : c'est présentation des fiancés.

8. Voir Dom Odon Casel, *Le bain nuptial de l'Église*, dans *Dieu Vivant*, 4, pp. 43-49.

l'époux. L'épousée se purifie et se sanctifie dans les eaux où l'époux a préalablement pris le bain rituel, et ainsi elle entre dans la société cultuelle de sa nouvelle famille.

Or, le Christ, à son baptême dans le Jourdain, descend lui aussi dans les eaux, afin d'accomplir toute justice. Car, d'après les Pères de l'Église, l'ennemi mortel, auquel s'était vouée l'humanité pécheresse, se cache dans les profondeurs des eaux. Le Christ, le Saint de Dieu, en descendant dans ces eaux impures, en chasse les puissances de l'enfer et y introduit la vertu régénératrice de sa divinité. Et l'humanité, en prenant le bain nuptial dans les eaux sanctifiées, reçoit « la couleur de la divinité[19] » de son Seigneur et Époux, la grâce sanctifiante de l'Esprit-Saint, la filiation adoptive de la part du Père céleste.

Tout ce mystère du bain nuptial, saint Paul nous le résume quand il écrit : *Le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale... pour la faire paraître devant lui, glorieuse, sans tache, sans ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée* (Éph., 5, 25-27). L'Église, paraissant devant le Christ, ou à son côté, devient son Épouse (Gen., 2, 22).

Dans la liturgie orientale, l'Épiphanie est devenue la fête du baptême. Car la mystique du bain nuptial appelle le baptême de tous les membres du corps ecclésial, au fur et à mesure que ceux-ci naissent à la vie d'union avec le Seigneur. En Occident, cependant, le baptême solennel n'est conféré qu'au cours de la nuit pascale et coïncide donc mystiquement avec la Résurrection du Christ.

*Pâques et le Carême.*

Sacrement proprement dit, le mystère baptismal demeure d'une efficacité identique et garde toujours sa signification de bain nuptial. A Pâques, cependant, il s'entoure de tout son symbolisme de vie nouvelle et d'union avec le Christ. En effet, le véritable baptême de Jésus, c'est sa Passion (Lc, 12, 50; Mc, 10, 38).

19. Saint Cyrille de Jérusalem, *Catéchèses mystag.*, III (*P. G.*, 33, 1088).

Par sa mort et sa sépulture, il entreprend la lutte suprême avec les puissances infernales, il brise les têtes du dragon dont il triomphe définitivement en ressuscitant des morts[20]. Ses souffrances rédemptrices sont les eaux abondantes que l'amour du Seigneur change en eaux lustrales (Cant., 8, 7), préparant ainsi le véritable bain nuptial, capable de donner la vie (Gen., 1, 20). Sur la Croix sortent du côté ouvert du Seigneur l'eau et le sang (Jn, 19, 34), qui offrent à la fois le bain et le breuvage des noces mystiques[21].

Bain régénérateur et breuvage d'amour : car, à l'instar de la première femme formée du côté du premier homme, l'Église naît du côté du Christ et en reçoit le mystère de l'union indissoluble. « Le Verbe a quitté son Père qui est dans le ciel, et il est descendu (dans les souffrances) pour s'unir étroitement à son Épouse. Dans l'extase de sa Passion, il s'est endormi, mourant d'amour pour l'Église, afin de la purifier dans le bain et de se l'attacher comme Épouse glorieuse et immaculée... Or, c'est l'Esprit de Vérité qui peut être appelé, d'une manière très vraie et très réelle, la Côte du Verbe. En effet, c'est lui le principe de vie que Dieu prend pendant l'extase du Christ, c'est-à-dire après son Incarnation et sa Passion, pour lui former son aide semblable à lui-même (Gen., 2, 18), je veux dire les âmes qui lui sont unies et fiancées[22]. »

Avec les faits pascals — Pâques de la Croix et Pâques de la Résurrection — nous nous trouvons donc au centre du mystère nuptial du Christ et de l'Église. La liturgie pascale commence le dimanche des Rameaux. Mais longtemps avant cette ouverture des solennités, l'Église commence à s'y préparer. Tous les ans, en effet, elle prépare Pâques en revivant d'abord la retraite quadragésimale que son Seigneur a faite avant de se manifester. Pendant ce temps, l'Église, la Sainte, s'unit au Christ, non seulement dans sa vie au désert, mais aussi dans les œuvres de sa vie publique. Elle le suit partout, sur tous les chemins de son amour

---

20. Voir l'hymne des laudes pascales dans sa version antique.
21. Saint Augustin, *Tract. in Joan.*, 120, 2 (*P. L.*, 35, 1953).
22. Saint Méthode d'Olympe, *Banquet des dix vierges*, III, 8 (*P. G.*, 18, 73).

sauveur. Elle s'unit à lui, fait siens ses sentiments et s'imprègne de sa parole, afin d'en vivre de plus en plus.

Mais, dans la célébration de son année liturgique, l'Église n'oublie jamais que, dans la plupart de ses membres, elle n'est pas encore entièrement sainte. La célébration même de la liturgie sacramentelle lui apprend sans cesse que l'heure du parachèvement céleste tarde à se produire, précisément parce que l'Épouse n'a pas encore atteint la mesure de la stature parfaite de l'Époux (Éph., 4, 13). Voilà pourquoi elle impose à tous ses membres, saints ou pécheurs, les pratiques purificatrices et sanctificatrices du Carême. Elle désire vivement que tous animent pleinement le baptême reçu et progressent dans la vie sainte, en sorte qu'à Pâques l'Épouse paraisse plus pure et plus belle que jamais au côté du divin Ressuscité.

L'Église, dans sa liturgie, est par excellence la vierge qui ne pense qu'aux choses du Seigneur (1 Cor., 7, 34). En même temps, elle est l'Épouse qui ne cherche qu'à plaire à son *Époux* (*ibid.*). Par ses jeûnes et ses supplications, par sa divine liturgie surtout, elle se montre féconde en toutes sortes de bonnes œuvres et conduit à maturité ce que son Seigneur et Époux a commencé au cours de sa vie terrestre. Elle est la nouvelle Ève, soucieuse d'offrir à son Époux le fruit du nouveau paradis, fruit qui fait d'elle la mère de tous les vivants (Gen., 3, 20; Cant., 4, 16, et 5, 1).

Avec une sollicitude extrême, elle emploie donc le Carême à ramener ceux de ses enfants qui, avec le premier Adam et la première Ève, se sont égarés loin du Seigneur. Elle prie d'abord pour les pécheurs et met en œuvre tout son trésor sacramentel afin de leur obtenir le pardon et le retour. Le jeudi saint est le jour où elle célèbre la grande réconciliation, en sorte que tous ses enfants puissent, avec elle, dans la pureté et la sincérité, s'associer à la Croix et à la Joie du Christ.

*Augemur regenerandis, crescimus reversis*[23] : l'Épouse ecclésiale s'accroît par ceux qui vont renaître comme elle grandit par ceux qui, pénitents, reviennent de la vie de péché. Après le retour des pécheurs, l'Église consacre toute sa tendresse de co-

23. *Pontificale romanum*, réconciliation des pénitents.

édemptrice à ceux qui vont renaître dans la Nuit pascale. Jamais Église, la Sainte, ne nous apparaît plus maternelle qu'autour es fonts baptismaux. En effet, ces fonts forment (selon la prière tuelle elle-même), comme le sein maternel de l'Église : « Que le aint-Esprit, par l'immixtion mystérieuse de sa puissance di- ine, féconde cette eau destinée à la régénération des hommes, n sorte qu'après avoir conçu la sanctification, cette divine fon- aine produise, de son sein immaculé, la race céleste des créatu- es nouvelles. »

Ce que le Christ a d'abord donné à la Vierge Marie, sa Mère, le donne maintenant aussi à l'Église, son Épouse[24]. « Comme Marie a tressailli de joie à la nativité de l'Enfant Dieu, ainsi Église tressaille de joie dans le mystère de la naissance de ses nfants[25]. »

Pâques, c'est la fête des fêtes pour l'Époux et l'Épouse. C'est n cette solennité que se célèbre la réalisation de l'antique pro- hétie annonçant la joie et le bonheur ineffable de l'Époux et de Épouse (Is., 62, 1-5). A Pâques, c'est tout le mystère de la réation de l'homme et de la femme qui s'éclaire et s'accomplit, nouvelle Ève étant créée du côté du nouvel Adam, et ce nou- el Adam, réveillé de son extase, reconnaissant l'Église, formée e ses os et de sa chair (Éph., 5, 30). L'Église rachetée dans le ng du Christ, c'est la Vierge Israël qui est réédifiée (Jér., 31, . Avec l'aurore pascale, elle monte comme Épouse, revêtue de éclat du soleil christique, forte et invincible comme l'Époux ui l'entraîne dans sa course pascale (Cant., 6, 10). Elle est l'É- ouse de l'Agneau immolé (Apoc., 21, 9), la véritable Ève, parce ue véritablement Mère des vivants (Gen., 3, 20). Vierge, Épouse Mère : tout le mystère de la femme se réalise dans l'Église le ur de Pâques.

Le Christ a remporté la victoire sur la mort et le péché, il a néanti le pouvoir de l'enfer et acquis tous ses droits d'Époux. vec l'Époux, l'Épouse s'est levée du séjour de la mort[26] : tous

---

24. Saint Léon, *Sermon 25*, 5 (*P. L.*, 54, 211).

25. Ancienne préface pascale du *Sacramentaire gélasien* (Mohlberg, 99, p. 88).

26. « Vois, le Christ sort du tombeau comme un Époux! » chante la liturgie zantine le jour de Pâques.

ses enfants sont « pascalisés », et ceux qui, hier encore, désiraient le bain nuptial ont été revêtus de la tunique de l'innocence originelle et ont bu à la coupe de l'immortalité. Toute l'Église (la *massa purgata*, comme l'appelle saint Augustin) se tient donc préparée pour courir au-devant du Seigneur arrivant pour l'apparition définitive et pour le festoiement des noces célestes (1 Cor., 5, 8). Et si cette apparition du Ressuscité se fait attendre, l'Épouse, sereine et confiante, n'en diminue en rien sa joie pascale et nuptiale : dans le mystère liturgique elle possède et célèbre le gage divin de ce qui, un jour de Pâques, deviendra vision béatifique. Dans cette espérance, d'une seule et même voix avec son Époux, elle chante déjà un introït céleste et éternel : *Resurrexi et adhuc tecum sum*, je suis ressuscité, et pour toujours je suis avec toi !

Mais Pâques, ce n'est pas un jour éphémère, c'est une Octave et c'est une *Pentecôte* (espace de cinquante jours). Durant tout ce temps pascal, l'Église est en fête et célèbre sa naissance et son union avec le Vainqueur de la mort et du péché. Dans cette longue liturgie festive, elle revit toutes les saintes apparitions du Ressuscité. Car, dans la parole liturgique et sous les symboles sacramentels, elle contemple ce que les apôtres ont contemplé, elle entend ce qu'ils ont entendu, elle approche ce qu'ils ont touché de leur doigt[27].

A l'*Ascension*, le Christ se dérobe aux regards des siens. Mais l'espérance de l'Église s'affermit, parce qu'elle devient plus spirituelle[28]. Malgré le départ de son Seigneur, l'Épouse sait qu'il demeure avec elle jusqu'à la fin du monde. Elle sait même qu'avec lui elle est déjà montée au ciel, et que désormais sa manière de vivre doit être céleste (Phil., 3, 20).

A la *Pentecôte*, l'Esprit-Consolateur répand les arrhes de la résurrection spirituelle. Il manifeste à l'Église que le Seigneur est vraiment arrivé auprès du Père[29], qu'il est entré dans une Pentecôte éternelle, qu'elle peut donc, sans crainte, s'appuyer sur

---

27. Saint Léon, *Sermon 63*, 6 (*P. L.*, 54, 356).
28. *Ibid.*, *Sermon 74*, 2 (*P. L.*, 54, 398).
29. Maxime de Turin, *Homélie sur la Pentecôte*, 3 (*P. L.*, 57, 378).

e mystère sacramentel qu'il lui a laissé comme gage de son mour immortel.

*a sainte messe, mystère nuptial.*

L'Épouse qui attend le retour du Seigneur et l'Esprit qui pporte les prémices des biens futurs appellent unanimement a grande Parousie finale : *L'Esprit et l'Épouse disent : Viens !* Apoc., 22, 17.) Ces appels, enflammés de foi, d'espérance et de harité, forment la base de la prière ecclésiale et sont au cœur ême de toute liturgie eucologique. Cette liturgie est sacramen- elle : le Christ-Époux y est présent et, par l'Esprit [30], c'est lui- ême qui prie avec l'Épouse. Les appels de l'Esprit et de l'É- ouse, ce sont donc les appels mêmes de l'Époux, et ainsi la vie .turgique se révèle comme le cantique des cantiques dans l'ordre e l'économie sacramentelle.

C'est vrai surtout lorsque nous considérons que le mystère ucharistique, à l'instar d'un joyau unique, vient s'insérer dans 'anneau de la prière liturgique quotidienne et qu'il communi- ue un prix inestimable à tout son cadre eucologique et rituel.

Or, ce mystère eucharistique n'est rien de moins que *tout* le ystère du Christ, cristallisé, mais vivant, sous le mode sacra- ientel. Il constitue la grande Action de grâces (*Eucharistie*) où Époux et l'Épouse chantent leur amour vers le Père. Ce que Église s'applique à célébrer et à vivre d'une manière plus solen- elle et plus dramatique au fil de l'année liturgique, elle le pos- ède et le réalise chaque jour à la sainte messe.

La sainte messe, mystère de foi par excellence (*mysterium dei*), est aussi éminemment mystère nuptial. Car le Christ s'y vre encore pour l'Église, *afin de la faire paraître devant lui* Éph., 5, 25 ss.). « Aujourd'hui encore, lorsque nous célébrons le émorial de sa Passion, le Verbe descend vers nous et entre dans extase. » Et, dans ce renouvellement de sa Passion, « le Christ 'unit à l'Église, son Épouse, et lui offre la force de sa Côte,

30. Rappelons que le Saint-Esprit n'est jamais absent dans la célébration cramentelle des mystères chrétiens.

afin que puissent croître tous ceux qui ont reçu de sa chair et de ses os[31] ».

Mais c'est encore pour un autre motif que la sainte messe est un mystère nuptial. Le Concile de Trente l'enseigne explicitement quand il en fait non seulement le sacrifice du Christ, mais aussi celui de l'Église : « A la dernière Cène, cette nuit même où il fut livré, Jésus voulut laisser à l'Église, son Épouse aimée, un sacrifice visible et conforme à la nature humaine » (Ses. 22, 1), et, dans ce but, il institua alors, pour elle, le sacrement de son propre sacrifice qu'il allait accomplir.

En effet, dans la mesure même où l'Église se trouve unie à son Seigneur, sa charité la presse d'entrer de plus en plus dans ses sentiments et d'offrir à Dieu son sacrifice sauveur. Mais elle ne serait pas véritablement Épouse si elle ne partageait pas le don de son Époux en s'offrant elle-même en union avec lui. Le sacrifice de l'Époux et celui de l'Épouse se fondent logiquement en un seul. Cependant, pour le Christ, ce sacrifice a atteint sa phase céleste et spirituelle, tandis que pour l'Église, *étrangère et voyageuse sur la terre* (Hébr., 11, 13), il constitue encore le passage de ce monde au Père, avec toute l'immolation sanglante que ce dernier implique (Col., 1, 23)[32]. Pourtant, c'est dans une confiance remplie de paix que l'Église se livre à la croix. Car elle « connaît le mystère », et elle aspire « à devenir par amour pour le Christ ce que celui-ci est devenu par amour pour elle[33] ».

> Exulte, exulte, Épouse ecclésiale ! Car si le Christ n'avait pas tant souffert, tu n'aurais pas été formée de lui. Il a voulu être vendu pour te racheter, il a accepté d'être mis à mort pour obtenir ton amour. Parce que le premier il t'a aimée, il a voulu mourir par amour pour toi. Quel mystère nuptial ! Quel mystère ineffable que celui qui unit un tel Époux et une telle Épouse ! Du côté de l'Époux naît l'Épouse, et avec la naissance même sont

---

31. Saint Méthode d'Olympe, *loc. cit.* Lire le beau passage de sainte Hildegarde sur la croix et l'autel de l'église (*Scivias*, 2, 6. *P. L.*, 197, 507 ss.).

32. « J'ai été seul à fouler au pressoir, et nul homme d'entre les peuples n'était avec moi » (Is., 63, 5). Seule l'Épouse foule avec l'Époux le pressoir d'où coule le vin qui remplit la coupe du salut.

33. Saint Grégoire de Nazianze, *Homélie pascale*, I (*P. G.*, 35, 397).

noués les liens des épousailles : l'Épouse s'offre à l'Époux quand celui-ci se livre à la mort (sur la croix), et l'Époux s'unit son Épouse quand il entre dans l'immortalité (à la Résurrection)[34].

Voilà le mystère nuptial tel que, à chaque messe, sous le voile sacramentel, il est annoncé, réactualisé et vécu, jusqu'à ce que vienne le jour de la Parousie. *Donec veniat !*

### Jusqu'a ce que nous soyons tous parvenus a l'unité, l'Église-Mère dispense les mystères.

Après avoir célébré l'Église virginale comme Épouse et comme Mère incomparable, Jean de Fécamp continue sa confession de foi par une affirmation aussi profonde que touchante : « Le Christ est la tête et l'Église est le corps. Et, de ce corps, je suis, moi aussi, un membre, un membre authentique, bien que petit et faible, par la grâce de Dieu uniquement. Et je crois qu'au sein de l'Église une, sainte et universelle, qui par toute la terre loue Dieu, j'aurai part à la communion des saints (mystères). Non pas en comptant sur mes propres mérites, mais en mettant toute ma confiance dans le sang du Christ et dans la prière puissante de ma Mère, l'Église[35]. »

Voilà la foi humble, confiante et ardente avec laquelle une âme approche le Christ dans l'Église. Dans l'Église, disons-nous, « car c'est par elle que nous sommes rendus à la vie... Et on ne peut avoir Dieu pour Père si l'on n'a pas l'Église pour Mère[36] ». Or, une âme qui n'a pas Dieu pour Père ne peut avoir le Christ pour Époux.

Comme nous l'avons déjà dit, l'Église est la femme du nouveau Paradis, la compagne du nouvel Adam, semblable à lui-même (Gen., 2, 18). Elle est donc aussi la nouvelle et véritable Ève, *Mère de tous les vivants* (Gen., 3, 20). Et ceux qu'elle enfante à la vie sont les membres de son propre corps ecclésial, et,

---

34. Quodvultdeus de Carthage, *De Symbolo sermones*, 2, 6, 15 (*P. L.*, 40, 645).

35. Jean de Fécamp, *Confessio fidei*, 3, 26 (*P. L.*, 101, 1072).

36. Saint Cyprien, *De unitate Ecclesiae*, 5.

de chacun d'eux, on peut dire ce qui s'applique à l'Église entière, c'est-à-dire qu'elle est née du côté ouvert du Christ dont elle est l'Épouse.

La maternité spirituelle de l'Église consiste donc essentiellement dans la transmission sacramentelle de sa propre naissance et de ses propres fiançailles. Les Pères nous l'enseignent : au moment où l'Église est née, les sacrements ont également jailli du cœur transpercé du Christ. L'Église et les sacrements ont même origine, mais c'est l'Église qui a reçu les sacrements, afin de renouveler, pour toutes les âmes, sa propre histoire nuptiale.

*Le baptême.*

*Celui qui croit au Fils a la vie*, dit le Seigneur (Jn, 3, 36). Car c'est l'Esprit de l'Époux des âmes qui, déjà l'attire vers le baptême, vers le bain nuptial (Mc, 16, 16). Nous avons vu que, dans ce bain, l'Église des fidèles réalise sa conversion radicale et reçoit son initiation à la vie de son Époux. C'est de ce bain « qu'elle remonte vierge sans tache et sans ride, mais sainte et immaculée[37] ».

Pour saisir toute la signification nuptiale du baptême chrétien, il faudrait analyser tout le symbolisme des antiques rites baptismaux. Mais nous ne pouvons le faire, vu le cadre limité de cet aperçu général. Soulignons seulement le fait que le baptême réalise à la fois la consécration à la personne de l'Époux divin et l'initiation à la religion de celui-ci, c'est-à-dire au culte de *Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Col., 1, 3).

Le bain nuptial implique, de la part de l'âme épousée, la renonciation aux fausses divinités auxquelles elle sacrifiait jusqu'ici, et l'adhésion totale au Christ-Époux et à la volonté de Dieu : *Jésus-Christ n'a pas été oui et non ; il n'y a eu que oui en lui* (2 Cor., 1, 19), et c'est pourquoi son épousée doit s'engager à *prononcer l'amen à la gloire de Dieu* (*ibid.*, 20). Pour l'âme qui a pris cet engagement sacré, le baptême opère alors le mystère

37. « Post sacramenta baptismatis... immaculata virgo coepit esse sine ruga » (saint Ambroise, *In Lucam*, 4, 4, 60).

la mort et de la résurrection avec le Christ, tel que saint Paul
xpose dans le célèbre chapitre 6 de son Épître aux Romains.
ıtée sur la mort, la sépulture et la résurrection de son Époux,
elle reçoit de ses os et de sa chair, c'est-à-dire de sa sainteté et
sa gloire[38] ».

A propos de ce mystère de mort et de vivification, nous tou-
ons aussi le thème du dévêtement et du revêtement. En des-
ndant dans les eaux sacrées, l'âme quitte la tunique de peau
nt l'avait revêtue le péché. Et, en remontant du bain nuptial,
e reçoit la tunique blanche de la vie nouvelle et immortelle,
mbole de sa communion à la grâce de son Époux (Apoc., 7, 9).
ec l'Épouse du Cantique des cantiques, l'âme baptisée peut
re : *J'ai quitté ma tunique (de peau), comment la remettrais-
? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ?*[39] Et, dans le
ême sens, saint Paul écrit : *Vous tous qui avez été baptisés
ns le Christ, vous avez revêtu le Christ* (Gal., 3, 27). La vie de
pouse, c'est le Christ (Phil., 1, 21), ce n'est plus elle qui vit,
ais c'est l'Époux qui vit en elle (Gal., 2, 20).

Tout le rite baptismal s'achève avec le thème nuptial de l'illu-
ination (Mt., 25, 1 ss.) : « Reçois la lampe brûlante et reste
lèle à ton baptême; observe les commandements de Dieu, afin
ıe, lorsque le Seigneur viendra pour les noces, tu puisses, avec
us les saints, accourir au-devant de lui dans le palais céleste
vivre éternellement. »

### *confirmation.*

Le mystère baptismal est parachevé par la confirmation, tout
mme le mystère pascal l'est par la Pentecôte. La confirmation
nfère une participation à la plénitude (royale et sacerdotale)
ı Christ (Jn, 1, 16); elle est le sacrement, le mystère de la

38. Saint Méthode, *loc. cit.*

39. Cant. cant., 5, 3. Saint Ambroise, *Apologia Proph. David, P. L.*, 14, 875. Après le bain nuptial, l'Épouse ne doit plus reprendre la tunique de peaux 'elle a quittée en y entrant, mais elle doit garder et contempler la seule nique qu'elle a revêtue pour l'immortalité » (saint Grégoire de Nysse, *G.*, 44, 1003).

croissance spirituelle. L'Esprit du Christ répand la force de l'amour dans le cœur de l'épousée (Rom., 5, 5) et lui donne les énergies morales nécessaires au combat chrétien et à l'exercice de la maternité spirituelle (Lc, 8, 21).

*La marche pascale et la manne eucharistique.*

L'Esprit pousse l'âme à la parfaite imitation de son Seigneur et Sauveur. C'est pourquoi, après le baptême et le sceau spirituel, il la conduit, à la suite du Seigneur, dans le désert (Mt., 4, 1). C'est d'abord dans le désert de la vie présente que l'âme va rencontrer l'Époux. Ce sera une solitude d'union d'amour et de prière contemplative. Mais ce sera surtout une solitude de purification et de marche pascale. Au fur et à mesure que l'âme s'identifie avec son Seigneur, elle doit livrer un combat de plus en plus acharné contre l'ennemi, « le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan[40] ».

*Et la femme s'enfuit au désert* (Apoc., 12, 6), dit saint Jean. C'est au désert que, revêtue de la robe nuptiale et ointe du parfum des bonnes œuvres, l'Épouse monte vers le Père, appuyée sur le bras fort de son Époux (Cant., 8, 5).

Dans cette marche pascale au travers du désert du monde présent, l'épousée du Christ se nourrit de la manne eucharistique. Celle qui a trouvé sa naissance dans le côté de son Époux y trouve également sa sustentation merveilleuse. Elle doit manger la chair et boire le sang de son Époux, afin d'avoir la vie éternelle avec lui et d'arriver dans la Terre Promise de la résurrection (Jn, 6, 54).

L'aspect nuptial de la communion eucharistique est assez connu pour que nous puissions nous contenter de rappeler seulement la relation profonde qui existe entre cette communion et le banquet nuptial du ciel. L'épousée qui s'approche de l'Eucharistie porte déjà la robe des noces éternelles (Mt., 22, 1). Elle renonce à tout pour s'attacher à son Époux et pour devenir une

40. Apoc., 20, 2. Cf. 2 Cor., 11, 2-3. Saint Augustin, *Mœurs de l'Église*, 1, 30; saint Méthode d'Olympe, *op. cit.*, 8, 11-12.

seule chair avec lui (Mt., 19, 5). Une seule chair, mais aussi un seul esprit (1 Cor., 6, 17), car c'est l'Esprit qui vivifie (Jn, 6, 63).

La communion eucharistique est le parachèvement sacramentel de toute l'initiation commencée au baptême[41], puisque l'Époux s'y donne sacramentellement, mais tout entier, à son épousée. Elle est la quasi consommation de la vie spirituelle elle-même », selon saint Thomas d'Aquin[42]. Et c'est ainsi que nous comprenons la réponse que sainte Agnès donna à ceux qui voulaient l'unir en mariage, réponse qui, dans le rite de la consécration des vierges, est devenue la belle antienne eucharistique que voici : « De sa bouche j'ai reçu le miel et le lait[43], et c'est son sang qui empourpre mes joues. »

*La consécration des vierges et le mariage.*

Cette consécration des vierges n'est rien d'autre que le symbole sacramentel de la plus entière adhésion virginale au Christ-Époux. La grâce de la virginité chrétienne est un don charismatique qui pousse l'âme à réaliser pleinement son initiation chrétienne. La vierge n'a plus besoin d'un autre sacrement; baptême, confirmation et communion eucharistique ont fait d'elle une initiée parfaite. Et, par rapport au sacrement du mariage[44], elle réalise par sa vie ce que celui-ci représente (Éph., 5, 32). Car, affranchie de tout lien humain, elle ne pense qu'à ce qui est du Seigneur et c'est de corps et d'esprit qu'elle lui est épouse[45].

Voilà pourquoi la consécration des vierges, l'un des sacramentaux les plus solennels de l'Église, vient ratifier le saint propos de virginité. C'est l'Esprit qui inspire ce propos, mais l'Église y met le sceau officiel et le corrobore par sa prière et ses mérites. C'est le Christ lui-même qui est présent dans ce mystère de

41. « Baptisma, quod vitae spiritualis janua est (*Decr. pro Armenis*).
42. III$^a$, q. 73, a. 3.
43. Allusion à un antique rite baptismal.
44. De ce sacrement nous devrions dire comment, à sa manière, il réalise, lui aussi, les épousailles du Christ avec l'âme fidèle, la virginité spirituelle pouvant subsister dans le mariage.
45. Saint Augustin, *De sancta virginitate*, 12-13.

consécration, car c'est lui qui agit et parle dans la personne de l'évêque. C'est lui qui, par la main de l'évêque, remet le voile nuptial à la vierge, tandis que celle-ci chante : « Il a placé un symbole sur mon visage, afin que je n'accepte pas d'autre époux que lui seul. » Rappelons quelque chose du vaste symbolisme de ce « voile des vierges », comme on l'appelle, rappelons surtout qu'il s'agit d'un voile nuptial. Dans l'antiquité, ce voile, couleur de feu, s'appelait *flammeum*, et symbolisait l'amour conjugal. En christianisme, tout en prenant la blancheur de la robe baptismale, il garde sa signification antique. Il symbolise d'abord le sang du Christ (cf. Hébr., 10, 20), sous lequel sont cachés la gloire et l'amour de la vierge consacrée. Il symbolise ensuite le don total de la vierge. Par tout ce qu'il implique, il est, pour la vierge, ce que le sang du témoignage est pour le martyr [46].

Plus haut nous avons parlé déjà de l'anneau que reçoit la vierge et de l'antienne dont le chant accompagne ce rite symbolique. Désormais, rien ne séparera plus la vierge de l'amour du Christ (Rom., 8, 39). Car l'anneau, sceau du lien spirituel, symbolise le Christ lui-même. Nous avons également parlé de « la couronne de la précellence virginale », symbole de la gloire du Christ qui, déjà, se répand par les mérites de son épouse.

La consécration terminée, la vierge chante : « Voilà : ce que j'ai désiré, je le contemple déjà; ce que j'ai espéré, je le possède déjà : au ciel, je suis unie à celui que, sur la terre, j'aime de tout mon cœur. » Après la communion eucharistique, où la vierge chante encore l'antienne citée plus haut, l'évêque, au nom de l'Église, remet à la nouvelle consacrée le livre de la prière ecclésiale. Car les vierges sont officiellement députées pour célébrer la louange que l'Église, la sainte, adresse sans cesse à l'Époux céleste.

*L'évêque, représentant du Christ-Époux.*

Comme nous venons de le voir, l'évêque représente visible-

46. Voir la troisième antienne du Commun des Martyrs au Temps pascal « In velamento clamabant sancti tui, Domine, alleluia, alleluia, alleluia. »

ment le Christ invisible. Il incarne, en effet, la plénitude du sacerdoce sacramentel, et, par son caractère épiscopal, il agit *in persona Christi*, comme le Christ en personne. Quand il fut consacré, on lui mit aussi un anneau au doigt et on lui dit : « Reçois l'anneau, le symbole de la foi, afin que, orné de l'intégrité de la foi, tu gardes irréprochablement l'Épouse de Dieu, qui est la sainte Église. »

A l'exemple de saint Paul, il doit s'écrier : « *J'ai conçu pour vous une jalousie divine, car je vous ai fiancés à un Époux unique pour vous présenter au Christ comme une vierge pure* (2 Cor., 11, 2). A l'exemple de saint Jean-Baptiste, il est l'ami de l'Époux, et sa joie sera parfaite quand il entendra la voix de l'Époux arrivant pour les noces (Jn, 3, 29-30). Bien plus, il est le Christ sacramentel, et, comme tel, il est l'époux d'une femme unique (1 Tim., 3, 2), qui est l'Église confiée à sa sollicitude (2 Cor., 11, 28). « Parce que tu n'as pas d'épouse voilà que ton troupeau ecclésial est devenu ton épousée. Élève donc ses enfants dans la vérité; qu'ils deviennent les enfants de ton esprit et ceux de la promesse (abrahamique) afin qu'ils héritent le paradis. O fruit admirable de la chasteté, dans lequel se complaît le sacerdoce ! La corne d'huile a débordé pour te donner l'onction sainte, les mains t'ont été imposées, l'Église t'a élu et t'a aimé[47]. »

Ce qui est vrai de l'évêque est vrai également pour tous ceux qui font partie de la hiérarchie ecclésiastique et qui exercent, à quelque titre que ce soit, un saint ministère vis-à-vis des âmes chrétiennes. Et si, parmi tous « les coopérateurs de l'ordre épiscopal[48] », les curés sont particulièrement représentants du Christ-Époux, il n'en reste pas moins vrai que tous les prêtres sont ministres de la parole et du sacrement du Christ, et qu'à ce titre ils doivent tous tendre à l'idéal que saint Éphrem admirait dans l'évêque Abraham de Kidun.

---

47. Saint Éphrem, s'adressant à l'évêque Abraham de Kidun (*Carmina Nisibaena*, cité par l'Encyclique *Ad catholici sacerdotii*, *A. A. S.*, 28, p. 27). Voir les reproches amères que sainte Hildegarde adresse aux prêtres infidèles envers l'Épouse (lettre 52, *P. L.*, 197, 269).

48. Pontifical romain, ordination des prêtres.

*La pénitence, second baptême.*

Jusqu'ici nous avons parlé de mystères sacramentels qui, d'ascension en ascension, conduisent l'âme vers le Christ[49]. Mais il nous faut aussi dire un mot du sacrement de pénitence. Il est pascal, lui aussi (Jn, 20, 19 s.). Il est indispensable à la vie de l'épousée du Christ, car « la blancheur que le Christ attend de l'Église n'est pas celle du baptême seulement, mais encore celle de la justification par le sacrement de pénitence, second et incessant baptême des chrétiens[50] ».

Cet incessant baptême est comparable au lavement des pieds que Jésus fit à ses disciples à l'instant où il allait leur donner le sacrement de l'Eucharistie. Il disait à Pierre : *Si je ne te lave les pieds, tu n'as plus de part avec moi* (Jn, 13, 8). Et, un peu plus loin : *Celui qui a reçu le bain n'a plus besoin de se laver, si ce n'est les pieds* (Jn, 13, 10), auxquels adhère la poussière de la route de la vie. Le sacrement de pénitence met en œuvre le mystère du salut; il signifie une mort et une résurrection. C'est la taille de la vigne mystique[51]. Cette taille s'impose, afin que la cépée ecclésiale se développe sainement : *Tout sarment qui porte du fruit, le Père l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit* (Jn, 15, 2).

*Le dernier baptême.*

Terminons par le mystère de l'onction des malades, par le sacrement de ceux qui se préparent à achever leur marche pascale et à entrer dans la Terre Promise. Si le rite de ce sacrement est simple et austère, la Tradition nous le présente cependant comme une magnifique rencontre avec le Christ, Époux des âmes. Car il est fait d'une profusion d'onctions saintes, et toute onc-

---

49. Il n'est pas possible que nous nous étendions encore sur les nombreux sacramentaux. Pourtant, beaucoup d'entre ceux-ci ont un aspect nuptial.

50. Dom Vonier, *L'Esprit et l'Épouse*, p. 209.

51. Le thème de la Vigne-Épouse est célébré dans les chants qui, le samedi saint, précèdent la bénédiction des fonts baptismaux (*Vinea facta est dilecto*).

on faite avec l'huile consacrée signifie une allégresse spirituelle. Il s'agit d'un rite qui ressemble beaucoup aux onctions préptismales dont le but est de fortifier en vue du renoncement à ser. Or, par la mort, l'âme chrétienne est baptisée comme dans n propre sang; c'est son dernier baptême, où elle va réaliser le noncement définitif au péché et à la mortalité. Toutefois, l'exême-onction est un sacrement proprement dit, et non seulement rite secondaire. Elle est donc une rencontre authentique avec Christ. Celui-ci vient, par la grâce sacramentelle de sa propre ssion, encourager, fortifier, voire consacrer son épousée pour suprême témoignage d'amour. Cette rencontre, *in mysterio*, t nécessairement purificatrice. Mais elle est également symbole victoire : l'âme, tout en ayant reçu des blessures morales, a tté sa vie durant, et, maintenant, l'Époux vient, par son sacrent, lui tendre la main pour qu'elle puisse, appuyée sur lui ant., 8, 5), effectuer le passage de ce monde au Père et entrer ns la Pentecôte éternelle.

Les nombreuses rencontres que le Christ et l'âme ont eues sous voile sacramentel s'accomplissent alors dans l'éternel face à ce (1 Cor., 13, 12). Le cantique des cantiques du mystère saamentel s'achève dans la vision béatifique. Mais, tant que nous régrinons dans le désert du monde présent, nous devons, de ut notre amour, chercher le Seigneur dans la vie sacramentelle, l'acclamer, à l'exemple de saint Ambroise, en lui disant : Mon Christ, c'est dans tes mystères que je te trouve ! »

J.-P. Hild,
moine de Clervaux.

# *Trois figures de l'Église*

*Tu es toute belle mon amie : tu es immaculée.*

(Cant., 4, 7.)

## La beauté de l'Église

Jésus-Christ s'est livré à la mort de la Croix pour se conquérir une Église immaculée, qui soit à ses regards une vision de beauté et un ravissement de joie, comme une épouse aimée qui devrait tous ses charmes à la faveur et au sacrifice de son époux. Saint Paul a annoncé à plusieurs reprises ce mystère, que les générations chrétiennes n'auront jamais fini de scruter ni d'exploiter. A Tite, l'Apôtre rappelle que nous attendons le retour glorieux *de notre grand Dieu et Sauveur, le Christ Jésus, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute faute et de se préparer, en le purifiant, un peuple zélé pour le bien*[1]. Aux Colossiens, il avait fait sentir le contraste entre leur état ancien et celui qu'ils devaient au Christ : *Et vous qui jadis, avec vos pensées et vos œuvres mauvaises, étiez pour lui des étrangers et des ennemis, voici que maintenant il vous a réconciliés par la mort de son corps de chair, pour vous rendre saints, sans tache, irréprochables à ses yeux*[2]. Enfin, le

1. Tit., 2, 14 (trad. Osty).
2. Col., 1, 21-22 (*ibid.*).

texte majeur, celui de l'Épître aux Éphésiens : *Vous, les hommes, aimez vos femmes, tout comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant dans le bain d'eau que la parole accompagne; il voulait se la présenter à lui-même, cette Église, toute resplendissante, n'ayant tache ni ride, ni rien de semblable ; il la voulait sainte et immaculée*[3].

Ces lignes de saint Paul viennent spontanément sous la plume des Pères et des commentateurs médiévaux, lorsqu'ils veulent appliquer au Nouveau Testament l'exclamation de l'époux dans le Cantique des cantiques : *Tu es toute belle, mon amie : tu es immaculée.* Mise sur les lèvres du Seigneur regardant son Église, cette parole d'admiration et de complaisance évoque le contentement divin au sixième jour de la création : *Or Elohim vit tout ce qu'il avait fait et voici que c'était très bon*[4]. La bonté des êtres était l'œuvre du Créateur. La beauté de l'Église est l'œuvre du Christ. C'est précisément pour restaurer la beauté primitive de sa créature, souillée et défigurée dans la nature humaine par le péché, que le Verbe de Dieu s'est fait chair et s'est livré à la mort, hostie immaculée, en sacrifice d'agréable odeur. Dans la rédemption comme dans la création, mais de façon plus merveilleuse, l'amour divin a le privilège de rendre aimable ce qu'il daigne chérir. Lisant dans le Cantique : *Que tu es belle, ma toute proche,* Origène expliquait : « Loin de l'époux, l'épouse n'est pas belle : elle le devient quand elle s'unit au Verbe de Dieu, quand elle en est toute proche[5]. » Et saint Augustin, à propos du psaume 44, admirait l'amour du Christ qui est allé chercher l'humanité dans la laideur du péché pour la rendre belle : *Quoniam concupivit Rex speciem tuam. Quam speciem nisi quam ipse fecit?... Quidquid habes unde illi placeas, ab illo habes*[6].

C'est du reste sa propre beauté que le Seigneur communique à son Église, de même que la créature humaine avait été faite à l'image ressemblante de Dieu. *Nous tous qui sur nos visages dé-*

3. Ephes., 5, 25-27.
4. Gen., 1, 31.
5. *Homélie IIe sur le Cantique, P, G.*, 13, 50.
6. *Enarr. in Ps. 44*, n. 26.

*couverts réfléchissons la gloire du Seigneur, nous nous métamorphosons en cette image de plus en plus resplendissante, sous l'action de l'Esprit du Seigneur*[7]. Rapprochant cette affirmation paulinienne du texte du Cantique, Théodoret chante la splendeur de l'Église que le Christ illumine de sa propre lumière, comme la lune est rendue lumineuse par le soleil. « De l'épouse, dit-il plus loin, il n'est pas dit qu'elle soit blanche, mais parée de blancheur. C'est l'époux qui l'a blanchie et l'a fait participer à sa propre candeur. Étant la lumière, il l'a rendue lumineuse; saint, il l'a sanctifiée; lui qui est la résurrection, il l'a rendue digne de la résurrection (allusions à Jean, 11, 25, et Luc, 20, 35); il lui a aussi communiqué sa blancheur[8]. »

Aussi les Pères ne s'étonnent pas que l'Église soit appelée *toute belle* et *sans tache*. Elle est parfaitement belle; elle a la beauté simple de la colombe, dit saint Ambroise[9] après saint Cyprien[10], par son unité dans la foi, par la concorde et la paix de la multitude des croyants. Elle est même entièrement belle, en tous ses membres, « les parfaits qui s'adonnent à la sagesse et les fidèles de rang plus humble qui pourtant écoutent le Verbe, gardent la foi traditionnelle et les préceptes de leur évêque[11] »; « en tous, petits et grands, martyrs et confesseurs, vierges et pénitents[12] »; ceux qui sont éminents par la science et la contemplation, et les petits, plus fragiles en apparence, mais ornés d'une foi intègre et de bonnes œuvres, tous sont agréables à l'Époux divin[13].

Pourtant cette affirmation intrépide de la sainteté totale de l'Église ne se heurte-t-elle pas à l'expérience quotidienne du péché, aux nombreuses défaillances du peuple de Dieu, au scandale des divisions et à la parole apostolique : *Si nous disons que*

---

7. 2 Cor., 3, 18.

8. *P. G.*, 81, 133, 177, 201. Pour Philon de Karpasia, *P. G.*, 40, 49, c'est par le baptême que le Fils unique, beau entre les enfants des hommes, a imprimé sa propre beauté sur le visage de l'Église.

9. *Lib. de Isaac*, c. VII, n. 59.

10. *De Unit. Eccl.*, c. IV (texte long).

11. Saint Ambroise, *In Ps. 118*, serm. 17.

12. Saint Just d'Urgel (VI^e siècle), *P. L.*, 67, 977.

13. D'après saint Bède (*P. L.*, 91, 1136) et le moine Haymon d'Auxerre (*P. L.*, 117, 319).

*ous sommes sans péché, nous mentons*?[14] Les Pères n'ont pas
rité ce problème, mais ils ne l'ont pas tous résolu de la même
içon. Saint Augustin a été surtout frappé de l'opposition entre
s deux états de l'Église : dans la condition de son pèlerinage
rrestre, elle est comme un grand filet qui contient des poissons
ons et mauvais; elle ne sera pleinement sainte que dans la gloire.
ès le *De Doctrina Christiana*, il applique à l'Église cet autre
erset du Cantique : *Fusca sum et speciosa, ut tabernacula Cedar;*
le lui apparaît comme une bigarrure de noir et de blanc, car
squ'à la fin du monde le bien et le mal se mêlent en ceux qui
rticipent aux mêmes sacrements[15]. Dans ses *Retractationes*, il
écise que si le Christ s'est livré pour que l'Église soit sans
che ni ride, ce vœu du Seigneur ne sera réalisé que le jour où
le apparaîtra avec lui dans la gloire; pour l'instant, les ignoances et les faiblesses de ses membres lui donnent sujet de répér chaque jour : *Remettez-nous nos offenses*[16].

Saint Ambroise, au contraire, était plus attentif à l'incompatilité entre le Corps du Christ, animé par l'Esprit-Saint, et le éché mortel qui détruit la charité. Pour lui, le péché est antéeur à l'Église; le baptême l'en a purifiée : *Tota formosa... quia ulpa demersa est*[17]. « Je suis noire par le péché passé, mais belle r la confession de ce péché, par mon souci d'amendement et mour de la vertu[18]. » L'Église ayant été rassemblée du milieu s pécheurs, « comment peut-elle être immaculée avec une orine pécheresse (*quomodo ex maculatis immaculata potest esse*), non d'abord parce qu'elle a été lavée du péché par la grâce de ieu et ensuite qu'elle s'abstient de pécher en pratiquant la rtu »?[19] Saint Bède rapprochera les deux points de vue en disant ie l'Église, en tant qu'Église du Christ, est toujours sainte et ire, par sa foi et ses œuvres; si quelque poussière d'impureté tteint, elle s'efforce de rejeter cela comme un élément étran-

---

14. 1 Jn, 1, 8, 10.
15. *De Doct. Christ.*, l. 3, n. 45.
16. *Retract.*, 2, 18. C'est une mise en garde contre l'erreur des Donatistes.
17. *De Mysteriis*, c. 7, n. 38.
18. *In Ps. 118*, serm. 18.
19. *In Lc*, l. 1, n. 17.

ger. *Nunc toto virtutis nisu conatur, ut sit tota pulchra, et macula in ea non sit ulla*[20]. Haymon d'Auxerre et Robert de Tombelaine insisteront en ce sens. Ceux qui sont en état de péché mortel, disent-ils, n'ont plus de part à la beauté de l'Épouse du Christ. Quant aux péchés véniels, dont nul n'est indemne en cette vie, s'il arrive à l'Église d'en être ternie, bien vite la pénitence, la rectitude de sa foi et le désir du ciel restaurent en elle sa première beauté. L'Église est sainte et immaculée, malgré les péchés quotidiens de ses membres, parce qu'elle croit en celui qui justifie l'impie, parce qu'elle se purifie sans cesse dans la prière et les larmes. Elle s'efforce ainsi de plaire à son Époux, et lui-même daigne rendre efficace cet effort par sa grâce; c'est donc son propre ouvrage qu'il loue par bonté, quand il lui dit : *Tu es toute belle, mon amie : tu es immaculée*[21].

Cette doctrine traditionnelle a été mise au point par saint Thomas, affirmant d'une part que la foi de l'Église comme telle est toujours vivifiée par la charité, de l'autre que l'Église ne sera visiblement sans tache ni ride que dans la patrie[22]. La société des fidèles contient des justes et des pécheurs. Les pécheurs que l'absence de la charité empêche d'appartenir pleinement au Corps du Christ ne sont l'Église qu'autant qu'ils retiennent en eux quelque chose de l'Église, par les caractères sacramentels et la foi informe; les justes échappent à l'Église et à sa beauté dans la mesure où ils cèdent au péché véniel. Tout ce qui apparaît impur et défectueux dans les membres de l'Église, même investis de fonctions hiérarchiques, c'est ce qu'elle n'a pas encore pleinement assimilé, ce qui échappe encore à cette institution divine de salut qui donne la vie non pas en mettant au monde, mais en recevant dans ses entrailles ce qui était du monde. Il faut se représenter la sainteté de l'Église ici-bas comme en perpétuel

---

20. *P. L.*, 91, 1137.

21. *P. L.*, 117, 319, et 79, 510. Le commentaire de Robert de Tombelaine, abbé de Saint-Vigor près de Bayeux, au XI[e] siècle, a été mis sous le nom de saint Grégoire.

22. III Sent., d. 25, q. 1, a. 2, ad 4, et III[a], q. 8, a. 3, ad 2. Cf. Ch. Journet, *L'Église du Verbe incarné*, t. I, pp. XIII-XIV; Y. Congar, O. P., *Sainteté et péché dans l'Église*, dans *La Vie Intellectuelle*, XV (1947), n° 11, pp. 15-49.

evenir. Dès à présent, l'unique épousée du Seigneur, animée par Saint-Esprit, est immaculée et toute belle. Mais elle l'est surut dans la mesure où elle le devient. Le Seigneur, par son sprit, travaille sans cesse à la rendre plus pure et plus aimable. Si nous pouvions ouvrir les yeux, disait familièrement Dom onier dans une instruction de retraite[23], nous verrions le Christ ujours occupé à passer la main sur le visage de l'Église pour blanchir. Car elle reçoit bien des éclaboussures de la chair et u monde, dans la lutte avec l'ennemi; mais le Christ sans cesse ui rend sa blancheur. »

De cette sainteté que Jésus-Christ communique constamment l'Église, la liturgie nous offre trois images, très différentes en les-mêmes, et dont chacune représente un aspect particulier de mystère : *l'épouse chrétienne*, *la vierge consacrée* et *Marie nmaculée*. En ces trois figures féminines, en ces trois personages sacrés s'exprime l'attitude de l'Église devant son Seigneur. e sont aussi trois *mystères*, qui prennent place parmi les réalités bjectives faisant de l'Église un institut de sainteté, car de ces nages émane une efficacité certaine pour produire en quelque içon ce qu'elles représentent.

L'épouse chrétienne, sanctifiée par le sacrement de mariage, st constituée par les prières de la bénédiction nuptiale, image e l'Église militante, inviolablement fidèle au Christ dans la onscience très humble de sa fragilité; et la grâce du sacrement ui donne de travailler pour sa part à la beauté de l'Église. La ierge consacrée à Dieu exprime, selon le rite même de sa consération, le haut idéal de perfection que l'Esprit du Christ fait 'épanouir dans la société chrétienne, malgré la faiblesse humaine. ette sainteté parfaite, qui s'apparente à la pureté angélique, era le partage de tous dans l'Église triomphante; l'état religieux st un des moyens providentiels qui permettent à l'Église de la erre d'y tendre efficacement et de réaliser sa note de sainteté. nfin la toute pure Mère de Dieu, préservée de toute tache de éché, chef-d'œuvre de la rédemption, est le modèle transcen-

23. La même idée se retrouve dans son livre *L'Esprit et l'Épouse*, ch. VIII, . 91.

dant de la sainteté de l'Église. La liturgie de l'Immaculée Conception chante cette beauté sans ombre de Marie, Mère et Épouse du Verbe incarné; elle la propose à l'admiration du peuple chrétien plutôt qu'à son imitation, mais elle la lui offre aussi comme son bien, parce que la Médiatrice de toute grâce n'a été créée si pure que pour mieux aider l'Église à faire la joie de son Seigneur.

### L'Épouse chrétienne, figure de l'Église

Saint Paul a posé en principe que la femme qui s'est mariée *dans le Seigneur* est la figure de l'Église en ses rapports avec le Christ, quand il a prescrit aux Éphésiens : *Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte du Christ. Les femmes à leurs maris, comme au Seigneur : le mari est le chef de la femme, tout comme le Christ est le chef de l'Église, son corps, dont il est le Sauveur. Mais de même que l'Église est soumise au Christ, que les femmes aussi le soient à leurs maris en tout*[24].

L'antique prière de bénédiction nuptiale, que le célébrant récite sur la nouvelle mariée après le *Pater* de la messe de mariage, énumère les vertus d'une épouse chrétienne en des termes qui évoquent plus d'un aspect de cette soumission de l'Église au Christ et de la complaisance que celui-ci prend en elle. Comme toutes les prières liturgiques, celle-ci commence par louer Dieu[25] : elle s'adresse à trois reprises au Dieu créateur, dont la puissance a tout fait de rien, et le remercie d'avoir créé l'homme à son image, de lui avoir donné dans la femme une aide inséparable et d'avoir fondé le caractère indissoluble de cette association sur la communauté d'origine, en formant le corps d'Ève de la chair d'Adam; plus encore d'avoir consacré l'union conjugale

---

24. Eph., 5, 22-24.

25. La partie laudative de la bénédiction nuptiale, du début jusqu'à *jugum dilectionis et pacis*, est moins ancienne que la partie déprécative. Elle n'est pas attestée avant le X^e^ siècle, pas plus que la finale *et videant ambo filios filiorum*, etc. Son *cursus* est cependant très pur. Elle a remplacé un développement analogue, mais plus obscur, des sacramentaires léonien et gélasien.

en préfigurant dans cette alliance humaine le plus excellent de tous les mystères, celui du Christ et de l'Église; d'avoir enfin béni la société conjugale d'une bénédiction que ni le châtiment du péché originel ni le déluge n'ont pu abolir.

Fort de ces précédents divins, le célébrant appelle la protection céleste sur celle qui, au moment de se soumettre à un mari, en éprouve le besoin; et il demande pour elle les vertus du foyer domestique qui ont brillé chez les saintes femmes de l'Ancien Testament : qu'elle soit, à leur exemple, aimable et fidèle, innocente et sage! Aimable à son mari comme Rachel, l'épouse très aimée du patriarche Jacob dont il est écrit : *Et Jacob servit pour Rachel sept années, et elles furent à ses yeux comme quelques jours, parce qu'il l'aimait*[26]. Le joug qu'elle s'impose sera ainsi celui de la dilection et de la paix, et la bénédiction d'une nombreuse postérité le rendra plus doux encore. Qu'elle se garde sans reproche, joignant au charme de l'innocence cette sagesse dont Rébecca est le type et qui est une vertueuse habileté à conduire sa vie vers le bonheur, dans la crainte de Dieu. Qu'elle soit surtout fidèle, au long des ans, comme Sara. La fidélité est la vertu par excellence de l'alliance matrimoniale telle qu'elle fut établie au commencement et restaurée par le Christ, dans l'unité et l'indissolubilité : *fidelis et casta nubat in Christo*. La liturgie n'ignore pas cependant que la fidélité peut être minée par la faiblesse humaine et que le sexe féminin est appelé traditionnellement le sexe fragile : non, certes, qu'il soit moins capable d'héroïsme, mais parce qu'il est sans doute moins apte à se défendre contre la malice d'autrui. On souhaite donc que l'épouse chrétienne entoure sa fragilité comme d'un rempart fait de solides principes de conduite, des enseignements de la foi et d'une grave modestie, afin que la ruse du diable (*ille auctor praevaricationis*) ne puisse rien lui ravir.

Ce portrait est aussi celui de l'Église. Humblement soumise au Seigneur, unie à lui par un mystère d'intimité et de fécondité qui s'accomplit dans l'adoration, elle se sait aimée et elle veille avec un soin jaloux à se garder inviolablement fidèle. Attachée

---

26. Gen., 29, 20.

par la foi à la vérité dont le Christ lui a confié le dépôt, obéissante à ses commandements, attentive à ses conseils, elle redoute par-dessus tout ce qui risquerait de séparer les âmes d'avec lui. Ses précautions maternelles contre l'erreur et le mal, la vigilance et la sollicitude des pasteurs, tout s'explique par ce souci majeur de fidélité, qu'exprime si bien la première des grandes oraisons du vendredi saint, où l'on demande à Dieu de sauvegarder l'ouvrage de sa miséricorde en accordant à son Église, répandue à travers le monde, de persévérer *par la stabilité de sa foi* dans le témoignage qu'elle rend au nom divin.

Ce n'est pas sans tremblement que l'Église fait cette prière. Composée de créatures humaines, elle a nettement conscience de sa fragilité. Saint Paul redoutait la faiblesse des Corinthiens, à qui il écrivait : *J'éprouve à votre égard une jalousie divine; car je vous ai fiancés à un époux unique : comme une vierge pure, je vous ai présentés au Christ. Mais je crains bien qu'à l'exemple d'Ève, qui se laissa séduire par l'astuce du serpent, vous ne laissiez vos pensées se corrompre et s'altérer leur fidélité à l'égard du Christ*[27]. La liturgie parle souvent de la fragilité humaine, de « l'infirmité de nos forces[28] ». Pour vaincre cette faiblesse, pour résister aux *oblectamenta peccati*, aux *diabolica contagia*, l'Église a deux points d'appui : ce sont, dit saint Ambroise[29], la pénitence qui efface la faute et la sagesse qui la prévient. Mais surtout elle s'en remet à Dieu lui-même : « Que votre inlassable piété purifie et fortifie votre Église, Seigneur; sans vous, elle ne peut pas demeurer saine et sauve : qu'elle soit toujours conduite par votre grâce[30]. » Comme la faiblesse de la femme cherche en l'homme un appui, ainsi l'Église, consciente de sa fragilité, ne se tourne qu'avec plus de sécurité et d'amour vers le Christ[31]. Elle lui doit tout : sa beauté et sa fidélité sont des présents de sa grâce.

La femme chrétienne a donc mission de représenter la commu-

---

27. 2 Cor., 11, 2-3 (trad. Osty).
28. *Scrutator alme cordium, Infirma tu scis virium* (Hymne de Carême).
29. *In Lc*, l. 7, n. 96.
30. Collecte du XV^e^ dimanche après la Pentecôte.
31. Cf. Haymon, *In Cant.*, 1. *P. L.*, 117, 295.

auté catholique d'ici-bas, toujours menacée par le mal et l'er-
eur en ses membres, mais toujours sainte et sans tache par la
iséricorde et la puissance de son Chef, persévérant dans la foi
t la charité. Le mariage n'est cependant pas un pur symbole de
a divine Alliance. Sacrement de la Loi nouvelle, il est un de ces
ignes efficaces dont use le Christ pour garder son Épouse dans
a sainteté. Tout l'ordre sacramentel concourt à cette œuvre. Le
baptême est pour l'Église le sacrement de la fécondité : elle y
ommunique la sainteté du Christ à des nouveau-nés qu'elle arra-
he au monde du péché et assume en son sein maternel. Par la
énitence, elle restitue cette beauté de la grâce à des membres
aralysés qui reviennent à la vie[32]. Par le sacrifice eucharistique,
e Seigneur nourrit l'Église de sa propre chair, pour la purifier
t la sustenter (*Mundet et muniat...*) et accroître ainsi sa beauté.
es autres sacrements, les sacramentaux, toute la liturgie (par
xemple le Carême : *Deus qui* Ecclesiam tuam *annua quadrage-
imali observatione purificas...*) jouent leur rôle dans cette sanc-
ification incessante. Le mariage y a semblablement sa part. Si la
grâce sacramentelle a pour but de sanctifier l'union conjugale
n purifiant les sentiments humains des égoïsmes de la chair et
n les transfigurant par la divine charité, si elle ordonne la fécon-
lité terrestre au Royaume de Dieu par l'éducation chrétienne
les enfants, elle a du même coup une portée sociale. Elle œuvre
our l'Église. Non seulement le mariage prépare des élus aux
onts baptismaux et des convives à l'autel eucharistique, mais,
n sauvegardant la fidélité des époux et en exaltant leur amitié,
l efface, il doit effacer du visage de l'Église bien des rides; il
ontribue à la fidélité de la communauté chrétienne aux paroles
lu Maître; il garde à l'Épouse du Christ sa jeunesse et sa beauté,
lans la complaisance et la joie de son Seigneur, la disposant à
ne union toujours plus intime avec lui. Et la femme en particu-
ier, image de l'Église, travaille pour sa part, si elle vit de sa
grâce sacramentelle, à rendre plus vraie cette humble et aimante
idélité dont elle est le symbole.

---

32. Cf. Dom Jean Leclercq, *La Sainte Église et la rémission des péchés*, dans le cahier de la Vie Spirituelle, *L'Église et le Pécheur*, pp. 13 ss.

### La vierge consacrée et la perfection dans l'Église

Le Christ a versé son sang pour que son Épouse soit resplendissante et immaculée. Son amour a des exigences rigoureuses; l'Apôtre en témoigne, disant à l'une de ses communautés : Comme une vierge pure, *je vous ai présentés au Christ*. Si saint que soit le mariage contracté devant Dieu, il ne pouvait représenter à lui seul tout ce mystère. Il fallait que le Saint-Esprit suscitât des âmes privilégiées qui soient, par leur consécration totale à l'amour du Christ, les vivants symboles de l'intégrité virginale de l'Église et de son appartenance jalouse à Celui qui est l'unique Sauveur.

C'est ce qu'exprime magnifiquement la préface de consécration des vierges au pontifical romain, œuvre presque certaine du pape saint Léon le Grand. Alors que la bénédiction nuptiale se référait surtout à l'Ancien Testament, la consécration des vierges célèbre les triomphes du Nouveau. Elle s'adresse au Dieu qui habite avec bienveillance les corps chastes, au Dieu qui aime les âmes intactes, au Dieu qui a tout fait par son Verbe et qui, dans le mystère de ce même Verbe incarné, a si bien réparé la nature humaine, corrompue en ses premiers représentants par la ruse du diable, qu'il l'a non seulement restaurée dans son innocence primitive, mais encore amenée à expérimenter dès ici-bas quelques-uns des biens réservés au siècle à venir. C'est le triomphe de l'Incarnation rédemptrice que *ceux qui sont encore enchaînés à la condition mortelle soient élevés déjà à la ressemblance des anges*. Car tel est le privilège de la virginité : elle *rivalise* en quelque sorte *avec l'intégrité angélique*. Saint Ambroise l'avait dit : garder une virginité immaculée, c'est dans un corps fait de boue élever la vertu jusqu'à la manière de vivre des anges[33]. Saint Léon insiste sur la gratuité d'un tel don : ce n'est pas là conquête humaine, c'est l'ouvrage de Dieu. Comment le propos de virginité pourrait-il éclore, comment l'offrande faite à Dieu

33. *In Ps. 118*, serm. 16, n. 14 (*usque ad angelorum conversationem evehere*).

pourrait-elle se conserver, malgré « la fragilité persistante de la chair, le penchant de la nature, l'attrait de la liberté, la force de l'habitude et l'excitation de la jeunesse », si Dieu lui-même, dans sa douce bonté, n'allumait et n'entretenait cette flamme dans les cœurs, s'il ne donnait la force nécessaire ?

L'allusion à la faiblesse humaine, à des chutes possibles, à une lutte assez dure parce que l'ennemi s'attaque plus sournoisement aux résolutions plus exquises, n'est là du reste que pour souligner la victoire de la grâce. Cette grâce du Nouveau Testament, qui s'est répandue sur toutes les nations de la terre et y a multiplié les enfants de Dieu comme les étoiles que nul ne peut dénombrer [34], a semé bien des merveilles de vertus en ces fils d'adoption qui sont nés non du sang et de la chair, mais de l'Esprit divin. Parmi ces largesses divines, le plus merveilleux peut-être de tous les dons, c'est qu'il se soit trouvé des âmes assez hautes pour s'attacher uniquement au mystère signifié par l'union de l'homme et de la femme, dédaignant le signe humain pour aller droit à la réalité divine qu'il représente, — alors que pourtant aucune interdiction ne diminuait l'honneur du mariage, sur la sainteté duquel repose toujours la bénédiction donnée au commencement par le Créateur. C'est en effet à l'Époux de l'Église que se vouent les vierges par leur consécration, ne voulant connaître d'autres joies que celles de l'union intime avec le Christ. C'est lui qui est la source prochaine de cette bienheureuse vie angélique; il l'est par droit de naissance, il tient cela de sa Mère : *Agnovit Auctorem suum beata virginitas, et aemula integritatis angelicae, illius thalamo, illius cubiculo se devovit, qui sic perpetuae virginitatis est sponsus, quemadmodum perpetuae virginitatis est filius.*

La prière léonienne en vient alors à tracer le portrait de la vierge consacrée pour demander à Dieu de le reproduire par son Esprit en celles qui aujourd'hui se donnent à lui. Ce portrait se résume en un mot : *être toute à Dieu seul.* C'est la virginité par-

34. Saint Léon pense à la vocation de la gentilité à la foi, la consécration virginale étant primitivement attachée à la fête de l'Épiphanie. Cf. Dom Pierre de Puniet, *Le Pontifical romain*, t. II, pp. 166-168.

faite, celle du cœur et de l'esprit, de l'être tout entier, dont l'autre n'est que le moyen. Selon la doctrine de saint Paul, le privilège des vierges est de n'avoir souci que des affaires du Seigneur, de s'attacher à lui sans partage[35]. Saint Léon le décrit comme une ferveur de charité qui n'aime rien en dehors de Dieu; craindre Dieu par amour, le servir par amour, avec une pureté de dilection qui ne cherche point à s'attirer la louange et ne veut par une vie sainte que glorifier le Père. Et sur cette garde jalouse du cœur se pose le charme délicat de la modestie et de la bonté, une grave douceur et une chaste liberté. Ainsi la vierge trouvera tout en celui qu'elle a choisi de préférence à tout, Dieu sera son honneur et sa joie : *Tu eis sis honor, tu gaudium, tu voluntas.* Il sera sa patience et sa consolation, son conseil et sa défense, il lui sera abondance dans la pauvreté, nourriture dans le jeûne et remède dans l'infirmité.

En ce portrait idéal, nous retrouvons la figure de l'Église, de l'Église toute belle et pure, dans sa consécration exclusive à son Sauveur. Quelle beauté plus parfaite imaginerait-on, se demande saint Ambroise[36], que la beauté irrépréhensible d'une âme virginale qui, en se dédiant au Seigneur devant les autels, a mis comme un sceau d'éternité à la fois sur sa pureté et sur son amour? *Semper sponsa, semper innupta; ut nec amor finem habeat, nec damnum pudor.* C'est la beauté de l'Église, mais avant tout de l'Église triomphante, au ciel. Là, en effet, la rédemption obtiendra tous ses effets, le triomphe de la grâce sera complet. Après la fin du monde, tous les membres de l'Église vivront de la vie angélique, comme le Seigneur l'a promis : *Les enfants de ce monde-ci prennent femme ou mari, mais ceux qui sont jugés dignes d'avoir part à l'autre monde et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari; aussi bien ne peuvent-ils plus mourir, car ils sont pareils aux Anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la Résurrection*[37]. Tous au ciel vivront de la vie parfaite, car rien ne s'opposera plus au mouve-

35. 1 Cor., 7, 32-35.
36. *De Virginibus*, l. I, c. 7, n. 37, à propos de Cant., 4, 7.
37. Lc., 20, 34-36 (trad. Osty).

ment de la charité vers son divin objet, et elle adhérera à lui dans une contemplation toujours actuelle. Lorsque toutes choses auront été soumises au Fils, lui-même remettra le Royaume au Père, *afin que Dieu soit tout en tous*[38].

Mais précisément il était nécessaire que cette beauté finale soit préfigurée dès ici-bas, dans l'Église pérégrinante, par une institution qui permette à des âmes choisies de s'exercer à la vie angélique et d'être pour tous un ferment de sainteté : c'est la raison d'être de la virginité consacrée, c'est la raison d'être de l'état religieux. Car il n'y a qu'une Église, l'Épouse de l'Agneau, celle que saint Jean vit descendre du ciel, d'auprès de Dieu, sur la terre, cité sainte toute resplendissante de la gloire de Dieu[39]. L'Église, don de Dieu au monde, institution qui recrute sur terre des citoyens pour le ciel et des convives pour le banquet du Père, est dès maintenant cette vierge pure qui n'appartient qu'au Seigneur. Dieu n'est pas encore tout en tous ses membres, mais elle n'a d'autre occupation que de travailler à ce qu'il en soit ainsi. Elle le fait par son magistère et sa prédication, par ses sacrements et sa liturgie, sa discipline et ses œuvres. Mais il fallait aussi que des âmes se dédient totalement ici-bas à l'amour du Christ pour être une parabole vivante du Royaume des cieux, un mystère représentatif, et efficace aussi par l'exemple et la prière, de la sainteté et de la beauté de l'Église.

## L'Immaculée

L'image pourtant ne serait point encore assez ressemblante et la complaisance du Seigneur ne pourrait reposer parfaitement sur l'Église, s'il n'y voyait sa Mère. L'Épouse mystique par excellence du Verbe incarné, c'est elle, la Vierge toute sainte. La liturgie lui attribue fréquemment le rôle de l'épouse du Cantique des cantiques; si les Pères ne le font qu'en passant, — l'Abbé bénédictin Rupert de Tuy, au XII[e] siècle, est le premier à s'y être

38. 1 Cor., 15, 24-28.
39. Apoc., 21, 10-11.

attaché de façon suivie, — le nom d'*épouse* donné à Notre-Dame n'en doit pas moins être regardé comme traditionnel. On l'a mis en rapport avec chacune des Personnes divines. Saint Jean Damascène appelle une fois Marie « l'Épouse que le Père a épousée »; ce titre reparaît chez quelques auteurs du moyen âge et il fut familier aux écrivains de l'École française, qui l'expliquent en fonction de l'Incarnation. Le nom d'Épouse du Saint-Esprit apparaît au XII[e] siècle chez les Cisterciens; il a été popularisé à la fin du XVII[e] par saint Grignion de Montfort, pour qui il symbolise l'intervention de Marie dans notre vie spirituelle. Mais l'appellation la plus traditionnelle est celle d'Épouse du Verbe. Comme celui de Nouvelle Ève, ce nom veut exprimer l'association intime et durable qui existe entre la Mère du Dieu Sauveur et la personne de son Fils, dans la réalisation même de l'Incarnation et dans toute l'œuvre du salut des hommes.

Après le dernier avènement du Christ, la fin qu'il s'était proposée en sa Passion sera obtenue et son Église sera composée de cellules vivantes, dont chacune lui sera une épouse glorieuse et sans tache. Mais, dès avant son Incarnation et pour la préparer, sa plus belle conquête existait, la plus parfaite réussite du mystère rédempteur attirait la complaisance du Verbe, Marie conçue sans péché. *Tu es toute belle,* Marie, *et la tache* originelle *n'est pas en toi,* chantons-nous le 8 décembre.

Il fallait en effet, selon les admirables desseins de la sagesse divine, que la Mère du Sauveur soit immaculée dans sa conception même, afin d'être épouse en même temps que mère. C'est le privilège singulier de la maternité divine de donner une nouvelle nature à une Personne préexistante : le Fils de Marie a choisi sa Mère et s'est donné librement à elle; la servante du Seigneur a accepté librement et joyeusement cette grâce subsistante, elle a reçu le Verbe par sa foi avant de le concevoir en son sein. C'est pourquoi elle est éminemment son Épouse. Or, en celle qu'il voulait s'associer si étroitement, le Fils de Dieu n'a pas souffert la moindre tache. Puisqu'il se choisissait une mère comme un homme choisit son épouse, il l'a voulue parfaitement digne de lui et parfaitement adaptée à sa mission. Il n'a pas permis qu'un seul instant son âme fût souillée par le péché héréditaire, il l'a créée *pleine de grâce.* Notre-Dame peut dire à son Fils, avec le

psaume 40, que la liturgie lui applique : *En cela j'ai reconnu que tu t'es plu en moi* (quoniam voluisti me), *en ce que mon ennemi n'a jamais pu se réjouir à mon sujet.* La beauté de l'Immaculée Conception, c'est la parure d'une épouse. Aussi la messe du 8 décembre s'ouvre-t-elle sur le cantique d'Isaïe : *Je serai transportée d'allégresse dans le Seigneur et mon âme tressaillira de joie en mon Dieu, car il a mis sur moi la robe du salut, il m'a enveloppée d'un manteau de justice, telle une épousée parée de ses bijoux*[40].

Sa pureté est d'une blancheur éclatante et d'une blancheur sans date, originelle, comme celle de la neige, *candida sicut nix in Libano* (répons de l'office). Le Seigneur peut dire d'elle avec une juste fierté : *Celle-ci est ma colombe, ma parfaite, mon immaculée* (antienne du 11 février). C'est son privilège unique : bénie entre les femmes, sa beauté brille comme un lis parmi les épines. *Gaude Virgo gloriosa, super omnes speciosa... Sola gloriam refers Intaminatae originis.* La liturgie multiplie les mots et les images pour la féliciter de cette candeur sans pareille, reçue comme un don tout gratuit de l'amour divin, obtenue sans combat et possédée sans ombre.

Cette beauté ne serait-elle pas même trop parfaite pour que nous y voyions encore une figure de l'Église? Non, car Notre-Dame, comme l'Église, tient sa sainteté immaculée du Christ, son Rédempteur. Le mot de saint Grégoire de Nysse est vrai pour elle comme pour tous : « La nature humaine ne peut être sans tache que si l'Agneau qui ôte le péché du monde fait disparaître d'elle tout péché[41]. » Marie est rachetée, mais par préservation, *sublimiori modo redempta.* C'est en prévision de la mort de son Fils qu'elle a été gardée indemne de toute atteinte du péché originel. La fragilité de la nature humaine, qui faisait ressortir dans les deux figures précédentes les victoires de la grâce, n'a jamais causé le moindre dommage à celle-ci. La Vierge a été prémunie par la miséricorde divine : *quoniam adimplevit in me misericordiam suam... contra inimicum factus est protector tuus.*

---

40. Is., 61, 10.
41. *In Cantica*, hom. 8. *P. G.*, 44, 940.

Elle doit tout à son Seigneur, c'est le motif de son humilité, *fecit mihi magna qui potens est... cum essem parvula placui Altissimo...*, et c'est en cela qu'elle figure l'Église. Elle représente l'achèvement idéal de la Rédemption, le modèle suprême de pureté dont l'Église tend à se rapprocher toujours sous l'action de l'Esprit-Saint, sans pouvoir jamais y atteindre. L'Église, par tout le mouvement de sa vie ici-bas, tend à s'assimiler à son Chef mort et ressuscité pour elle, à participer à la plénitude de vie filiale de celui qui est le bien-aimé du Père. Mais il lui fallait aussi un modèle de cette participation à la sainteté de Jésus dans une créature rachetée par lui, qui lui doive tout et lui soit intimement unie comme une épouse : ce modèle, l'Église le trouve en Marie.

Le modèle et aussi le *mystère*, car la sainteté de l'Immaculée appartient à l'Église et provoque efficacement ses membres à lui ressembler : *Trahe nos, Virgo immaculata, post te curremus in odorem unguentorum tuorum.* Après le Sang du Seigneur et comme son plus beau fruit, elle est le bien commun de l'Église. Les oraisons de la messe de l'Immaculée Conception mettent en relation la pureté du peuple chrétien, son progrès vers Dieu et la pureté sans tache de Marie : *Vous l'avez préservée, elle, de toute tache, accordez que nous aussi, purifiés par son intercession, nous parvenions jusqu'à vous.* Et il est remarquable que le même verset du psaume 29 serve à exprimer dans l'office du 8 décembre la beauté préservée de la toute sainte, et dans la messe du mercredi des Cendres la joie du retour à la santé par la pénitence : *Je t'exalte, Seigneur, parce que tu m'as pris dans tes bras, et tu n'as pas réjoui mes ennemis à mon sujet.*

Au moment de l'Incarnation, Notre-Dame représentait officiellement toute l'humanité pour donner son libre consentement au mariage que le Verbe venait contracter avec elle; ce fut, selon saint Thomas[42] et la tradition qu'il résume, une des raisons de convenance de l'Annonciation. Ce jour-là, l'Immaculée était à elle seule, mystiquement, toute l'Église à venir. Depuis lors, elle appartient tout entière à cette Église; elle a enfanté le Chef

42. III[a] Pars, q. 30, a. 1.

du Corps mystique et sa participation corédemptrice aux Noces du Calvaire a mis le sceau à sa maternité spirituelle. Tout son crédit auprès de Dieu, elle l'emploie à rapprocher les membres de l'Église militante de la beauté que le Christ leur a méritée en sa Passion.

La Très Sainte Vierge est une figure incomparable de l'Église; elle en est le modèle et le prototype plutôt que l'image. Elle n'est pas seulement un des *mystères* qui coopèrent à sa sanctification comme l'épouse chrétienne et la vierge consacrée : elle est la médiatrice universelle par qui la sainteté se répand du Christ sur tous les membres de l'Église. Le regard de complaisance que le Seigneur pose sur elle depuis qu'elle existe a toujours enveloppé du même amour toutes les âmes qui, au long des siècles, viennent puiser chez elle la vie, la pureté et le secret d'être agréables à l'Époux divin. C'est à sa Mère et à son Église, indivisiblement, que Jésus-Christ redit sa tendresse et sa joie : *Tu es toute belle, mon amie, tu es immaculée.*

fr. Jean Gaillard, *m. b.*

# *L'alliance du Christ*

Nous sommes gênés par tout ce que comporte de sensible et de charnel l'union conjugale, et cela, qui ne doit nullement choquer dans l'ordre des unions humaines, est trop évidemment déplacé dès que nous entrons dans le domaine des rapports de l'âme avec Dieu. Mais si nous supprimons cet aspect essentiel, s'agit-il encore de la même chose ?

L'Écriture elle-même vient à notre secours, nous enseignant à entendre ses propres figures de manière à en recueillir tout le fruit spirituel sans verser dans des interprétations équivoques, capables d'engager la mystique dans des voies aberrantes : *Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée est un seul corps avec elle? Car il est écrit : « Ils seront deux dans une seule chair. » Au contraire, celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui.*

C'est donc dans un sens purement spirituel qu'il faut entendre ces noces auxquelles l'âme est mystérieusement conviée avec son Dieu : *Je te fiancerai à moi pour toujours, je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement, dans la grâce et la tendresse; je te fiancerai à moi dans la fidélité et tu connaîtras Yahveh !* (Osée, 2, 21-22.) Dieu est esprit : par l'esprit seulement nous pouvons nous unir à lui.

Les expressions de mariage et d'amour conjugal gardent pourtant toute leur valeur. Comme dans le mariage, il s'établit entre l'âme et Dieu une communauté entière de tous les biens. Incom-

arablement plus, à vrai dire, que dans n'importe quel mariage. à en effet Dieu, en nous admettant à partager sa vie et son onheur, met en commun avec nous sa richesse infinie, et cette chesse est lui-même. Il ne possède rien en dehors de cela. Il n'a en de plus intime. Toutes les richesses du monde, qui sont sien- es par droit de création, ne sont qu'un pâle reflet de sa splen- eur, et qui possède Dieu possède du même coup tout le reste : A moi sont les cieux et à moi est la terre et à moi sont les peu- les; les justes sont à moi et à moi les pécheurs; les anges sont à oi et la Mère de Dieu est à moi et toutes les choses sont à moi Dieu même est à moi et pour moi; parce que le Christ est à oi et tout entier pour moi. Que demandes-tu et que cherches-tu onc, mon âme ? A toi est tout ceci et tout est pour toi[1]. »

D'un autre côté, puisqu'en Dieu se résument toutes les riches- es de l'âme aimante et fidèle, en dehors de lui elle ne possède ien, ou plutôt ce qu'elle possède en dehors de lui, c'est encore ui. On ne peut concevoir une plus étroite communauté : le même ien identique est simultanément tout le bien de Dieu et tout le ien de l'âme.

Les biens corporels eux-mêmes ne sont pas exclus de cette ommunauté. Eux aussi, pour l'âme fidèle, sont un écoulement e la richesse divine. Ils sont un retentissement dans les zones nférieures de notre personnalité de la joie divine devenue nôtre ar l'amour. Cela, certes, n'est pas si simple, et les désordres du éché, particulièrement sensibles dans cette partie de notre être, roublent trop souvent cette harmonie. Il reste qu'en droit il en st ainsi et que l'amour n'exclut rien de ce qui nous constitue. 'est tout entier que Dieu nous aime, c'est avec notre être tout ntier qu'il s'unit. Être d'esprit et de chair, mais dont la chair énétrée par l'esprit est faite pour en partager la vie et recevoir ommunication de ses richesses. Oui, le bien divin est tout notre ien. Un amour qui établit une si complète et si étroite commu- auté ne peut pas être mieux représenté que par l'amour con- igal.

---

1. Saint Jean de la Croix, *Avis spirituels : Oraison de l'âme énamourée. Œuvres spirituelles du B^x Père Jean de la Croix*, t. II, p. 2300; Desclée de rouwer, 1947.

De même que les époux n'ont pas d'intérêt qui soit particulier à un seul, mais que tout est commun entre eux, joies, peines, désirs; de même l'union de Dieu avec l'âme par l'amour produit-elle une merveilleuse fusion des sentiments et des vouloirs, comme l'exprime de façon saisissante cette parole du Christ à sainte Thérèse : « A l'avenir, non seulement tu verras en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais tu auras soin de mon honneur comme une véritable épouse; mon honneur est le tien, ton honneur est le mien[2]. »

Il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus : du seul fait que Dieu, en aimant sa créature d'une manière prodigieuse, lui donne à partager sa propre béatitude en quoi se concentrent tous ses intérêts, il confond la volonté passionnée qu'il a de sa propre gloire avec la volonté de bonheur de l'élu. La créature aimée de la sorte, à son tour, ne peut séparer ses propres intérêts de ceux de la gloire divine, puisqu'ils sont confondus, et tout spontanément est amenée à réaliser le sublime programme indiqué par Dieu à sainte Catherine de Sienne : « Pense à moi, je penserai à toi! » Sa joie, sa tristesse et son désir dépendent uniquement du sort de la gloire de Dieu en dehors de laquelle elle n'a rien à désirer. La qualité d'épouse que lui a conférée l'amour dont Dieu, gratuitement, l'a aimée n'est pas un vain titre.

Comme l'épouse est le bien premier de l'époux et l'époux celui de l'épouse, ainsi Dieu est le bien de l'âme et l'âme aussi est le bien de Dieu. Il met en elle ses complaisances; elle trouve en lui sa joie. Tout ce qu'elle pourrait lui apporter n'est rien pour lui si elle ne se donne elle-même. Et, en retour, l'âme qui aime vraiment comme Dieu mérite et attend qu'on l'aime se repose en Dieu seul, et non pas en ses dons, si riches, si éblouissants qu'ils soient. De même que les biens matériels et autres ne sont pour les époux qui s'aiment que le cadre où se déploie leur amour et la matière qui alimente leur bonheur; de même que toutes ces choses ne leur sont bonnes et belles que parce qu'ils en jouissent ensemble, mais leur vraie joie est d'être intimement présents

---

2 Sainte Thérèse, *Relations spirituelles*, 2e série, relat. 28 (trad. Grégoire de Saint-Joseph. t. III, p. 121).

un à l'autre; ainsi toutes les joies du ciel et celles que l'amour ivin sait déjà faire goûter ici-bas ne sont que l'orchestration harmonieuse de la joie essentielle de la présence de Dieu à l'âme et de 'âme à Dieu. Et dans toute la mesure où, par une incompréhensible condescendance, Dieu a voulu faire entrer la société de ses réatures parmi les éléments de sa béatitude, — c'est-à-dire dans oute la mesure où il les a aimées vraiment d'amitié, — il met a joie en elles et à partager avec elles son bien infini.

Cela exige de part et d'autre un engagement définitif. Il y aura oujours cette différence entre l'amour libre le plus complet et 'amour conjugal que dans le premier, les amants ne s'appartenant pas l'un à l'autre, leur union est à la merci d'une rupture. Les promesses d'amour perpétuel ne sauraient valoir que dans le nariage, car ceux qui conservent, au moment où ils se donnent 'un à l'autre, la libre disposition d'eux-mêmes se reprennent un our comme ils se sont donnés. Pourtant l'amitié, pour être achevée, exige ce don total : comment, en effet, deux êtres pourraient-ls communier profondément dans la même vie, les mêmes aspirations, le même bonheur, s'ils sentent fragile leur union et précaire leur intimité? Pour mettre en commun ce qui fait leur raison de vivre et leur joie, ne faut-il pas que leur communauté soit 'erme et indissoluble? L'union de l'homme et de la femme, qui est l'amitié la plus complète, ne se réalise vraiment que par les engagements pléniers et définitifs du mariage.

Il en est ainsi de l'union de l'âme avec Dieu, qui constitue, sur le plan purement spirituel, un vrai mariage. Dieu, en aimant l'âme de cet amour d'amitié qui en fait son épouse, s'engage à l'aimer toujours, à la soutenir, à l'enrichir sans cesse : *les dons de Dieu sont sans repentance*, il se donne pour toujours, et c'est pour cela que le ciel est éternel. Sa fidélité est sans mesure. Mais il attend en retour un engagement total de notre âme; les mouvements de l'exaltation la plus intense ne peuvent en aucune manière suppléer ce don plénier et sans retour; pour que s'établisse l'amitié divine, il faut que l'épouse dise un *oui* qui vaille pour l'éternité.

Hélas! sa fidélité à elle n'est pas aussi assurée que celle de Dieu. Elle est fragile, sujette à se reprendre, lâche comme tous les faibles. Sa déloyauté vient souvent briser l'union que le libéral

amour de Dieu avait établie, et c'est elle qui, trop souvent, délie Dieu de ses serments. Combien de fois la miséricorde vient-elle alors au secours de sa misère et renoue-t-elle la merveilleuse amitié brisée par sa faute ? Jusqu'au bout, elle s'offre à cela, et l'âme qui a perdu tout droit à l'amour et aux bienfaits de son Époux divin ne cesse pas d'avoir accès à son cœur par cette porte ouverte. Mais quand la mort corporelle l'a fixée dans l'état spirituel qui fut le dernier de sa vie terrestre, quand elle a échangé sa condition de versatilité, grâce à laquelle le plus grand pécheur peut toujours revenir comme le plus grand saint peut toujours tomber, contre l'immutabilité magnifique et redoutable des purs esprits, alors la rupture est définitive, et, comme une épouse adultère et obstinée, elle est répudiée, chassée définitivement du foyer conjugal.

Il est impossible d'aimer Dieu sans se donner à lui totalement en renonçant désormais à s'appartenir à soi-même. Mais Dieu ne demande cela que parce que le premier il se donne ainsi. Nul ne peut bénéficier de ce don prodigieux qu'en s'engageant dans cette voie de renoncement. De la sorte se trouvent encore une fois merveilleusement alliées les exigences de l'amour le plus désintéressé avec les aspirations au bonheur qui traversent et animent toute la morale évangélique : *Celui qui perdra son âme à cause de moi la retrouvera* (Mt., 16, 25). Mais n'est-ce pas justement le trait le plus profond de l'amour conjugal que d'établir le bonheur le plus complètement humain sur la base de l'oubli de soi ?

★

Les alliances humaines ne sont qu'un contrat, une convention, quoique sacrée. Un double *oui* les établit, qui ratifie la fusion des cœurs, mais qui ne la fait pas. La volonté divine est réalisante, les *oui* qu'elle dicte font ce qu'ils déclarent. L'alliance de l'âme avec Dieu n'est pas seulement un contrat, c'est une réalité qui transforme l'âme et l'élève et la met à même d'aimer en véritable épouse. C'est la grâce. L'Époux ici, tout-puissant, fait le cœur aimant et consentant de l'épouse, comme Ève, au premier

our, fut faite du côté d'Adam, et comme sur la Croix le Christ fait l'Église.

Il y faut pourtant aussi le *oui*, humble et par lui-même impuissant, de l'épouse. Car « Celui qui t'a créé sans toi ne te sauera pas sans toi ». L'amour conjugal est une amitié, la plus parfaite, et l'amitié par nature comporte la réciprocité : elle établit la communauté des cœurs et ne saurait subsister si l'un des deux se dérobe. Comme les premiers pas sont toujours faits par Dieu, c'est lui, notre Créateur et notre Seigneur absolu, qui offre à notre âme son alliance, qui sollicite d'elle le *oui* qui lui permettra enfin de répandre sur elle ses bienfaits. Et le premier acte de notre amour d'épouse est de prononcer ce *oui* qu'il attend. Mais c'est un don irrévocable qu'il demande. Il ne s'agit pas, pour avoir rencontré le Christ au cours des flâneries de son cœur, d'arrêter à lui en passant son amour. Si notre engagement n'est pas définitif, nous ne répondons pas vraiment à son amour et nous refusons son alliance. A celui qu'il aime ainsi, il dit : *suis-moi*, mais il n'accepte pas qu'*on tourne la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue*. Car l'amour qu'il nous offre est celui d'un Époux qui ne saurait se contenter d'un amour transitoire. Il se donne à nous pour toujours, mais il faut pour toujours aussi nous donner à lui. Si l'épouse ne dit pas son *oui* qui l'engage pour la vie, c'est en vain que l'époux a prononcé le sien et tout l'amour qu'il lui offrait retombe parce qu'elle l'a refusé. Ainsi en est-il de cet amour infini par lequel le Christ nous propose son alliance : l'âme qui refuse de s'engager lui demeure fermée, le don qui lui est fait lui reste étranger et retourne sans résultat à celui dont il vient.

Ce *oui* de l'épouse vaut pour l'éternité, et pourtant elle met toute sa vie à le prononcer. Au ciel seulement il prend tout son sens et tout son effet. Là seulement il devient irrévocable, de sa part comme de celle du Christ. Là seulement il réalise en plénitude la totale communauté de biens, d'intérêts, d'amour, entre l'âme et Dieu. Pénétrée jusqu'en ses dernières fibres de la lumière et de la chaleur du cœur de son époux, l'épouse ne verra plus que lui, n'aimera plus que lui, ne jouira plus que de lui. Elle ne sera pas pour autant indifférente et étrangère aux biens créés, et surtout à ce bien supérieur qu'est la vie personnelle de

l'autre. Elle vibrera à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand, à tout ce qui est enivrant dans la création; elle aimera personnellement, tendrement, ardemment, tous ses compagnons d'éternité, ses amis dans le Christ : mais rien de tout cela ne la détournera de Dieu, rien de tout cela ne se présentera à sa conscience comme un bien, une joie, un plaisir ajouté et autre que celui qu'elle trouve en son époux, car c'est en Dieu qu'elle connaîtra et aimera toutes ces bonnes choses, tous ces intimes amis, et c'est Dieu encore que très consciemment et très expressément elle aimera en eux. Là vraiment et là seulement achève de se réaliser le mot de saint Paul rappelé plus haut : « *Celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui.* »

C'est dès ici-bas pourtant que l'âme est épouse du Christ, c'est dès le premier instant de sa justification, puisque la grâce suffit à établir cette alliance. Le *oui* qui l'engage est celui sans lequel elle ne saurait être justifiée. L'affermissement de ce *oui* et la sincérité grandissante de cet engagement se confondent avec le progrès de la grâce et de la vie spirituelle.

Au moment du baptême, c'est le fond de notre âme qui est pris par Dieu. La chair, la sensibilité et même nos activités spirituelles moins profondes sont encore à conquérir pour que la grâce règne sur tout notre être et finisse par façonner en nous cette personnalité harmonieuse des enfants de Dieu qui n'est achevée sur la terre que chez les saints. Elles sont à vrai dire purifiées du péché lui-même, mais elles en gardent les traces sous forme de tendances opposées à celles de la grâce. Tout le développement de notre vie chrétienne est un combat de la grâce contre ces forces du mal. Chez beaucoup, hélas! ces dernières triomphent et l'union avec Dieu est rompue. Chez le plus grand nombre des autres, les tendances mauvaises sont contenues juste assez pour que soit maintenue la vie de la grâce, mais elles foisonnent en mille petites manifestations étrangères à cette vie et qui finissent par la masquer plus ou moins complètement : c'est la masse des chrétiens ordinaires. Il y a enfin ceux qui prennent tout à fait au sérieux l'amitié divine et qui se mettent résolument à en faire triompher les exigences dans le détail de leur vie, combattant vigoureusement toutes ces tendances pour que la grâce étende son règne effectif sur toutes les parties de leur être : c'est

e petit nombre des chrétiens vrais. Ceux-là prennent une entière conscience de l'état d'épouse où leur âme a été placée par Dieu au our de leur baptême, et ils tendent de toutes leurs forces vers la réalisation parfaite de leur éminente dignité et des desseins de l'amour qui les a aimés jusque-là.

Ill n'est pas étonnant dès lors que le terme de cette ascension soit justement une sorte de renouvellement, d'affermissement et le mise en valeur des premières épousailles de l'âme avec Dieu. La tradition spirituelle de l'Église est ici certaine : ceux qui ont connu par expérience et nous ont décrit l'itinéraire spirituel de l'âme en quête de son Dieu, nous ont presque tous parlé d'un état sublime et qui présente, au cours même de la vie terrestre oujours en évolution, un certain caractère d'achèvement, le mariage mystique. Le récit de telles expériences achève de mettre en relief ce caractère de l'amour divin qui en fait réellement, quoique d'une manière transcendante, un amour d'Époux. Mais Dieu n'attend pas pour nous aimer de la sorte que notre âme ait passé par le creuset de toutes les purifications et traversé toutes es étapes du progrès spirituel. C'est dès le début qu'il fait de notre âme son épouse. Notre développement surnaturel n'est autre chose que la progressive libération de cet état d'épouse où notre âme, par le fond d'elle-même, a été placée dès les premiers instants de sa vie de grâce. De la part de Dieu, auteur principal de ce développement, il est l'accentuation de cet amour d'Époux auquel nous devons notre dignité d'épouse. Et quand nous serons parvenus au terme de notre croissance d'enfants de Dieu, après cette vie, ce même amour nous fera entendre la parole joyeuse de l'Époux du Cantique : *Viens, mon épouse, arrive du Liban ; tu vas être couronnée !*

★

Que ceci n'apparaisse pas un idéal inaccessible, ou réservé à ceux qui par état sont détachés effectivement de toute chose au monde. Chacun, certes, a une tâche temporelle à remplir, et bien des êtres nous entourent auxquels nous devons plus que notre bienfaisance : notre amour et notre attachement. Les chrétiens en particulier qui vivent dans le mariage doivent réaliser sur le

plan temporel et humain cette union totale dont l'union de l'âme avec Dieu est le type transcendant[3]. Mais cela ne doit pas porter préjudice à cette alliance avec Dieu que la charité établit en eux aussi. L'amour de Dieu n'exclut pas les autres amours, quand ils sont légitimes, mais seulement se les subordonne, tandis qu'en compensation il les élève et les enrichit. *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi* (Mt., 10, 37), ce qui prescrit la rigoureuse subordination de tout amour humain à la charité; mais aussi : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*, ce qui transfigure nos amours les plus humaines et les pénètre de charité. De sorte que si notre Époux veut être tout notre amour, c'est parce qu'il transforme nos affections légitimes en une expression de notre amour pour lui. Et s'il ne veut pas que nous connaissions d'autre joie que celle de sa présence, c'est parce qu'il est présent à toutes nos joies permises et en fait une des formes de la joie qu'il nous donne. L'amour qu'il attend de nous n'est exclusif que des amours mauvaises et des joies défendues, et aussi de cet attachement démesuré aux satisfactions légitimes qui les rend opaques à la lumière et en fait des écrans qui nous séparent de lui, des liens qui retiennent loin de lui notre cœur.

Ainsi, le chercher à travers tout et le trouver en tout; en arriver peu à peu à trouver plus de joie en lui-même que dans le bien créé où nous le retrouvons; détourner notre désir des biens où il ne peut pas se rencontrer, c'est là notre fidélité d'épouse, à laquelle il tient de toutes les forces de cet amour d'Époux qu'il lui a plu de faire naître en son cœur à notre égard. Fidélité qui est le plus précieux hommage de l'épouse à l'Époux et que tout l'élan de son âme la pousse impérieusement à rendre, parce qu'elle ne peut mieux ni autrement lui témoigner sa reconnaissance d'avoir été choisie.

La Sainte-Beaune, le 2 mars 1949,
en la fête du B^x Henri Susso.

fr. Jean-Hervé Nicolas, O. P.

3. Cf. Eph., v, 25 : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église. »

# *L'échelle des Cantiques d'après Origène*[*]

Chaque fois qu'Origène parle du Cantique des cantiques, il s'en prend au titre même de l'ouvrage pour situer le poème nuptial au terme d'une ascension mystérieuse, jalonnée par les autres cantiques de l'Écriture, et dont l'âme doit parcourir les étapes. « Ce n'est qu'après avoir hanté tous les cantiques qu'elle chantera le Cantique des cantiques. »

On a beaucoup écrit ces dernières années sur la mystique d'Origène et on s'est plu à relever différents aspects assez oubliés de sa théologie, qui en font un des Pères de la mystique chrétienne. Mais on n'a pas assez remarqué, croyons-nous, le rôle capital joué dans sa doctrine par l'échelle des cantiques. La constance avec laquelle il insiste sur chacun de ceux-ci, le rôle qu'il attribue à la louange spirituelle et à la vie angélique, vie de louange par excellence, l'attention qu'il met à souligner les différences entre cantiques, hymnes, psaumes en plusieurs endroits de ses œuvres, le sentiment de la joie dans l'ascension qui le fait chan-

---

* Ces pages sont le raccourci d'un chapitre de l'introduction aux *Homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques*, à paraître ultérieurement aux Éditions du Cerf dans la collection « Sources chrétiennes ».

ter toujours malgré les difficultés de la vie, et surtout sa complaisance à s'attarder aux commentaires de ces cantiques pour lui si attrayants, sont autant d'indices qui nous en révèlent l'importance à ses yeux. L'échelle des cantiques qui revient plusieurs fois dans ses œuvres nous paraît être un élément tout à fait essentiel de sa théologie de l'ascension mystique. Elle en explique les éléments et en éclaire singulièrement la synthèse. Beaucoup plus peut-être que toutes les autres échelles qu'on retrouve sous sa plume, et qui sont autant de variations sur un thème toujours identique, — celui de notre croissance spirituelle, — elle nous conduit au centre même de sa doctrine en nous en révélant les grandes lignes.

Il faut savoir en effet que, pour Origène, la partie la plus importante de l'Ancien Testament est l'histoire d'Israël depuis l'Égypte jusqu'à l'apogée de la royauté. Ce n'est que Salomon qui pourrait jouir enfin de la promesse dans toute sa plénitude, bâtir le temple, célébrer le culte dans toute sa splendeur. Avant cela, ce serait la montée laborieuse, la conquête, la construction, les enfantements de la vie présente. Or toute cette histoire est essentiellement figurative pour Origène. Elle représente non seulement la vie de l'Église, mais encore la vie concrète de chacun de nous dans l'ordre de la grâce et du salut. Et nulle part cette figuration n'est exposée avec autant d'ampleur que dans l'échelle des cantiques. Elle n'y est pas très développée, il est vrai, mais ses contours en sont majestueux et clairs.

Sans doute, ce sera le Cantique des cantiques lui-même qui contiendra la substance théologique de la vie unitive, mais l'ascension mystique proprement dite, les degrés qui mènent à l'union et qui sont énoncés dans cette échelle sont d'une importance non moins grande. Et c'est justement dans d'autres cantiques de l'Écriture qu'Origène fixera ces étapes.

Cette doctrine est le mieux exposée dans la première homélie sur le Cantique des cantiques. On la trouve aussi, plus développée mais moins claire, dans le prologue du grand commentaire sur le même livre. De plus, certains cantiques de l'Ancien Testament, notamment le cantique de l'Exode, le cantique du puits au Livre des Nombres et celui de Débora sont l'objet de développements utiles en cette matière de la part d'Origène, dans les

homélies qu'il a consacrées à ces livres inspirés. C'est la doctrine qui est exposée dans ces passages que nous allons résumer ici.

> De même que nous avons appris par Moïse, dit-il, qu'il y a non seulement le Saint, mais aussi le Saint des saints, et non seulement le Sabbat, mais aussi le Sabbat des sabbats, ainsi nous apprenons par Salomon qu'il y a non seulement des cantiques, mais aussi le Cantique des cantiques. Heureux celui qui entre dans le Saint, mais plus heureux celui qui entre dans le Saint des saints. Heureux celui qui célèbre le Sabbat, mais plus heureux celui qui célèbre le Sabbat des sabbats. Heureux également celui qui comprend les cantiques et les chante — personne en effet ne chante, si ce n'est aux fêtes —, mais bien plus heureux celui qui chante le Cantique des cantiques. Et de même celui qui entre dans le Saint a besoin de beaucoup encore pour pouvoir entrer dans le Saint des saints, et celui qui célèbre le Sabbat, institué par le Seigneur pour son peuple, de beaucoup encore pour célébrer le Sabbat des sabbats, ainsi difficilement trouvera-t-on celui qui, ayant traversé tous les cantiques que contiennent les Écritures, pourra enfin monter jusqu'au Cantique des cantiques [1].

Beaucoup s'avanceront qui n'arriveront pas au terme, et qui, comme les Israélites, mourront en route. Beaucoup abandonneront la lutte et rebrousseront chemin. Rares seront ceux qui parviendront au but, car la voie est longue et difficile.

Les principaux cantiques de l'Ancien Testament sont mis par Origène en harmonie avec les grandes étapes de l'histoire d'Israël, qui signifieront à leur tour les étapes de l'ascension de l'âme. Sept cantiques sont énumérés. Ce nombre sept est certainement voulu. Le septième cantique, le Cantique des cantiques, étant le cantique du repos, les six premiers constitueront les étapes laborieuses de la vie; rappel évident des six jours de la création : l'échelle d'Origène est un hexaméron de la vie mystique.

---

1. Première homélie, début. Les passages cités en petit texte au cours de cet article sont la continuation de celui-ci.

Voici, disposés en tableau, les cantiques qui constituent l'échelle :

1. Exode, 15, 1 suiv. : *Cantemus Domino.*
2. Nombres, 21, 17-18 : *Ascendat puteus.*
3. Deutéronome, 34, 1 suiv. : *Audite cœli quae loquor.*
4. Juges, 5, 2 suiv. : *Cantique de Débora.*
5. II Rois, 22, 2 suiv. : *Dominus firmamentum* (Cantique de David).
6. Isaïe, 5, 1 suiv. : *Cantabo canticum dilecto vineae meae.*
7. Cantique des cantiques de Salomon.

Nous avons exposé ailleurs le problème historique et liturgique que pose la série de ces cantiques[2]. Notre but ici est d'étudier la pensée origénienne au point de vue spirituel. Une chose paraît claire : Israël, préparation et préfiguration de l'Église et du mystère de l'âme, s'approche, de purification en purification, de son Époux et du jour de ses noces. La rencontre ne se fera qu'en la septième et dernière étape, au Cantique des cantiques, qui chante effectivement les noces de l'Époux. Et toute la croissance spirituelle, même au milieu des plus dures épreuves, sera une joie constante : chaque étape de la vie ascétique sera un cantique. Cette joie profonde qui jalonne de fêtes toutes les ascensions est une caractéristique de la mystique origénienne. On a fait remarquer que sa mystique ne connaissait pas d'obscurité, pas de nuée. Dans la vie du chrétien, ce sera, selon Origène, la révélation de plus en plus grande de la présence de l'Époux, que l'âme verra un jour « bondissant sur les montagnes et franchissant les collines ».

S'il diffère à ce point de vue de ses successeurs, comme Grégoire de Nysse, Evâgre, le pseudo-Denys, Maxime le Confesseur, chez qui la ténèbre et l'apophatisme jouent un rôle primordial, on peut dire que ce qui est privatif ou négatif est absorbé chez Origène par la kénose, est accroché à la Passion du Christ, au triomphe de la Rédemption et de l'amour. Sa vie a été trop pro-

2. *Rech. de Sc. rel.*, 1948, pp. 120 sq.

che du martyre, auquel il avait tant aspiré et si bien préparé les autres, pour qu'elle ne soit pas imprégnée de la joie de la Passion et que sa théologie n'en soit comme frappée. La mystique d'Origène, essentiellement lumineuse, est marquée d'un optimisme foncier. Optimisme au reste très orthodoxe, attentif à notre état pécheur et à la pure gratuité du don de Dieu, dans lesquels le rôle de la prière et celui de la grâce sont prédominants. Toutes les illuminations, en effet, s'obtiennent par la prière, c'est en les demandant avec instance qu'on les reçoit. Fréquemment même, en ses homélies, il s'arrête pour demander à Dieu la lumière et le don de pénétrer les saintes Écritures : « Si quelqu'un médite jour et nuit la sagesse, il pourra approfondir ses connaissances. » *Si tamen recte quaesierit et quaerens pulsaverit ostium sapientiae... petens a Deo ut apreciatur sibi et mereatur accipere per Spiritum Sanctum Verba Sapientiae.*

★

Voyons maintenant comment Origène construit son échelle des cantiques.

En la première étape, dit-il en s'adressant à l'âme,

> il te faut sortir de l'Égypte, et, sortie de l'Égypte, traverser la mer Rouge, pour pouvoir chanter le premier cantique, disant : Chantons au Seigneur, car il a fait éclater sa gloire.

Pour arriver au grand Cantique l'âme doit d'abord « sortir de la terre d'Égypte » et « traverser la mer Rouge ». « Il faudra, dit Origène, que l'âme puisse marcher à sec au milieu de la mer, et que les eaux de celle-ci s'élèvent en murailles de part et d'autre » pour échapper aux mains des Égyptiens (c'est-à-dire à l'esclavage de Satan), et que, les ayant vus morts sur le rivage, elle croie en la puissance de Dieu et de Moïse.

La tradition a universellement interprété cette libération de la sortie de l'eau baptismale et de l'entrée du chrétien dans le royaume. Cette idée n'est certes pas absente dans la pensée d'Origène, mais il semble plutôt que le Docteur alexandrin vise ici

l'entrée dans la vie mystique que doit couronner l'union du Cantique des cantiques. Ce n'est pas encore la gnose; le fidèle n'a pour guide que la foi, mais il aspire vers la lumière. L'âme découvre peu à peu ses noces avec le Verbe, et c'est à décrire cette découverte que s'applique avant tout Origène. Il s'agit donc ici de se libérer de l'empire de Satan par le baptême et par les moyens ascétiques adaptés aux commençants. Une fois sortie de l'eau, l'âme chantera son premier cantique, *Cantemus Domino*, dans la joie de la libération.

La seconde étape sera une étape de sécheresse. Dans toutes les expressions employées par Origène pour désigner les actes de l'ascension spirituelle, il y a une signification particulière : sortir (*egredi*), traverser (*pertransire*), cheminer (*perambulare*), lutter (*militare*). La traversée du désert sera accompagnée des tentations de l'aridité : le découragement, le murmure, l'acédie, mais la colonne lumineuse sera toujours présente, et celui qui persévérera se sentira réconforté par l'eau qui étanchera sa soif :

> Quoique tu aies prononcé le premier cantique, tu es encore loin du Cantique des cantiques. Chemine spirituellement sur la terre du désert, jusqu'à ce que tu arrives au puits qu'ont creusé les rois, pour y chanter le second cantique.

La traversée du désert est décrite dans plusieurs livres saints : Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. Il faudra les franchir tous spirituellement. Ici encore, les étapes seront marquées par des cantiques. Dans son homélie XII sur le Livre des Nombres, Origène avait exposé longuement le cantique du puits *quem foderunt reges*. Il y revient à présent, comme au terme de la seconde étape : la première aridité du désert étant passée, l'âme pénètre dans les profondeurs du puits que les rois, et non les simples terrassiers, ont creusé : c'est la profondeur de la doctrine scripturaire qui est énoncée ici. Aussi, la troisième étape sera-t-elle illuminée par la vision des mystères, et, de les avoir découverts avec la grâce de Dieu, l'âme chantera.

Munie de cette force nouvelle, elle sera aidée dans la suite de sa traversée et elle parviendra au terme de sa première purification, de sa traversée aride; elle chantera alors un troisième can-

ique : celui du Deutéronome. Origène invite l'âme à s'unir à loïse pour le chanter :

> Viens ensuite aux confins de la terre sainte, dit-il, pour que, te tenant sur le rivage du Jourdain, tu chantes le cantique de Moïse, disant : Cieux, prêtez-moi attention et je parlerai, et la terre entendra les paroles de ma bouche.

Le merveilleux cantique! s'écrie Origène, que la terre seule ne uffit pas à entendre, puisque le ciel est aussi convié. En cette roisième étape, le ciel s'ouvre et l'âme est prête à en contem- ler les grandeurs. L'aridité du désert est passée; on entre désor- nais dans la terre promise. Jusqu'à présent, le croyant n'était nostique qu'en aspiration. Il s'approchait de la lumière, mais l avait encore les pieds dans le sable du désert. A présent, la onnaissance va devenir jaillissante. On quitte le Pentateuque et 'est un nouvel itinéraire qui commence à travers d'autres Livres.

★

Désormais, le désert étant franchi et l'âme fortifiée, va sonner 'heure des grands combats. C'est à l'intérieur de l'homme qu'ils uront lieu, car ce sont les ennemis de l'intérieur qui vont s'a- harner contre lui au moment où il entreprendra de conquérir on héritage. Les tentations du désert étaient moins violentes, lus étalées, elles environnaient le fidèle et n'entraient pas en ui. C'est contre lui-même à présent, contre le vieil homme que a lutte se fera sentir. Les peuples qui habitaient la terre pro- nise, « sept nations plus nombreuses et plus puissantes que oi[3] » et que Dieu avait décidé d'exterminer de devant sa face à

3. « Lorsque Iahvé ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu vas rendre possession et qu'il aura chassé devant toi beaucoup de nations, les Héthéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phéréséens, es Hévéens et les Jébuséens, sept nations plus nombreuses et plus puissantes ue toi, ... tu ne formeras pas d'alliance avec elles, et tu ne leur feras point râce. Tu ne contracteras point mariage avec elles... car elles détourneraient es fils... et les entraîneraient à servir d'autres dieux... Tu ne pourras pas les xterminer promptement, de peur que les bêtes sauvages ne se multiplient

cause de leurs horribles crimes, représentent nos vices. Il faut que nous les attaquions les uns après les autres en les extirpant sans relâche, pour nous en rendre maîtres. Mais la victoire est assurée à celui qui ne fléchit pas. La lutte se fera « avec Jésus »; Josué, en effet, le grand conquérant de cette guerre, Josué, qui porte le nom même du Christ, sera notre chef; et c'est grâce à sa vaillance qu nous triompherons :

> Tu devras lutter à nouveau avec Jésus et posséder en héritage la terre sainte; il faudra que l'abeille te prophétise, et que l'abeille te juge — Débora signifie abeille —, afin que tu puisses prononcer aussi ce cantique qui est contenu dans le Livre des Juges.

Cette quatrième étape, elle aussi, sera longue. Les peuples qui habitaient la terre promise se défendraient et l'offensive n'irait pas sans recul ni inquiétudes. Mais, dès les premiers assauts, la victoire nous attend.

En effet, le cantique de Débora est déjà un cantique de victoire, *Debora velut victoriae ipsius laudem cecinisse perscribitur.* Quoique le ciel se soit ouvert et que l'âme ait pénétré dans la terre promise, la lutte continue et il faudra renverser les uns après les autres tous les assaillants. Le nom de l'auteur de ce cantique, Débora, signifie « l'abeille », dont le labeur produit le miel qui, d'après Origène, doit servir à réconforter dans le combat. Au départ, où il fallait étancher sa soif, le réconfort avait été de l'eau; il est devenu ici de qualité plus noble : c'est au miel à présent que pourra recourir le mystique.

A vrai dire, nous ne sommes encore qu'au début de la lutte intérieure. C'est à David seulement que reviendra la conquête définitive de la terre promise. Au cours de cette cinquième étape, l'âme est venue à bout de tous ses ennemis, de tous ses vices. Elle les domine en maître, elle « règne » sur eux, et nous voici arrivés au livre des « Règnes » :

> Après cela, montant au livre des Règnes, viens-en au canti-

---

contre toi. Iahvé ton Dieu te les livrera, et il jettera parmi elles une grande consternation jusqu'à ce qu'elles soient détruites » (Deut., 7, *passim*).

que où David, fuyant les mains de tous ses ennemis, et la main de Saül, dit : Le Seigneur est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur, mon roc où je trouve asile.

Origène ne fait que citer le titre même de ce cantique. Ce n'est u'après cette série de victoires, après avoir vaincu toutes ses auvaises tendances, que l'âme peut aspirer à voir ses épousail- es. Et en effet, bientôt devenue nubile et apercevant l'Époux, lle pourra annoncer que c'est à son bien-aimé qu'elle chante :

Puis tu dois parvenir en Isaïe, pour dire avec lui : Je chanterai au bien-aimé le cantique de ma vigne,

ar c'est bien là le sens de ce cantique : *Cantabo dilecto canti- um vineae meae*. Dès le désert, les mystères ont été révélés; sur s rives du Jourdain, le ciel s'est ouvert, et, devant l'enjeu de la ataille et devant la conquête, l'âme a entrepris courageusement ous les combats. A présent, le repos approche et voici que l'É- oux se montre. L'âme le sent tout près d'elle, et déjà elle lui répare son cantique.

Un détail curieux nous montre l'évolution de la pensée origé- ienne, s'ouvrant de plus en plus à l'idée des épousailles. Dans on grand commentaire, antérieur de quelques années aux homé- es, il indique comme sixième cantique celui des Paralipomè- es, qui, venant immédiatement après celui de David mentionné lus haut, serait suivi par le cantique de Salomon. Mais il con- ède à celui qui en aurait la dévotion de chanter le cantique 'Isaïe, — *licet non valde convenienter videatur*, — quoique cela araisse peu indiqué, dit-il, car le Cantique des cantiques est le ernier de la série et est bien antérieur à celui d'Isaïe[4]. Dans les omélies, arrivé à un âge plus avancé et à une intelligence plus rofonde des choses spirituelles, cette raison d'anachronisme ne arrête plus, et il opte décidément lui-même, sans ambage, pour cantique d'Isaïe qui entrevoit l'Époux, celui de la sixième

4. La critique moderne, qui reporte à l'époque post-exilienne la composi- on du Cantique des cantiques, attribué fictivement à Salomon, aurait calmé s scrupules d'Origène.

étape. Celle-ci étant franchie, Origène n'a presque plus rien à dire et laissera parler le texte sacré. Arrivée à ce sommet, l'âme, toute purifiée de ses péchés et de ses vices, convolera aux noces de l'Époux, pénétrera dans la chambre nuptiale et pourra chanter, avec le bien-aimé, le dernier cantique : *ut possis, anima decora, cum sponso et hoc canere canticum canticorum.*

> Et lorsque tu les auras tous dépassés, va vers ce qui est plus haut, afin que tu puisses enfin, âme désormais toute belle, chanter aussi avec l'Époux le Cantique des cantiques.

La grandeur de cette page n'échappera à personne. Nous nous trouvons ici devant un des plus majestueux tracés de la vie de perfection qui soit jamais sortis de la plume d'un écrivain ecclésiastique. La tradition, séduite par cette montée impressionnante, s'est emparée de l'idée d'Origène et l'a développée de mille manières.

O. Rousseau, *m. b.*

# *Textes liturgiques*

## *Marie dans la liturgie chaldéenne*

*Les Chaldéens (dont le rite représente une des premières dérivations e la liturgie primitive répandue sous une forme syro-orientale en ésopotamie) célèbrent au lendemain de Noël la fête de la* Congratu-ation de la Sainte Vierge. *On y félicite Marie de l'Enfant qu'elle pré-nte au monde, tout comme, en Orient, parents, amis et voisins le ont pour une femme qui vient d'accoucher en lui rendant visite et n disant : « Grâces à Dieu pour votre heureuse délivrance ! » Voici hymne, due à Georges Warda (XIII^e siècle), que les catholiques de ancienne Chaldée chantent en syriaque à Marie le 26 décembre :*

... Elle est l'arbre étonnant,
qui a porté un fruit merveilleux :
toute la terre l'admire
et l'exalte aux yeux de tous.

Elle est l'arche de chair,
en laquelle s'est reposé le vrai Noé,
qui libéra notre nature
de l'esclavage de Satan.

Elle est le rocher sans fissure
d'où a jailli une source,
et les peuples aveugles d'ignorance,
elle les a enrichis de toute science.

Elle est le buisson admirable
qui a été embrasé de feu;
durant neuf mois
a habité en elle un feu incandescent...

... Elle est la Vierge dont Isaïe,
au chapitre quatrième,
prédit qu'elle sera la Mère du Seigneur,
Fils du Très-Haut...

Elle est cette porte du Seigneur,
comme en Ezéchiel,
par laquelle aucun mortel n'a passé,
et par qui entre et sort le Seigneur...

Qui ne louerait son enfance,
qui ne glorifierait son adolescence,
qui ne se ferait en toute liberté
l'esclave de sa Seigneurie ?

... Si Gabriel a fléchi le genou devant elle,
et l'a saluée en toute crainte,
maudite la bouche qui ne la loue pas,
et la langue qui ne la célèbre pas.

*Et voici la prière de Damien, prêtre du couvent d'Alqosh, que la liturgie chante le 8 décembre :*

« Gloire au Très-Haut qui fit de grandes choses en la Vierge Marie, car dès le sein de sa mère il fit qu'elle n'ait pas de semblable parmi les anges.

« O Christ, notre Sauveur, qui avez délivré Marie du péché d'Adam par les mérites de votre sang, et qui avez réalisé sa rédemption d'une manière de beaucoup supérieure à celle de tous les enfants d'Adam, en ne la laissant pas même une seconde sous l'empire du Malin : ayez pitié de nous.

« Une belle fleur, qui n'a pas de pareille, a apparu aujourd'hui sur une terre stérile, pleine d'épines et de ronces : Marie, de la race du malheureux Adam et fille d'Ève que tua le serpent, a été conçue par la puissance du Seigneur sans péché dès le début. C'est là chose étonnante et incompréhensible qu'aucune parole ne peut décrire. Gloire à la puissance divine !

« O Reine des reines, riche en tout, enrichissez de bienfaits vos serviteurs, ô Mère du Très-Haut ! Car il vous a rendue intendante de ses trésors et maîtresse universelle, ainsi qu'il a plu au Roi des rois de vous placer au-dessus de tout. Par votre bonté, répandez sur tous les dons dont ils ont besoin, afin que le monde entier vous tresse toujours la couronne d'action de grâces.

« Que vous êtes belle, ô Épouse vierge pour l'Époux glorieux, le Verbe divin. C'est en votre sein qu'il a placé ses trésors et c'est en vous qu'il a réuni les grâces comme en une mer, et il vous a faite source de vie pour les mortels... O miséricordieuse dans les besoins, venez au secours de tous les enfants de l'Église maintenant et à l'heure de la mort. »

# VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE

RBEAU (H.) : *Regards sur la chair et l'esprit.* Desclée de Brouwer, Paris, 1948; 104 pp.

: *La Sainte Bible de Jérusalem, l'Ecclésiaste.* Éd. du Cerf, 1949, 36 pp.; 65 fr.

ULOGNE (Ch.) : *Le monde des esprits.* Éd. du Rocher, Monaco, 1949; 208 pp.; 165 fr.

UDON (J.) : *Memento du privilège paulin.* Librairie missionnaire, 26, rue Vavin, Paris, 1949; 102 pp.

ISSON (J.-P.) : *Gloire et misère de l'Afrique chrétienne.* R. Laffont, Paris, 1948, 320 pp.; 420 fr.

*ncuentenario Guadalupano.* Basolica de nuestra sinora de Gudalupe, Mexico, 216 pp.

*Chapelet et le Rosaire.* Procure générale du Clergé, Paris, coll. « Les Belles Prières », 1949; 32 pp.

AUDEL (P.) : *Interroge le Cantique des cantiques.* Fribourg, éd. Egloff, Paris, L.U.F., 1948; 540 pp. *Imprimatur* de Fribourg; 1500 fr.

MIER (M.-A.) : *Amédée de Lausanne.* Éd. de Fontenelle, Abbaye de Saint-Wandrille, 1949; XLIV-492 pp.; 750 fr.

IBLY (H.-L.) : *La vie et la survie de Guy de Fontgalland devant la psychologie, la critique et l'histoire.* Déport, E.P.E.E., 100, rue de l'Université, Paris, 1947; 320 fr.

HAMELET (G.) : *Mademoiselle d'Airolles, fondatrice de l'U.C.S.S.* Éditions de l'U.C.S.S., 16, rue Tiphaine, Paris-15e, 1949; 288 pp.

ISABETH DE LA TRINITÉ : *Écrits spirituels.* Éd. du Seuil, coll. « La Vigne du Carmel », 1949; 256 pp.

GLEBERT (O.) : *Les Saints de janvier, février, mars.* Éd. Albin Michel, coll. « Pages catholiques », 1949; Trois brochures, 64, 56 et 66 pp.; 50 fr. chaque.

RNESSOLE (P.-D.) : *Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages, fondatrice des Filles de la Croix.* Beauchesne, Paris, 1948; 64 pp.

DARD (P.) : *Prières de saint Augustin.* Procure générale du Clergé, Paris, 1949; 64 pp.; 85 fr.

AILVILLE : *Program of action. A suggested outline for the lay apostolate young women.* Grailville, Loveland Ohio, U.S.A., 1946; 124 pp.

*Homéliaire patristique.* Éd. du Cerf, « Lex Orandi », 1949; 360 pp.; 480 fr.

JUST (B.) : *Le forçat Mindszenty accuse...* Bloud et Gay, 1949; 192 pp.; 240 fr.

LAVEILLE (E.) : *Un semeur de joie, Adolphé Petit, S. J.*, 2e éd., Desclée de Brouwer, 1949; 416 pp.

*Notre-Dame de Guadalupe (Mexique)* : Bueno Prensa, Mexico; 15 pp.

*La Pâque du Seigneur.* Commentaires sur les offices de la Semaine Sainte. Éd. « La Joie de l'Église », Paris, 1949; 96 pp.; 100 fr.

*Perfection chrétienne, amour et simplicité.* Éditions de Fontenelle, Abbaye de Saint-Wandrille, 1949; 104 pp.; 250 fr.

PERROT (D.) : *Sous la tente de Dieu.* Éd. Tardy, Paris, 1949; 300 pp.; 300 fr.

S. S. PIE XII : *Encyclique « Mediator Dei » sur la liturgie sacrée.* Éd. du Vitrail, 1948; 88 pp.

RICHARD (R.) : *Repentez-vous, le royaume de Dieu est proche.* Éd. de « L'homme nouveau », Paris, 1949; 40 pp.

ROGUET (A.-M.) : *Principes et pratique de la messe dialoguée.* Droguet et Ardant, Limoges, 1949; 48 pp.

ROMERO (J. A.) : *Nuestro Senora de Guadalupe.* Basilica de Santa Maria de Guadalupe, Villa G. Madero, D. F.; 104 pp.

SCHNEIDER (O.) : *Die Macht des Reiene Herzens.* Verlag Herder, Wien, 1948; 200 pp.; 18,40 s.

TABERA (A.) : *Derecho de los Religopsos. Editorial.* Coculsa, Madrid, 1948; 608 pp.

VALENTINE (F.) : *For better, for worse.* Blackfriars, Oxford, 1949; 102 pp.; 5s.

VANDENBERCHE (B. H.) : *Een Galerij van Kerkvaders Uitgeverij 'Tgroeit.* Ploegstraat, 23, Antwerpen, 1949, 152 pp.

WILBOIS (J.) : *Sainte Catherine de Sienne.* Casterman, Paris, 1948; 278 pp.

*Le gérant :* R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1949. — Impr., n° 404